

L'AUTRE HISTOIRE

Revue d'histoire publiée par l'ABRH. 75 F. Numéro 12. Deuxième année. Octobre 1998.

MITTERRAND ET DARNAND A VICHY

Mitterrand et Darnand à Vichy **page 3**

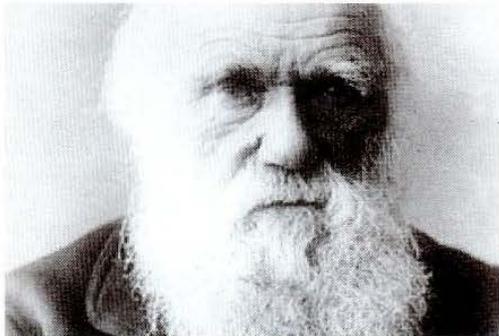
Pierre Gallet, adjoint de Joseph Darnand, rencontre François Mitterrand à Vichy, un des jeunes « amis d'avant-guerre » de Darnand. Réunis par un passé cagoulard, le futur fusillé et le futur président trinquent.

L'autre affaire Dreyfus **page 7**

Les tribulations du capitaine Dreyfus, de la dégradation à l'île du Diable puis de sa nouvelle condamnation à Rennes à son retour en grâce, laissent des zones d'ombre que met en lumière André Galabru.

Les bombardements de terreur **page 21**

Faute de pouvoir atteindre avec précision leurs cibles, l'aviation de bombardement alliée a décidé d'entreprendre des bombardements de terreur destinés à tuer le plus grand nombre de civils allemands et japonais.



La querelle des anthropologues **page 27**

Il existe un fossé entre les recherches les plus avancées dans le domaine des sciences de l'homme et ce que publient des chercheurs engagés comme Steven Jay Gould. Philippe Rushton remet les pendules à l'heure.

L'Italien fantôme **page 33**

J.-P. Rioux, pourfendeur des Indo-Européens dans les colonnes de notre confrère *l'Histoire*, est pris la main dans le sac des bobards historiques en tout genre.

Les wargames **page 37**

Méconnu et souvent assimilé à l'extrême-droite, le wargame n'est pourtant qu'un loisir distrayant. Henri de Fersen explique aux néophytes les subtilités de ce jeu.

Et aussi : Pasteur Blanchard, pp. 15 et 16 ; Livres, pp. 18, 39 et 40 ; Revues, pp. 35 et 36 ; Brèves, pp. 19 et 20 ; Courrier des lecteurs,



Ci-dessus : Pierre Gallet, est décoré à Nice en présence de Joseph Darnand (à gauche). Il raconte pour la première fois les circonstances dans lesquelles il a rencontré Mitterrand à Vichy. Un des rares témoins survivants de cette époque, il accepte de parler des rapports de complicité entre Mitterrand et Darnand.

Il est bien difficile aujourd'hui de se faire une idée sur la malheureuse affaire Dreyfus. Un capitaine lourdement condamné pour espionnage et jamais innocenté officiellement, une campagne de presse inégale en sa faveur, des zones d'ombre nombreuses et toujours inexplicables...

Nous ouvrons nos colonnes à un esprit iconoclaste qui propose une version très peu politiquement correcte de l'affaire. Ci-contre : une caricature de Zola.



Telford Taylor vient de mourir. Il a été l'exemple le plus achevé de procureur allié à Nuremberg : sûr de son bon droit et dénué de tout scrupule, n'hésitant pas à couvrir de son autorité des actes condamnables comme ceux de Kempner. Une mise au point s'imposait par respect pour la vérité.

UN AIR DE GUERRE CIVILE

Fin mai, au cours d'une émission satirique de la radio d'État française, fut évoqué le cas de Jacques Seurot, professeur d'histoire du collège privé confessionnel Saint-François de Sales de Dijon qui venait d'être condamné à cinq mille francs d'amende en appel, après avoir été relaxé en première instance. Son crime : avoir évoqué la présence de l'immigration musulmane en des termes que le tribunal a qualifiés d'incitation à la haine raciale et d'injures raciales.

Une des participantes à l'émission, d'origine espagnole et longtemps résidente au Mexique, s'est mise à éructer à l'encontre de ce professeur, demandant que son nom, et celui de son collègue, soient cités à l'antenne pour inciter les habitants de sa ville à réagir afin qu'il soit chassé de l'enseignement.

Les autres participants à cette émission humoristique ont fait chorus et le public présent a applaudi en approuvant ces outrances.

En lançant son anathème contre cet enseignant, l'ancienne animatrice de télévision l'a désigné à la vindicte publique. Un déséquilibré pourrait hélas trouver dans ces propos la justification d'un geste criminel. Ce fut le cas avec René Bousquet.

Cet exemple est symptomatique d'une société qui considère le délit d'hétérodoxie comme le crime majeur qui vaut aux condamnés un statut de hors-la-loi.

En revanche, les pédophiles meurtriers, les assassins multirécidivistes, les coupables d'actes de barbarie, n'ont jamais bénéficié de la même sollicitude de la part de l'exanimatrice télévisuelle et de ses acolytes. Sans doute parce qu'ils les considèrent moins dangereux que le professeur du collège Saint-François de Sales.

Les procureurs soviétiques partageaient l'avis de ces représentants radiodiffusés des milieux à la mode. Ils savaient que le véritable danger pour l'État réside dans les contestataires, dans ces quelques hommes qui refusent le conformisme. Les meurtriers, les voleurs, ne sont pas dangereux car ils ne remettent pas en cause les valeurs de la société. Ils méritent l'indulgence de la collectivité. En revanche, ce n'est pas le cas des dissidents. Pour eux : la mort lente dans les mines de sel.



Les hommes sont parfois pris au piège des guerres civiles par une suite d'événements sur lesquels ils n'ont pas un total contrôle. Le plus souvent, les engagements dans un camp ou dans un autre sont le fait du hasard, des amitiés, des rencontres. Dans ce numéro nous présentons quelques pages d'un livre de souvenirs à paraître de Pierre Gallet qui raconte son itinéraire d'aspirant au 24^e bataillon de chasseurs (ci-dessus en 1939) au Service d'ordre légionnaire aux côtés de Joseph Darnand. A Vichy, il fera d'étonnantes rencontres comme celle de François Mitterrand qui saura mieux que lui se sortir des épreuves de la guerre civile.

Ces attitudes extrémistes d'amuseurs publics ne sont pas sans évoquer les radios antagonistes de la Seconde Guerre mondiale, ces temps de guerre fratricide où les invectives antisémites de Radio Paris répondaient aux appels personnalisés au meurtre (aujourd'hui opportunément passés sous silence) de la radio gaulliste.

Guerre civile ! Telle est l'ambiance sinistre qui se dégage de l'écoute de cette radio nationale où le service public est mis aux ordres de la haine tranquille de ceux qui pensent comme il faut.

Cette bonne conscience que rien ne trouble est celle de ceux qui signent sans faiblir des condamnations à mort.

Les accusateurs des justes causes sont les plus terribles, car ils pensent que l'horreur des crimes qu'ils poursuivent les autorise à faire bon marché des droits de leurs prisonniers. Telford Taylor, procureur adjoint américain à Nuremberg illustre parfaitement cette observation.

Il a publié en 1992 un ouvrage sur le déroulement du procès de Nuremberg sans trouver l'occasion une seule fois de s'interroger sur les graves manquements aux droits des accusés qu'il a couverts de son autorité. A ses yeux, sans doute, c'était déjà bien assez que ces « grands criminels nazis » n'aient pas été abattus à vue comme le proposaient le gouvernement britannique et Morgenthau, le conseiller de Roosevelt.

La mort de Telford Taylor, le 23 mai dernier, est l'occasion de rappeler à ses imitateurs au petit pied de la radio d'État française que les procureurs passent aussi de vie à trépas et qu'un jour, les causes qu'ils ont défendues avec autant d'acharnement paraîtront aussi injustes et immorales que celles de ceux qu'ils ont condamnés.

En attendant, Nuremberg pèse sur le Vieux Continent. Le procès sert de vulgate à des politiciens et des publicistes en mal d'inspiration qui pourtant ne l'ont jamais lu. Fondement de la légitimité politique des régimes mis en place par les Américains, sa contestation conduirait à des remises en cause politiques importantes dont on voit les prémices en France. C'est pourquoi, il est l'objet de tant de soins. Maurice Bardèche en sait quelque chose. Il a payé de sa liberté son manque de respect.

L'Autre Histoire, revue périodique publiée par l'association ABRH. Directeur de la publication : Trystan Mordrel. Dépôt légal : octobre 1998. Abonnement : 285 F. Abonnement de soutien 500 F et plus. Adhésion à l'association : 5000 F. Toute correspondance : *L'Autre histoire*, BP 3, 35134 Coësmes, Bretagne. Tous les droits des textes comme des illustrations sans mention d'origine sont réservés. Imprimé dans l'Union européenne. ISSN 1265-4086. Courrier électronique : autre.histoire@wanadoo.fr

Page 1, D.R., Hulton, D.R., US Army; p. 2, D.R.; pages 3 à 6, D.R.; pages 7 à 16, D.R.; p. 17, US Army; p. 18, D.R., US Army; p. 19, D.R.; p. 20, *Sunday Times*; p. 21, D.R.; p. 22, D.R.; p. 23, USAAC; p. 24, USAAC, D.R.; p. 25, D.R.; p. 26, USAAC; pages 27 et 28, Hulton; p. 29, D.R.; pages 30 et 31, Hulton; p. 32, D.R.; pages 33 et 34, D.R.; pages 35 à 39, D.R.; p. 40, Pinaltel; p. 41, D.R.; p. 42, *Time Magazine*; pages 43 et 44, D.R.; pages 45, 46 et 47, Editions Guy Trédaniel; p. 48, Georges Dudognon.

MITTERRAND A VICHY

Pierre Gallet

Cheville ouvrière de la « Cagoule », Gabriel Jeantet parraine François Mitterrand. Ce dernier ne rompra jamais avec ses « amis d'avant-guerre ». Une fidélité exemplaire pour un homme qui a toujours su se trouver au bon endroit, au bon moment.

A la fin d'octobre 1939, j'étais aspirant au 24^e bataillon de chasseurs alpins quand je vis arriver deux lieutenants de réserve qui ~~interrogeaient une impressionnante~~ brochette de décorations de la Grande Guerre, Félix Agnely et Joseph Darnand. Un camarade m'expliqua que c'étaient deux « cagoulards » et que Darnand, auteur d'un coup de main historique le 14 juillet 1918, avait été incarcéré vingt ans plus tard pour sa participation au complot. On l'avait inculpé d'homicide volontaire, d'association de malfaiteurs, de détention et de trafic d'armes de guerre. Mais ses juges avaient dû le libérer six mois plus tard, faute de preuves établissant sa participation aux crimes dont il était accusé.

Jusqu'à la veille de la guerre, j'avais milité à la Jeune-République, un petit parti d'inspiration chrétienne, héritier du Sillon de Marc Sangnier, qui adhéraient au Rassemblement populaire. Autant dire que la venue parmi nous de deux « cagoulards » ne me comblait pas d'enthousiasme.

Mais ils venaient former un corps franc, essayer de faire bouger un peu cette armée inerte, essayer de montrer que les soldats français, si des chefs dignes de ce nom les entraînaient au combat, étaient tout autre chose que la chienlit crasseuse dont les uniformes encombraient les rues de Nice. Cette aspiration orgueilleuse me conquiert. Je fus volontaire pour les rejoindre et quand Agnely fut tué à Forbach, le 8 février 1940, je pris sa place.



En haut : une des photographies les plus mythiques de l'histoire contemporaine, celle de la rencontre le 15 octobre 1942 entre François Mitterrand et le maréchal Pétain. Un peu plus tard, sentant le vent tourner, le jeune Rastignac se métamorphose en résistant et apparaît alors le capitaine Monnier ou Morland, photographié par les célèbres studios Harcourt (ci-dessus).

Vivant aux côtés de Darnand, qui me parlait à cœur ouvert de son combat contre un régime gangrené, je compris vite que, si les étiquettes politiques nous opposaient, nous étions proches dans notre volonté d'action. Nous fîmes des projets communs, fondés sur la force des combattants rassemblés dans une même colère contre ceux qui nous avaient jetés trop mal armés dans une guerre folle. Je fus blessé, soigné dans un hôpital parisien, il fut capturé avec notre bataillon, mais nous mîmes à profit l'un et l'autre le désordre des semaines qui suivirent l'armistice pour nous évader. Je le retrouvai à Nice. Il m'apprit que le maréchal venait de créer pour le soutenir dans la révolution nationale une Légion des combattants, l'en avait nommé président dans les Alpes-Maritimes, et qu'il m'en avait fait désigner comme vice-président.

Ce fut une période d'activité intense, inaugurée par une grande réunion publique à Nice le 6 octobre 1940, poursuivie ensuite avec ardeur à travers la zone libre. Pour rassembler

MITTERRAND A VICHY



les hommes les plus déterminés à combattre, je créai avec Jean Bassompierre le SOL (service d'ordre légionnaire). Devant notre succès, une loi l'étendit à toute la zone libre sous la conduite de Darnand qui s'installa à Vichy à la fin de février 1942. J'y étais depuis juin de l'année précédente, comme chef de la propagande orale de la Légion. J'avais vingt-quatre ans.

A Nice, j'avais connu tous les « cagouleurs ». Nice passait pour un point fort de l'organisation, mais ils n'étaient pas plus d'une quinzaine. Je compris vite que si Eugène Deloncle et la police de Marx Dormoy avaient un intérêt commun à présenter l'OSARN, organisation secrète d'action révolutionnaire nationale, comme une force redoutable capable de jeter bas le régime, l'un pour se donner le poids nécessaire à la collecte d'un trésor de guerre, l'autre pour ressouder contre la menace fasciste un Front populaire qui s'en allait en morceaux, la réalité était différente. Deloncle avait acquis bien des complicités, mais n'avait groupé à travers la France qu'une poignée d'hommes d'action. Et cela explique pourquoi, une nuit de novembre 1937, alors qu'il avait mobilisé ses troupes dans l'espoir que l'armée accomplirait elle-même le coup d'Etat, le refus que lui opposèrent les officiers sur lesquels il comptait, en le laissant réduit à ses seuls moyens, le conduisit à décommander toute l'opération.

Après l'armistice, les « cagouleurs » s'étaient dispersés : Duclos, Manuel avaient rejoint la « France libre ».

Deloncle, avec l'appui d'Abetz, montait à Paris un mouvement politique aux côtés de Marcel Déat. Le docteur Martin, Méténier, Gabriel Jeantet étaient à Vichy. Le docteur Martin, obsédé du renseignement, nourrissait ses fiches dans son coin. Méténier avait été choisi par le colonel Grousard – l'un de ceux sur qui Eugène Deloncle avait fondé ses espoirs déçus – pour diriger les « Groupes de protection » dans le cadre de l'organisation qu'il mettait sur pied et qui fut dissoute après le 13 décembre 1940 pour avoir prêté la main à l'arrestation de Pierre Laval. Gabriel Jeantet s'était rapproché du cabinet du maréchal.

Lors de notre premier voyage à Vichy, Darnand m'avait présenté aux trois comploteurs, mais je ne devais

Darnand et Mitterrand trinquent en souvenir du bon vieux temps

revoir ni Méténier, ni Martin. Le seul des trois que je rencontrais assez souvent depuis mon installation à Vichy était Gabriel Jeantet.

Il m'appréciait peu et me considérait d'un regard défiant derrière ses lunettes cerclées de métal : je n'avais pas appartenu à la « Cagoule », ni même à l'Action française, j'étais suspect. Quant à moi, je ne l'aimais guère : sans cesse interrogeant, ne se livrant jamais, il pro-

Ci-dessus : au début de 1941, sur une place du vieux Nice, réunion de la Légion du quartier. A gauche, Pierre Gallet. La foule est compacte.

voquait toujours en moi un certain malaise. Mais il tenait table ouverte et Darnand, souvent invité avec Bassompierre, Noël de Tissot et Marcel Gombert, me priait parfois de l'accompagner, quand nous n'emmenions pas Jeantet avec sa petite équipe dans un restaurant des environs où nous prenions des cuites sauvages.

Un soir de janvier ou de février, nous dînions chez Gabriel Jeantet. Après un repas succinct, nous nous occupions d'une bouteille de marc tandis que Tissot improvisait au piano quand furent introduits deux garçons de notre âge, visiblement étonnés par notre joyeuse assemblée.

— Tu ne connais pas Mitterrand ? dit Jeantet à Darnand en lui désignant un garçon brun à l'expression distante. C'est un de nos amis d'avant-guerre. Il vient de s'évader et arrive à Vichy. »

« Un de nos amis d'avant-guerre ». Entre deux hommes qu'un même complot avait rapprochés, ces mots pouvaient vouloir tout dire, ou n'exprimer qu'une banalité. Darnand ne connaissait pas Mitterrand : dans un groupement secret, qui aurait dû être divisé en compartiments étanches, cela n'avait rien d'anormal – à supposer que le jeune homme en fit partie. Mais Mitterrand connaissait bien Jeantet, qui en amitié, se montrait particulièrement sectaire. Et il semble bien que Jeantet l'avait intro-

MITTERRAND A VICHY

duit auprès de Pinot, alors commissaire général aux Prisonniers de guerre.

J'aurais pu en apprendre plus long. J'avoue que l'importance que j'attribuais à ce nouveau venu, dont j'ignorais tout, était trop mince pour m'inciter à tenter de savoir ce qu'on ne me disait pas.

— Félicitations pour votre évasion, dit Darnand. Et il ajouta en me montrant : « Nous sommes donc trois évadés autour de cette table. Arrosons ça ! »

Il versa un verre de marc aux arrivants. Mais Jeantet les emmena presque aussitôt au fond de la pièce, où leur entretien se perdit dans le brouhaha.

Innocent épisode. Si chacun des deux hommes avait su ce que l'avenir

J'aurais fait volontiers plus ample connaissance avec ce garçon de mon âge, dont je trouvais le style maniéré et un peu confus, mais qui ne manquait pas de talent, à un moment où cette denrée n'était pas répandue à profusion autour de nous. Mais l'espèce de morgue qu'il affichait envers ceux qui ne pouvaient pas le servir était largement dissuasive. Puis entre nous courait la ligne de fracture qui divisait Vichy, entre ceux qui acceptaient l'idée d'une entente avec le Reich et ceux qui fondaient leurs espoirs sur son échec. Mitterrand ne dissimulait pas son hostilité à toute collaboration.

Je l'avais presque oublié quand, au printemps de 1943, j'entrai avec Gombert au bar du Majestic à l'heure de l'apéritif. A la table voisine de la nôtre, deux amis

entre Bassompierre et moi, tandis que le colonel Puaud occupait le siège avant près du chauffeur. Répugnant à provoquer un scandale, j'avais opposé au début du trajet une défense muette à mon gros voisin qui s'obstinait à caresser ma cuisse. Jusqu'au moment où j'avais lancé : « Ça suffit ! », Arbellot avait détourné l'attention sur le paysage. Mitterrand me lança un regard noir.

— Combien de temps après la décision du Conseil avez-vous reçu votre francisque ? me dit d'Elbée. Pour Darbieux et moi, le délai a été de plusieurs mois.

— Mon cas est un peu particulier. Le maréchal a accroché un matin celle de du Moulin sur le revers de ma veste et le Conseil n'a régularisé que beaucoup plus tard sa décision. Les bureaux sont lents.



Ci-dessus : comme François Valentin, Pierre Gallet anime les rassemblements massifs de la légion. Derrière le micro, Pierre Gallet prononce une allocution à Royat. A 26 ans, en juin 1944, il est délégué pour la zone Nord du secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Il reste l'unique survivant des structures gouvernementales de Vichy (photo de droite).

ferait de l'autre, Darnand aurait-il versé à boire ? Mitterrand aurait-il bu ?

Peus l'occasion au cours des mois qui suivirent de croiser à plusieurs reprises Mitterrand dans les locaux de la rue Alquié où, sans dissimuler son hostilité envers Hitler et la Collaboration, Gabriel Jeantet maintenait l'esprit et les souvenirs de la « Cagoule ». Il animait la revue *France*, une de ces revues imprimées sur papier glacé qui sont plutôt faites pour justifier des subventions que pour soulever les passions. Je lui avais donné un article et le numéro suivant publia un texte de Mitterrand agréable à lire. J'en félicitais son auteur. Je n'obtins qu'un remerciement très sec.

de Jeantet, Darbieux et d'Elbée, buvaient du champagne avec Mitterrand. Ils nous invitèrent à nous joindre à eux. Depuis quelques mois, nos relations s'étaient un peu refroidies, mais comment refuser en ces temps de pénurie une aussi aimable invitation ?

— Nous fêtons la francisque de Mitterrand, dit Darbieux. Le conseil de l'Ordre la lui a décernée ce matin. Gabriel était son parrain, ainsi que Simon Arbellot. »

Je ne pus m'empêcher de dire :

— Arbellot ? Touchant parrainage ! »

J'avais fait l'été précédent le voyage de Vichy à Lyon dans une Delahaye ministérielle, assis à l'arrière à côté d'Arbellot, qui s'était installé au milieu de la banquette,

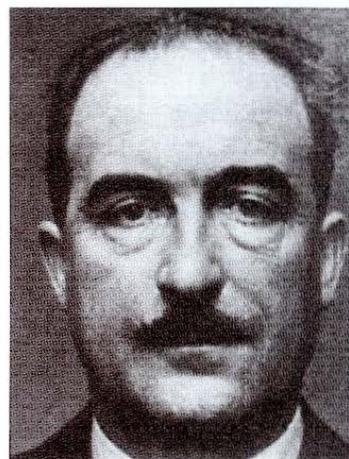
— Je peux attendre, dit Mitterrand. »

Et il s'absorba dans la contemplation d'une jolie brune assise à quelques tables de nous.

On a écrit quelques sottises sur la francisque. On a même voulu en faire un brevet de collaboration. Darbieux et d'Elbée portaient la francisque. Ils sont morts en déportation. Etaient-ils collaborateurs ? Darnand et moi l'avons reçue du maréchal au début de 1941.

En 1942, quand je secondais Benoist-Méchin pour organiser la Légion Tricolore, il ne me l'aurait pas donnée. Après la création de la Milice, aucun chef milicien ne l'a obtenue, pas plus qu'aucun collaborateur parisien. La francisque montrait que

MITTERRAND A VICHY



A gauche : la réunion publique du samedi 10 juillet 1943 où François Mitterrand aurait conspué Laval. Une légende pieuse ?

Au centre : Eugène Deloncle, chef de la Cagoule photographié après son arrestation. Le président Mitterrand rendit publiquement hommage à sa veuve sur son lit de mort. Avait-il été mêlé à ce complot ?

A droite : François-Xavier Méténier qui fut inculpé à la suite de la découverte du complot cagoulard. Alors qu'il était garde des Sceaux, François Mitterrand se fit un devoir d'accompagner son ami à sa dernière demeure.

La fidélité de Mitterrand à ses amis est un des points les plus positifs d'une personnalité par ailleurs compliquée. Comme celle des autres Français.

son détenteur était dans la ligne du maréchal, plus précisément dans celle que suivaient les membres de son cabinet. Or, le moins qu'on en puisse dire est qu'aucun d'eux n'aimait le III^e Reich.

On n'a pas écrit moins de sottises sur le séjour de Mitterrand à Vichy, sans même parler du fantomatique mouvement de résistance qu'il y aurait monté de toutes pièces, aussi mystérieux que la sainte Trinité. On a fait de lui l'ami de Bousquet. Or, s'il est certain que les deux hommes se sont connus et appréciés après la Libération, lorsqu'il était devenu un personnage, je suis bien sûr qu'ils ne se sont jamais approchés à Vichy. René Bousquet avait gardé de ses origines toulousaines la poignée de main facile, accompagnée d'une tape sur l'épaule. Mais, surchargé de travail et très conscient de son importance, il ne frayait pas avec la piétaille. François Mitterrand était alors trop peu de chose pour retenir son attention. Quant à Mitterrand, il ne tenait pas à nouer des liens avec l'équipe de Pierre Laval. Appuyé sur ses anciens amis, il flairait le vent et, dans le secret, mûrissait les plans de son orgueilleuse ambition.

Après avoir bu le champagne à côté de lui, je ne le revis plus. Mais quelques semaines plus tard, lors d'une réunion à la salle Wagram, j'entendis, provenant du fond de la salle, des éclats de voix surprenants. Quelqu'un apostrophait l'orateur, le

médiocre commissaire général aux Prisonniers André Masson, mais je ne déchiffrais pas ses paroles.

Mitterrand : son honneur s'appelait aussi fidélité

— Qu'a-t-on crié ? demandais-je à Gombert debout près de moi.

— Je n'ai pas compris. Sans micro, les voix ne portent pas bien loin. Mais j'ai reconnu Mitterrand, le copain de Gabriel. Il est vraiment gonflé le salaud ! »

Dans cette salle garnie de collaborateurs parisiens, il fallait en effet du courage pour jouer ainsi les trublions. Et de l'agilité car, malgré les efforts du service d'ordre, personne ne mit la main sur l'auteur de l'interruption, qui disparut au milieu de la foule.

Comme je l'ai dit plus haut, Darbieux et d'Elbée moururent en déportation. Gombert fut fusillé après la Libération. Simon Arbellot, nommé consul général à Malaga pour remplacer un diplomate rallié à la Résistance, termina sa vie comme chroniqueur gastronomique. Gabriel Jean-

tet, que je pus sauver *in extremis* de la déportation grâce au capitaine Schmidt, l'adjoint du colonel Knochen, monta au début des années cinquante un petit journal économique et publia quelques ouvrages de souvenirs, dans lesquels il ne lui vint pas l'idée de me remercier.

Mitterrand n'oubliait pas ses amitiés. Garde des Sceaux de Guy Mollet, il se fit un devoir d'assister aux obsèques de François Méténier. Cet inlassable conspirateur avait organisé pour la « Cagoule » l'attentat de la rue de Presbourg où une bombe, déposée par un jeune homme qui ne fut jamais identifié, explosa au siège de la Confédération générale du patronat français, tuant deux gardiens de la paix. Depuis son incarcération par la police de Marx Dormoy en 1937, il avait connu la prison de la Santé jusqu'à la guerre, les camps d'internement de Vichy, les prisons de la Libération, tant d'années derrière les barreaux et le garde des Sceaux, sans se soucier de la médisance, venait lui rendre un dernier hommage.

Plus récemment, après la mort de Mercedes Corrèze, tante par alliance de son frère Robert, mais aussi veuve d'Eugène Deloncle et femme de Jacques Corrèze, le plus fidèle lieutenant de l'ancien chef de la « Cagoule » et la mémoire vivante du complot, il n'hésita pas, lui le président de la République, à se rendre au domicile de la défunte pour s'incliner devant sa dépouille. Avait-il jamais rompu avec ses « amis d'avant-guerre » ?

Les opinions changent. Mais, en un sens au moins, cet ambitieux subtil aurait pu faire sienne la devise : « Mon honneur s'appelle Fidélité. » ■

(pages extraites d'un livre de souvenirs à paraître).

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS

André Galabru

En dépit des assurances formelles de l'histoire officielle, il reste des zones d'ombre dans l'affaire du malheureux capitaine Dreyfus. Le chercheur iconoclaste André Galabru s'est fait un plaisir de les détailler pour vous.



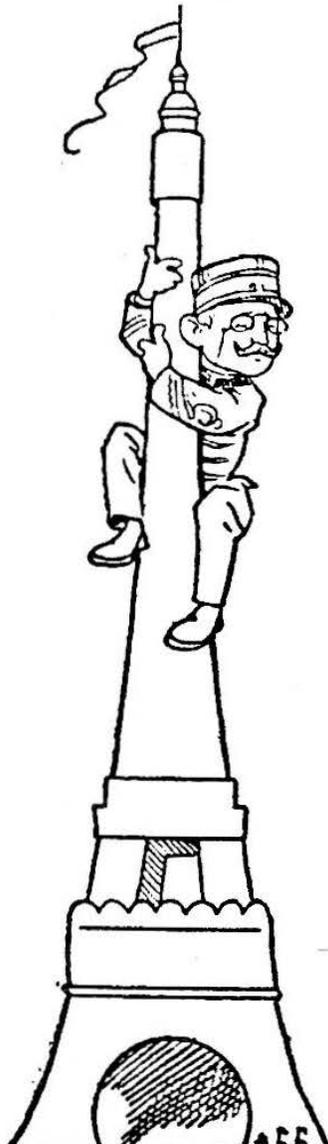
On commémore aujourd'hui le centenaire du *J'accuse* de Zola. Les haut-parleurs de la propagande officielle rivalisent de « correction historique » pour glorifier l'auteur de *Nana* volant au secours de l'innocence bafouée.

Pour un peu, on en oublierait le cas Papon et surtout hier le cas Touvier (1) pour lesquels les belles consciences d'aujourd'hui, héritières de celles d'hier, ont beaucoup moins de difficultés à se poser la question d'une éventuelle non culpabilité.

Maintenant, comme en a fait la cuisante expérience naguère le colonel Gaujac, il est interdit de mettre en doute la « sourate » du *Nouveau Coran* faisant de Dreyfus la victime expiatoire de l'état-major français acharné à perdre un juste de la race de Salomon.

Pour en arriver à ce dogme de la nouvelle scolastique historique, il a fallu escamoter un certain nombre de questions troublantes qu'on se garde bien de poser car cela conduirait inévitablement à insinuer le doute dans l'esprit du public.

(1) L'affaire Touvier a été une affaire Dreyfus inversée. Dans celle-ci, un accusé, deux fois condamné par la justice est gracié puis réhabilité. Dans l'autre, un accusé relaxé et gracié est remis sur le gril après quelques années, condamné et contraint de mourir en prison. Mais il se trouvait dans le mauvais camp.



Nous allons nous amuser pour *l'Autre histoire* à poser quelques unes de ces questions puisque le grand maître Descartes nous a appris que c'est par le « doute méthodique » qu'on parvient à la vérité, ou du moins, à ne pas trop se perdre dans l'erreur.

Évidemment, se poser des questions, là comme ailleurs, c'est déjà remettre en cause la version officielle, tant il est vrai qu'en toute chose, les questions qu'on pose ou qu'on ne pose pas au départ induisent des chemins et des points d'aboutissement souvent opposés.

La première chose qui frappe en étudiant « l'Affaire », c'est que dans les précédentes affaires d'espionnage, tout s'était réglé sans vagues, dans l'acceptation unanime des verdicts. Pourquoi, dans le cas Dreyfus, la souris accouche-t-elle d'une montagne, laquelle se transforme en volcan qui engloutit sur son passage tout un patrimoine politique et culturel ? Ne serait-ce point que l'on s'est servi de cette affaire pour dynamiter ce qu'on voulait voir disparaître et le remplacer par autre chose ?

Waldeck-Rousseau a eu le cynisme de l'avouer à Louis Menard, greffier en chef de la Cour de cassation : « Ce n'est

Ci-contre : le capitaine Dreyfus à la conquête de Paris, caricature parue dans le magazine *Strekoza* de Saint-Petersbourg en janvier 1898. L'impression générale laissée par la caricature russe est que la France devrait en finir avec ses scandales : Panama, Arton, Dreyfus...

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS



pas que Dreyfus nous intéresse, mais nous voulons en profiter pour faire une armée républicaine et démolir l'état-major qui n'est composé que de cléricaux, de jésuites et de réactionnaires. » On ne peut être plus clair et c'est pour cela que l'affaire Dreyfus prendra une tout autre tournure que les précédentes affaires d'espionnage.

En effet, dans les années qui précèdent 1894, plusieurs trahisons ont déjà été découvertes et châtiées en France sans entraîner les conséquences catastrophiques de l'Affaire.

En 1888, c'est la trahison de l'adjudant Chatelain, en 1890 celles du lieutenant Bonet et du capitaine Guillot et surtout celle de l'archiviste Boutonnet, bibliothécaire à la section technique de l'artillerie, condamné en août à cinq années de réclusion pour avoir livré à l'Allemagne une instruction sur la composition des obus à la mélinite. Dans tous ces cas, un accord tacite se fait entre les deux pays pour traiter les dossiers dans le secret et aucune campagne n'est entreprise par la presse pour contester la chose jugée.

Il n'en va pas de même avec la trahison d'un capitaine juif dont la condamnation déclenche très vite une levée de boucliers dans la presse, après une lente incubation, de 1895 à 1897,

La « trahison » de Dreyfus s'ajoutait à une longue liste

pour faire éclore un coupable de substitution qu'on finira par trouver en la personne d'un officier louche et mythomane, affamé d'argent et à l'écriture étrangement (ou providentiellement) ressemblante à celle de Dreyfus, le commandant Esterhazy.

Chose plus étrange encore, au lendemain du verdict de décembre 1894, le pays est unanime à approuver le châtiement et ceux-là même qui le trouveront trop clément seront souvent les futurs champions de la cause dreyfusarde.

Ci-contre : célèbre dessin de Caron d'Ache paru dans Pstf... ! le 5 février 1898 : « Allons, cher baron, encore celle-là... et la partie est à nous. » Elle tente d'illustrer l'idée que les Juifs sont au service de l'Allemagne et qu'Emile Zola est leur meilleur atout pour en finir avec l'armée, seul garant de la revanche contre les casques à pointe de Guillaume II.

À cette époque, les Juifs étaient perçus par de nombreux secteurs de l'opinion comme dans l'ensemble favorables à l'Allemagne et de nombreux ouvrages dénonçaient la troublante collusion d'intérêts entre les communautés juives et le Reich. Il faut se souvenir qu'au début du siècle la nouvelle Jérusalem des Juifs d'Europe était Berlin, Francfort ou Straßburg et non pas Paris ou Romorantin.

Le protestant Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat et artisan principal de la « révision », selon « l'historien » dreyfusard Joseph Reinach, ne s'émeut nullement à l'annonce de la condamnation. Même chose pour Ludovic Trarieux, garde des Sceaux en 1895, lequel fondera plus tard la remuante « Ligue des Droits de l'Homme », pour défendre l'innocent qui, pour l'heure, le laisse indifférent.

Clémenceau, qui ne fait jamais dans la dentelle quand il s'agit de frapper l'opinion, gratifiera Dreyfus d'une « âme immonde » et d'un « cœur abject » tandis que Jaurès, le 25 décembre 1894, s'indigne à la Chambre que le capitaine juif n'ait pas été condamné à mort.

Trois ans plus tard, par on ne sait quel tortueux « chemin de Damas », tout ce beau monde aura « viré sa cutie » sans qu'on puisse croire que la raison en fut morale. La vraie raison était bien sûr à rechercher du côté des propos de Waldeck-Rousseau à Louis Menard.

Autre étrangeté : dès le lendemain du verdict, Dreyfus, sa famille, son entourage, pourtant peu au courant de ses activités, se mettent à entonner, avec une belle unanimité, le grand air de la calomnie et affirment, sans aucune preuve, qu'il y a un autre coupable. Le 8 décembre 1894, de la prison du Cherche-Midi, Dreyfus écrit à sa femme Lucie : « Il faut cependant espérer qu'on finira par trouver le coupable. »

– 1^{er} janvier 1895 : « Tendez vos filets de tous côtés, le coupable finira bien par s'y laisser prendre. »

– De la Santé, le 5 janvier 1895, il réitère : « Donc, ma chérie, faites tout au monde pour trouver le véritable coupable. »

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS

– Du dépôt de Saint-Martin de Ré le 21 janvier 1895 : « Ce qu'il faut donc, ma chérie, et ce doit être l'objet de toutes vos préoccupations, de toutes vos pensées, c'est découvrir la vérité par tous les moyens possibles, en y employant toute notre fortune. »

De son côté, Lucie, son épouse, n'est pas en reste pour clamer une innocence avant toute tentative d'investigation sérieuse. Qu'on en juge :

– 23 décembre 1894 : « Notre vie, notre fortune à tous (2), seront sacrifiées à la recherche du coupable; nous trouverons, il le faut, tu seras réhabilitée. »

– 25 décembre 1894 : « J'espère te voir d'ici quelques jours, lorsque la révision aura été déclarée. » (3)

– 15 février 1895 : « Je t'ai dit que nous avons la conviction d'une réhabilitation prochaine et tu sais que ces paroles ne sont pas dites en l'air. »

– 11 mai 1895 : « Tout sera consacré à ta réhabilitation. Il faut qu'elle ait lieu de ton vivant. »

Comment une épouse, dont le mari ne devait pas faire sa confidente de ses faits et gestes à l'état-major, peut-elle, dès le début, nourrir cette certitude de l'innocence de son conjoint et surtout de l'existence d'un autre coupable se promenant dans la nature ?

« Révision », « réhabilitation », ces mots précis du vocabulaire juridique et impliquant de lourdes procédures, comment ces mots sont-ils déjà venus spontanément sous la plume d'une femme ignorante du droit ?

Que cache ce « nous » si souvent employé et qui implique tout un groupe derrière l'épouse de l'officier ? Tout se passe comme si Lucie Dreyfus savait déjà ce qui allait être organisé et réuni quatre ans plus tard.

De la même manière, comment expliquer l'action « suicidaire » du lieutenant-colonel Picquart ? Picquart prend tous les risques. Il ne s'embarrasse pas de précautions pour couler coûte que coûte le bateau ennemi. Mais, ayant derrière lui de la grosse artillerie, Picquart

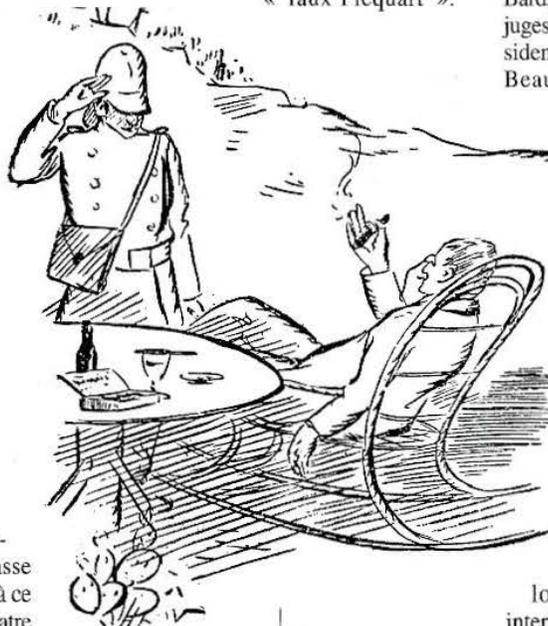
(2) « A tous » semble déjà prévoir la future mobilisation générale, au-delà du cercle de famille.

(3) Comment une révision aurait-elle pu s'effectuer en quelques jours ? Mais on est tellement sûr de son fait...

On « oublie » les faux des dreyfusards

n'y laissera pas la vie. Ayant pris quelques risques en misant sur le bon cheval, il ratera en fin de course les dividendes qui le propulseront général et ministre de la Guerre de Clémenceau (1906-1909).

A ce propos, il est intéressant de noter que les dreyfusards mettent toujours en avant le faux du lieutenant-colonel Henry, lequel permettra de providentiellement relancer l'affaire en enclenchant la « révision », alors que les mêmes passent sous silence le faux forgé par Picquart, ce fameux « petit bleu » que le général Zurlinden, ministre de la Guerre dénommera toujours le « faux Picquart ».



Ci-dessus : caricature parue dans le *Jour* du 11 février 1898 : « Dites à Zola que je suis content de lui » Dans l'atmosphère révérencieuse actuelle, se moquer de Dreyfus est l'équivalent moderne d'un blasphème.

Comme M. Jourdain, le chef du service de renseignement, ignorait sans doute qu'il fabriquait un faux en faisant d'Estherazy le destinataire d'un télégramme qui ne lui était pas adressé.

Le parti dreyfusard a en effet, toujours mis en avant les falsifications employées par l'état-major pour justifier

l'innocence de Dreyfus. Car, à y regarder de près, n'est-ce pas là l'histoire de la poutre et de la paille ? Car le seul faux avéré des anti-dreyfusards et dénoncé par eux en la personne du capitaine Cuigniet qui le démasque, puis du ministre de la Guerre Cavaignac qui le dénonce à l'Assemblée, est le « faux Henry » lequel, datant de 1896, n'existait pas en 1894 au moment de la première condamnation et ne pouvait donc avoir pesé sur les juges qui examinèrent alors le dossier.

Par contre, en face, ça grouille de magouilles. Mentionnons, de manière non exhaustive : le « faux Picquart », les manigances de celui-ci avec l'avocat Leblois, les tentatives de subornation du colonel Sandherr, de l'expert Alphonse Bertillon, du capitaine Lebrun-Renaud, confesseur des « aveux » de Dreyfus, des altérations de textes, prévarications, calomnies fantaisistes qu'on relève chez des hommes de loi comme le conseiller Bard, le procureur général Baudouin, les juges Bertulus et Loëw et surtout le président de la Cour de cassation, Ballot-Beaupré. Le commandant Cuigniet

l'accusa publiquement par une lettre du 15 septembre 1908 publiée par la presse, de prévarication et de forfaiture. Le président Ballot-Beaupré, pour obtenir la cassation « sans renvoi », avait en effet feint d'ignorer l'article 445 du « Code d'instruction criminelle » qui lui enjoignait, pour « casser » le verdict de Rennes, de renvoyer l'accusé devant un troisième tribunal militaire.

Sachant que Dreyfus serait à nouveau condamné par celui-ci, Ballot-Beaupré n'avait pas hésité à violer la loi. Cuigniet, sûr de ce que son interlocuteur ne pourrait nier les faits, lui écrivit une phrase aussi dure que celle-ci : « Je suis en droit de vous dire que si, dans la Cour de cassation de la République, vous êtes le premier en dignité, vous êtes aussi le premier en forfaiture et infamie. »

Parmi toutes ces persécutions et intimidations, n'en mentionnons qu'une, car elle est de taille et résume toutes les autres. Fin octobre 1898, à l'époque où se préparait activement la « révision », Louis Menard, greffier en chef de la Cour de cassation reçut la visite du futur président du Conseil, Waldeck-Rous-

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS

seau, tête pensante et active des dreyfusards. « Je viens, lui dit-il, vous parler de l'Affaire Dreyfus dont vous allez avoir à vous occuper. Ce n'est pas que Dreyfus nous intéresse, mais nous voulons profiter de cette circonstance pour faire une armée républicaine et démolir l'état-major qui n'est composé que de cléricaux, de jésuites et de réactionnaires. Nous sommes sûrs de réussir; ceux qui seront avec nous auront ce qu'ils voudront. Tant pis pour les autres... » (4)

Menard lui ayant répondu que son devoir était de rester impartial, l'austère avocat des Panamistes, le regardant de son œil d'oiseau de proie lui répéta avant de prendre congé : « Vous avez bien entendu... tout pour les vainqueurs. Je vous parle dans votre intérêt... soyez avec nous. »

Cinq ans plus tard, Gallifet devenu ministre de la Guerre afin de « mettre au pas » l'armée, avoua au greffier en chef qu'il « fut mis en tête de la liste des victimes » après son refus de « collaboration ». Et, de fait, la persécution s'abattit sur lui. Comme sur tous ceux qui, patriotes et probes, payèrent de leur carrière leur incorruptibilité : dans la justice, les citoyens Quesnay de Beaurepaire, Feuilloley, Bertrand, Van Cassel, Herqué et bien sûr Menard; dans l'armée, les généraux Mercier, Gonse, Zurlinden, Jamont, Delanne, Deloye, Davout, de Negrier, les capitaines Lebrun-Renaud, Cui-gniet, Fristch, François, Rollin, Mareschal, l'agent Desvernine et jusqu'à M^{me} Bastian, celle-là même qui avait subtilisé « le bordereau » à l'ambassade d'Allemagne et que Gallifet réduisit sans scrupule à la famine pour mieux la contrôler.

Inversement, dans ces deux corps de l'Etat, il y eut de belles promotions et de belles carrières, des opulences soudaines et inexplicables, les plus éclatantes étant celles de Picquart, André, Forzinetti dans l'armée et Bard, Manau, Ballot-Beaupré et Dupré dans

(4) in *Souvenirs*, inédit de Louis Menard. Cité par Henriette Dardenne p. 210 in *Lumières sur l'Affaire*.

la magistrature. Ce dernier, selon Louis Menard, arriva un jour d'octobre 1899 au Palais dans une voiture au mois, vêtu d'une superbe fourrure. Le conseiller Le Pelletier l'ayant regardé avec un air moqueur, il murmura : « Parfaitement... C'est l'affaire Dreyfus ».

Effectivement, là comme toujours et partout, l'influence de l'argent fut décisive tant en ce qui concerne l'action de la presse qu'aux libéralités consenties pour « attendre » les personnages dont on avait besoin du concours. (5)

Mais là ne se limitèrent pas les prouesses d'habileté des défenseurs de la justice et de la vérité. Un certain nombre de personnes, au cœur de « l'Affaire » et détentrices de certaines informations qu'on ne voulait pas voir



Caricature d'Emile Zola parue dans le magazine américain *Life* le 17 février 1898. Il a fallu l'arrivée en scène de Zola pour que le public américain commence à s'intéresser à une banale affaire d'espionnage de la vieille Europe.

ébruiter, passèrent souvent de vie à trépas dans des conditions mystérieuses et jamais élucidées, le suicide étant le plus

(5) Cf André Galabru, *Variations sur l'Affaire*, chapitre IV et annexe I. Voir également p. 40 un document inédit qu'il n'est pas interdit de considérer comme une forte présomption au sujet des mobiles véritables du *J'accuse* de Zola.

souvent retenu par la police pour enterer le dossier. Mentionnons, sans être exhaustifs :

- Le capitaine d'Attel, à qui Dreyfus avait fait à peu près les mêmes aveux qu'au capitaine Lebrun-Renaud le matin du 5 janvier 1895 : retrouvé mort le 8 octobre 1895 dans un wagon de chemin de fer aux environs de Paris.

- Chaulin-Servinières : député à qui Lebrun-Renaud avait rapporté, le jour même, les aveux de Dreyfus : retrouvé mort sur une voie ferrée, le 25 juillet 1898, à peu près dans les mêmes conditions que, plus tard, le conseiller Prince qui en savait trop sur l'affaire Stavisky.

- Lieutenant-colonel Henry : « suicidé » le 30 août 1898 au fort du Mont Valérien avec un rasoir, alors qu'il écrit peu auparavant à sa femme : « Au revoir ma chérie, j'espère que tu pourras venir me voir bientôt. »

- Laurenceau, ancien préfet du Nord, nommé au printemps 1899 trésorier payeur général de Nîmes. Il avait réuni, pendant son affectation préfectorale, un dossier tendant à prouver que la campagne dreyfusarde était financée d'Allemagne. Laurenceau fut retrouvé au matin, pendu dans une chambre d'hôtel.

- Adolphe Steinheil, peintre et mari de Marguerite Steinheil, la maîtresse de Félix Faure et M^{me} veuve Japy, la mère de cette dernière, étranglés par des inconnus dans la nuit du 30 au 31 mai 1908 au domicile du peintre. L'une et l'autre savaient beaucoup de choses sur les causes véritables de la mort du président et surtout, sur les dessous

ténébreux de l'affaire Dreyfus.

- Syveton, député nationaliste trouvé mort asphyxié à son domicile le 8 décembre 1904. Le lendemain, il devait comparaître pour avoir giflé en pleine Chambre, le 4 novembre, le général André, ministre de la Guerre. Or, à ce procès, le commandant Cuigniet se proposait de dévoiler un certain nombre de falsifications commises par des juges dans l'instruction du procès de révision.

- Emile Zola, bricoleur de « la bombe » du *J'accuse* de *L'Aurore* et qui finit par lui pêter au nez. Retrouvé mort, asphyxié à son domicile le 26 septembre 1902.

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS

L'enquête officielle retint la thèse de la mort accidentelle alors qu'en 1953, l'entrepreneur en fumisterie qui s'occupait de la cheminée de l'auteur de *Germinal*, à l'article de la mort et prit d'un remord bien tardif, avoua avoir volontairement bouché la cheminée. Hélas, il ne nomma pas ses commanditaires et ne précisa pas les mobiles de son geste criminel.

Enfin, la mort la plus mystérieuse et la plus lourde de conséquences futures, reste celle de Félix Faure. Dans un ouvrage publié en 1988 (6), j'ai montré qu'il avait été empoisonné au cyanure de potassium pour avoir constitué l'ultime obstacle à la « révision ». Très curieusement, une feuille juive parisienne, après la mort du président, suggéra, en termes sybillins les rapports entre sa mort et ses positions anti-dreyfusardes (7) : « Alors, c'est le coup de foudre de la mort d'Henry qui a fini par tomber sur leurs têtes de pierre. Puis, c'est la mort, plus haute et plus effrayante encore, du chef de l'Etat, qui a renversé le complot qui se tramait autour de lui et avec son aide, contre la justice et la liberté. »

« Si vous ne marchez que par la force, sous les coups de la nécessité, il y a comme une logique fatale des choses qui veut que les coups aillent en augmentant, jusqu'à ce que votre obstination soit vaincue. Si vous aviez fait justice il y a un an (8), tout le cours des choses était changé et, dans un autre enchaînement de circonstances différentes, aurait pu ne pas se trouver l'occasion fatale où ce grand personnage a rencontré sa mort. Tout étant changé dans l'ordre des choses, cela aussi aurait été changé ! »

Comment ce folliculaire aurait-il pu adopter un tel ton de certitude, si dans son entourage ne circulait pas une version de la mort du président tout autre que la version officielle ? D'autant que deux ans auparavant, un Juif russe, Nicolas Jacobsen, dans son opuscule *l'Arrivée de Félix Faure*, dans le même style cauteleux, proférait des menaces à l'adresse du président français qui était déjà dans le collimateur.

(6) André Galabru, *l'Assassinat de Félix Faure*, disponible à D.P.F., BP 1, 86190 Chiré en Montreuil.

(7) cf *la Libre parole* du 26 juin 1899.

(8) Allusion à la « révision » sollicitée par le prince de Monaco à l'Élysée le 1^{er} mars 1898. Le prince fut courtoisement mais fermement éconduit par Félix Faure.



Carte postale animée parisienne :
 « Avec quel bonheur par les mains du tourlourou le fait-on plonger et replonger dans le tonneau de la vidange. Sur ce terrain, la rancune des politiciens égale la joie des enfants. Une deesse ! Ah ! Si seulement on pouvait l'y laisser, l'y faire tomber jus'au fond. »
 Dans une autre caricature contre Zola on lit : « D'origine italienne, il abandonna sa patrie adoptive en 1870 comme il s'empresserait évidemment de l'abandonner à la prochaine occasion pour se jeter dans les bras des Allemands, ses amis, et des Italiens, ses frères. »
 On oublie aujourd'hui le contexte d'ensemble de l'affaire Dreyfus pour ne retenir que le combat pour innocenter un officier accusé de trahison. En fait, Dreyfus a également été l'instrument d'une politique partisane visant à changer les équilibres politiques traditionnels du pays.



Comment ne pas remarquer que cette mort venait à point pour les dreyfusards, à un moment où la « révision » piétinait et où Félix Faure, comme le suggère le folliculaire, tramait sans doute quelque chose « contre la justice et la liberté » (9). Toujours est-il que lui mort (16 février 1899), Loubet, son successeur ne traînera pas pour gracier Dreyfus, une nouvelle fois condamné à Rennes en septembre 1899 et que la révision pourra être initiée et obtenue, au terme toutefois d'une longue bataille juridique où le pouvoir employa les coups les plus bas pour triompher (12 juillet 1906).

La mort physique est une chose. La mort historique ou la diffamation de la mémoire d'un défunt est une chose encore plus grave et plus abjecte.

C'est pourtant ce qui est arrivé aux deux des plus dangereux et irréductibles adversaires du « syndicat » dreyfusard, Félix Faure et Godefroy Cavaignac.

Le premier, dès que furent connues ses positions anti-dreyfusardes fut l'objet de campagnes de presse attaquant sa vie privée ou tournant en ridicule son goût pour le faste et l'étiquette. A sa mort, les bons mots et propos graveleux d'un goût bien douteux circulent, le comble dans l'odieux étant atteint bien sûr par Clémenceau, bien placé pour se moquer des séducteurs, et qui trouva sans doute spirituel d'écrire dans *le Bloc* : « Une simple artère athéromateuse cassée dans un paroxysme qui n'avait rien de protocolaire nous enleva ce merveilleux grotesque quasi-couronné. Nous ne retrouverons, d'ici à bien longtemps, un si riche élément de joie. » Et c'est ainsi que jubile de manière indécente le parti de l'anti-France qui sautera sur l'occasion pour trouver une explication savoureuse à une mort qui l'était bien moins et masquer ainsi son forfait : le président a succombé à son excès de vaillance amoureuse.

Cent ans après, c'est ce que l'Histoire retient avant tout de Félix Faure, « la connaissance du président », l'image du président paillard succombant à la tâche.

(9) Cf A. Galabru, *l'Assassinat de Félix Faure*, chapitre VI. Dans ses *Mémoires*, publiés en anglais à Londres en 1912, M^{me} Steinheil affirme, à partir de notes qu'elle prit au jour le jour à l'Élysée, qu'en octobre 1898, le président songeait à un « coup d'Etat », avec le concours de l'armée, pour redonner de la force à l'exécutif et en finir avec l'agitation dreyfusarde.

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS



Passé encore qu'on ait, tout naturellement, dissimulé les véritables causes de la mort par tout un luxe de précautions. Mais qu'on ait souillé la mémoire de celui qui, malgré tout, fut un bon père de famille, un soldat courageux et patriote, un chef d'entreprise talentueux et travailleur, le plus grand chef d'Etat que connut cette III^e République (10), voilà qui est bien plus abject et honteux pour les historiens aux ordres qui entretiennent et perpétuent le mensonge.

Le deuxième grand réprouvé et exclu de l'histoire officielle, c'est Godefroy Cavaignac, un des plus grands hommes d'Etat de la III^e République : polytechnicien, orateur très écouté à l'Assemblée car précis et rigoureux, organisateur de notre armée coloniale, maître d'œuvre du canon de 75 mm, spécialiste des finances publiques, jeune sous-secrétaire d'Etat à la Guerre en 1885, ministre de la Marine en 1892, ministre de la Guerre en 1895 et 1898. De surcroît, ce radical est probe, loyal et manifeste un sens social bien plus efficace que celui des socialistes.

Cet homme qu'on devrait donner en exemple aux promotions de jeunes énarques ou même de saint-cyriens, est

(10) A tel point que de son vivant il avait été surnommé « le président Soleil ». Voir dans mon ouvrage l'œuvre importante qu'il a accompli pendant sa carrière politique.

un damné et un maudit de l'Histoire, relégué aux oubliettes infernales de la mémoire collective. Peu de rues, peu de places, peu de lycées ou écoles portent son nom qui devrait fleurir partout, alors que ceux qui avaient choisi le camp des affairistes cosmopolites, les Clémenceau, les Jaurès, les Briand, voient le leur fleurir aux quatre coins de l'hexagone.

Henriette Dardenne, sa fille nous a laissé un *Godefroy Cavaignac* et l'une des rares histoires claires et précises de l'affaire Dreyfus, qui ne répète pas ce

On a exclu Godefroy Cavaignac de l'histoire de France

qu'on trouve partout et offre aux lecteurs quantité de documents et de faits inconnus. (11)

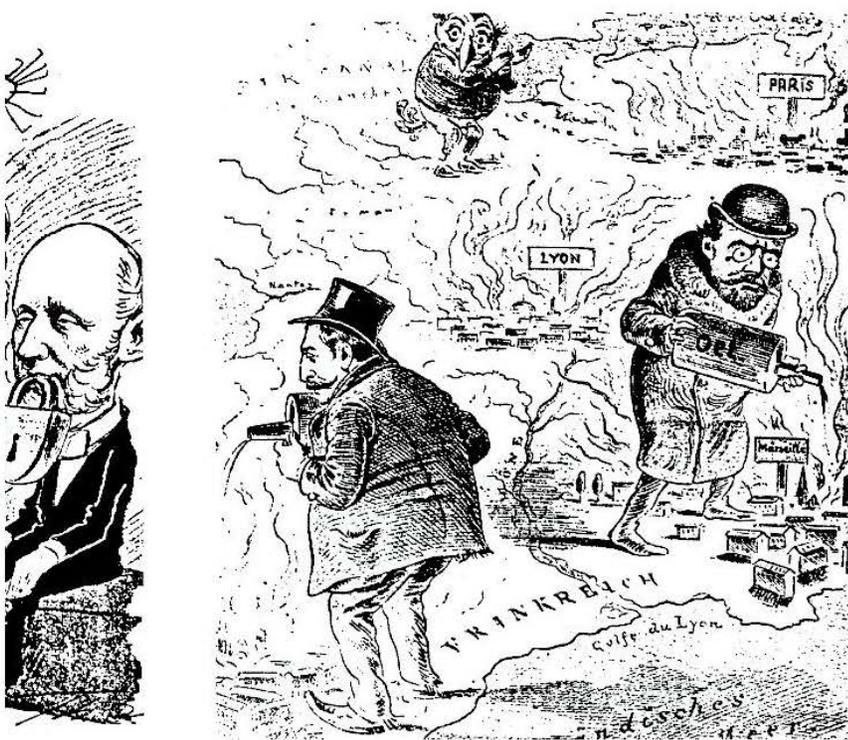
Dans l'avant-propos de l'ouvrage consacré à son père, elle remarque, non sans amertume : « Il est un point parti-

(11) Henriette Dardenne, *Lumières sur l'Affaire Dreyfus* (N.E.L Paris 1964) et *Godefroy Cavaignac — Un républicain de progrès au début de la III^e République* (édité à compte d'auteur en 1969).

culier sur lequel tous les historiens de la III^e République se sont entendus : c'est d'en éliminer Godefroy Cavaignac. Il n'existe pas, à ma connaissance, un seul manuel d'histoire, depuis le primaire jusqu'au supérieur, qui lui consacre plus de quelques lignes, alors que depuis 1882 jusqu'en 1905, il a été l'un des dirigeants les plus actifs de la III^e République. Pourquoi cette conspiration du silence ? Parce que sa personnalité, même disparue du monde des vivants, gênait grandement ceux qui avaient conquis le pouvoir par l'exploitation de l'affaire Dreyfus et qui s'identifiaient avec ceux qu'il avait publiquement stigmatisés à l'heure du Panama : les initiateurs de la maimmise de la finance internationale sur le régime républicain. »

En effet, ce qui a valu à Cavaignac l'opprobre et la haine *post mortem* de ceux qui depuis « l'Affaire », dirigent de manière insidieuse et occulte les destinées du pays, ce n'est pas tant d'avoir été le chef de file politique des anti-dreyfusards mais, bien davantage, d'avoir dévoilé et stigmatisé l'inféodation des hommes politiques, de droite comme de gauche, aux puissances cosmopolites de l'argent. A ceux-là, Godefroy Cavaignac, républicain de la bonne espèce, reproche d'avoir dénaturé l'authentique inspiration démocratique et sociale des institutions républicaines.

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS



A gauche : caricature du Grelot, du 14 novembre 1897 : « Débinez votre truc, et que ça finisse. L'affaire Dreyfus est devenue la scie de l'année 1897. »
 Au centre : caricature dreyfusarde du Der Floh, de février 1898 : « Rocherfort à Esterhazy [à l'arrière-plan] : Cet honorable imbécile [Zola] veut arriver à la vérité à l'aide de clefs loyales. » Emile Zola tente de trouver la vérité en décanedassant les bouches du général Mercier (à gauche) et du président Faure (au centre).
 Ci-contre : caricature du Kikeriki, de Vienne, du 27 janvier 1898 : « Bravo frère Mathieu, bravo Zola, ça, c'est bien ! Versez de l'huile seulement, afin que le feu antisémite puisse s'étendre partout et tout purifier. Ce magazine autrichien publiait des caricatures de caractère antisémite dont ci-dessous un profil de Juif de Paris.



Pour que le lecteur puisse se rendre compte de la pertinence de son analyse, nous citerons quelques extraits significatifs de quelques discours : « L'évolution dont le ministère actuel (12) marque une des étapes décisives a, dans ces derniers temps, opposé plus nettement que jamais la politique des intérêts à la politique de la démocratie, la démocratie maîtresse de ses destinées, source de son pouvoir, organisant pour la défense de ses droits les pouvoirs publics émanés d'elle et gérés sous son contrôle. Et, quelque part, on ne sait où, une puissance occulte et secrète, plus forte que tout, créant entre les partis les plus opposés, je ne sais quelles communications invisibles, brisant les actions les plus vigoureuses, arrêtant les courants les plus sûrs, paralysant les bonnes volontés, énervant les consciences, jetant partout le trouble et le désarroi. »

A Paris, le 14 avril 1902, il insistera encore sur ce phénomène malfaisant qu'il observe, pour ainsi dire, à l'état naissant ou peut-être adulte : « Il apparut alors (13) que les adversaires qui paraissaient sur la scène représenter les intérêts les plus irréductibles étaient liés, dans la coulisse, par les contrats et les liens les plus inavouables, et que,

s'ils paraissaient, en politique, se séparer par des contrastes irréductibles, ils s'entendaient fort bien pour mettre au service des mêmes intérêts et pour réconcilier dans une familiarité intime, au service des mêmes affaires, ces influences politiques en apparence opposées. »

N'avons-nous pas l'impression aujourd'hui que telle est en effet la réalité cachée de la pratique politique contemporaine ? A ce moment de notre histoire, tout est déjà en place

Cavaignac paye ainsi son opposition aux dreyfusards

pour ce que nous pouvons observer avec évidence aujourd'hui, à savoir la collusion des partis de gauche et de droite avec les puissances d'argent, dans le cadre d'un mondialisme à la fois destructeur de la démocratie authentique et de la prospérité et liberté des peuples. Il n'y a pas, jusqu'à la mise en place contre Cavaignac et tous ceux qui s'opposaient à leurs des-

seins, sous le nom de « Défense républicaine », de la coalition de tous les partis inféodés à la puissance occulte et qui n'est pas sans rappeler aujourd'hui le « Front républicain » établi au deuxième tour des élections diverses pour faire barrage aux candidats du Front national.

Rien n'est donc nouveau sous le soleil depuis cent ans et ce sont toujours les mêmes procédés ayant fait leurs preuves qui permettent à « la bande des quatre » de mettre le pays en coupe réglé et de se partager ses dépouilles.

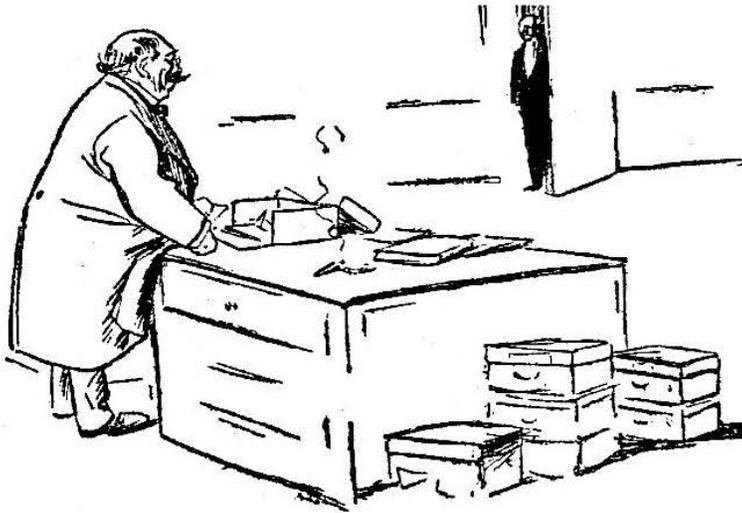
Avec lucidité et courage, Cavaignac avait dénoncé cette funeste dérive de la pratique politique et il est bon de lire les ouvrages de sa fille pour se rendre compte de la nature profonde du « système » depuis l'affaire Dreyfus.

Un dernier mot sur Alfred Dreyfus lui-même dont on a voulu faire un martyr. Nous avons publié dans nos *Variations sur l'Affaire* des extraits, inédits à ce jour, du « Journal » du docteur Clarac qui fut médecin-chef de tous les pénitenciers de Cayenne d'avril 1898 à mai 1900. Ce médecin des troupes coloniales qui par son affectation et ses loisirs put observer pendant plus d'un an le comportement de l'illustre prisonnier et noter sur son journal tous les détails qui lui parurent significatifs,

(12) Ministère Méline. Discours de Rennes pendant la campagne des législatives de mai 1898.

(13) Au moment du scandale de Panama.

L'AUTRE AFFAIRE DREYFUS



Caricature dreyfusarde de Forain parue dans *le Figaro* le 9 décembre 1897 : « Dites-moi... A quel journal avons-nous donc... il y a six ou sept mois, communiqué une pièce secrète ? » L'existence de pièces secrètes dans l'instruction a été très utile à la cause des dreyfusards.

nous apprend, entre autres, un fait qui, à notre connaissance n'a jamais été mis en valeur par les historiens, à savoir qu'en janvier 1899, préparatoire à la prochaine « révision », fut envoyée à Cayenne une commission rogatoire, présidée par un magistrat martiniquais, M. Darius, qui devait entendre Dreyfus sur la question de ses « aveux » au capitaine Lebrun-Renaud.

Le résultat ne fut pas net. Dreyfus ergotait sur la question qui lui était posée sur la véracité de ces aveux. Il ne répondait ni par oui ni par non et donnait ainsi des arguments à ceux qui soutinrent toujours que là se trouvait la preuve indubitable de sa culpabilité.

Un autre point où la contribution à l'Histoire du docteur Clarac est importante, c'est le témoignage qu'il donne sur le comportement du détenu. En février 1899, il rapporte par exemple le diagnostic de son subordonné, le docteur Birolleau qui, en qualité de médecin des îles du Salut, voit très fréquemment le prisonnier auquel il prodigue ses soins. Voilà ce que rapporte à Clarac ce praticien : « Avant, je n'avais aucune opinion touchant sa culpabilité mais mon opinion a bien changé depuis que je le vois de près. C'est un sale monsieur, c'est un menteur et j'ai cent preuves qu'il ment sans cesse. »

De son côté, Moutet, ami de vieille date de Clarac et envoyé à la fin de l'année 1898 en qualité de gouverneur de Cayenne pour préparer la « révision », bien que dreyfusard convaincu, est contraint de déchanter, comme le docteur Birolleau et, quatre mois après sa prise de fonction, avoue au D^r Clarac : « L'homme en lui-même, ne

me paraît pas intéressant. Un trait : il a autrefois été autorisé à correspondre par câble, et à ses frais, avec ses défenseurs. Jusqu'à présent, il n'a envoyé qu'une ou deux dépêches d'un laconisme désespérant. On l'a remarqué à Paris. Un jour, il est invité à dire s'il n'a rien de plus à dire pour sa défense, cette fois aux frais de l'Etat. Cette fois, ses dépêches sont interminables, vides dans le fond. Il ne paye pas ! Le Juif ! Il commence à me dégoûter. » Et Clarac de commenter : « Et moi donc ! »

Le prisonnier de l'île du Diable ne correspondait pas à la légende

Un fait confirme que son comportement à l'île du Diable ne fut pas à la hauteur de la belle statue qu'on voulait lui élever naguère dans la cour de l'Ecole militaire. En 1906, son dossier pénitentiaire fut détruit par ses amis au pouvoir. N'aurait-il pas fallu le conserver pour édifier les générations futures ?

Quoi qu'il en soit, on n'évoque jamais ce qui aurait pu être le mobile de sa trahison. Ce mobile est pourtant dévoilé par un rapport de M. Moussard, sous-préfet d'Annecy, au préfet de Haute-Savoie, daté du 29 avril 1900. Ce rapport relate une conversation qu'il a entendue entre M. Engel-Gros, important industriel de Mulhouse (14) et le futur général Humbert, alors commandant.

Répondant à une question de celui-ci, M. Engel-Gros a dit : « Ce que l'on a su par des indiscretions, même de maisons allemandes, c'est que la situation commerciale des frères Dreyfus, un moment ruinés, acculés à la faillite, pris dans les griffes des créanciers allemands, s'était miraculeusement relevée à une époque concomitante de la trahison. On a cherché les... (mots illisibles dans la copie de H. Dardenne), les sommes et les dettes et on a trouvé. »

L'année suivante, dans une note qu'il adresse le 7 septembre 1901 au ministre de l'Intérieur, M. Moussard reproduit la réponse écrite que M. Engel-Gros lui a faite sur la question qu'il lui avait lui-même posée : « Quelle est votre opinion, celle de vos pairs en industrie à Mulhouse sur le cas Dreyfus ? »

Et M. Engel-Gros fit la réponse suivante : « Comme vous le supposez, mes amis d'Alsace et moi, nous avons été vivement émus de l'accusation portée contre un de nos concitoyens, contre un Mulhousien. Nous nous sommes donc entendus pour procéder à une enquête. Nous l'avons faite dans le silence, sans nous laisser émouvoir par la campagne de presse acharnée de part et d'autre, ni par des amitiés que « l'Affaire » avaient faites discordantes... et nous avons acquis la preuve mathématique, hors de toute contestation possible, de la trahison certaine du capitaine Dreyfus. Cette preuve de la trahison, on pourrait encore la trouver dans les livres des frères Dreyfus à Mulhouse... sauvés de la banqueroute par l'or juif et allemand du Syndicat. » (15) 7 septembre 1901. Signé Ernest Moussard. Le ministère de l'Intérieur n'ordonna aucune recherche dans les livres de compte des frères Dreyfus...

Voilà donc une « Autre Histoire » que celle qu'on nous serine depuis cent ans et qui en matière de « réécriture », n'a rien à envier à celle pratiquée dans le monde de 1984 de Georges Orwell. ■

(14) La famille de Dreyfus avait une grosse affaire de filature dans cette ville, gérée par ses frères Jacques et Mathieu.
(15) C'est nous qui soulignons.

DU MARXISME AU NATIONALISME

A l'occasion de la sortie de son livre
Aux sources du National Populisme : Maurice Barrès, Georges Sorel,
le pasteur Jean-Pierre Blanchard a dévoilé pour les lecteurs
de *L'Autre histoire* les secrets de son itinéraire politique personnel.

L'Autre histoire : Vous venez de sortir un ouvrage sur le National Populisme. Quelle a été votre motivation ?

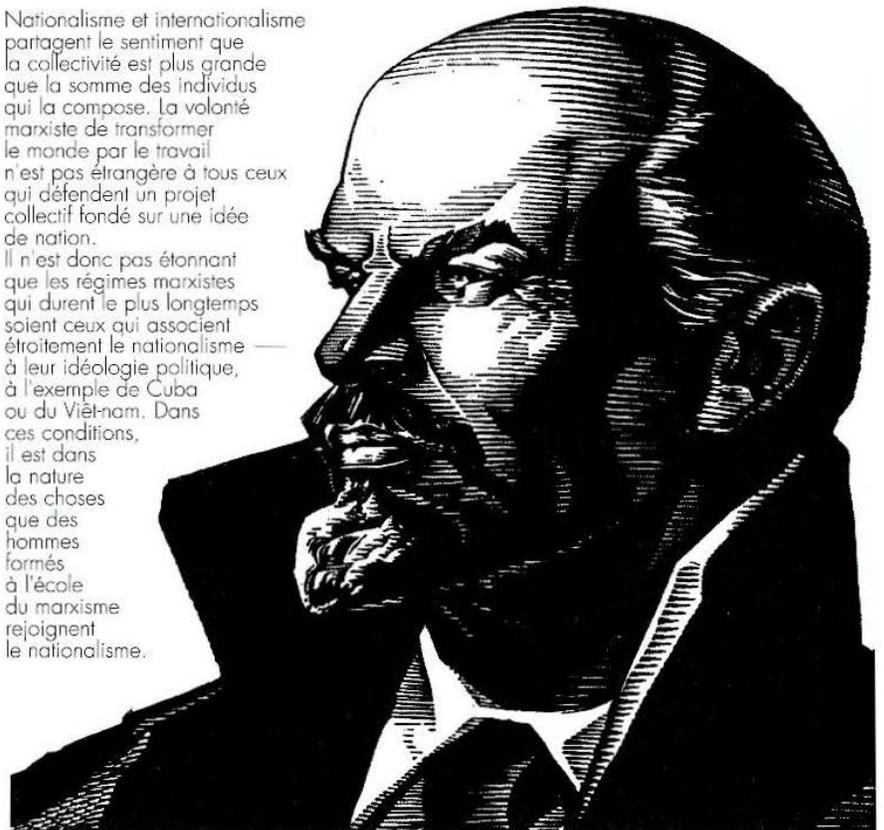
Jean-Pierre Blanchard : Cet ouvrage n'est pas de circonstance. En réalité, il est le fruit de mon cheminement intellectuel vers le nationalisme. Me trouvant à l'école d'éducateurs, étant revenu de tout en politique, je fus pris de plein fouet par un enseignement de type marxiste. Or, il y avait bien longtemps que je savais combien ce système était faux. En effet, en mai 68, comme beaucoup, j'avais été complètement imprégné de cette idéologie qui s'insinuait partout. J'étais passé par toutes les dérives, toutes les questions de ma génération. Dieu sait si nous avions bien des fois débattu sur le matérialisme historique.

Dieu sait si j'avais pu m'imprégner par mes lectures des pensées de Marx, Engels, Trotsky, Staline et Mao, sans parler de la révolution cubaine. J'avais connu tous les débats, colloques, symposiums où l'on prétendait nous enseigner la vérité, du matérialisme historique à la dialectique imparable. C'est quelques années plus tard qu'apparut une nouvelle génération d'intellectuels qui démontrèrent avec une facilité déconcertante que le marxisme n'avait rien d'historique et qu'il n'était que pure invention métaphysique.

Dix ans de débats m'avaient ouvert les yeux et je ne pouvais accepter les

Nationalisme et internationalisme partagent le sentiment que la collectivité est plus grande que la somme des individus qui la compose. La volonté marxiste de transformer le monde par le travail n'est pas étrangère à tous ceux qui défendent un projet collectif fondé sur une idée de nation.

Il n'est donc pas étonnant que les régimes marxistes qui durent le plus longtemps soient ceux qui associent étroitement le nationalisme — à leur idéologie politique, à l'exemple de Cuba ou du Viêt-nam. Dans ces conditions, il est dans la nature des choses que des hommes formés à l'école du marxisme rejoignent le nationalisme.



schémas qu'on voulait m'inculquer à l'école d'éducateurs. Par ailleurs, comme mes formateurs m'avaient démontré la fausseté du système libéral, je n'avais d'autre recours que de naviguer vers une autre voie : le nationalisme.

A. H. : Mais pourquoi le National Populisme et non pas la monarchie ou la contre-Révolution ?

J.-P. B. : Les choses ne se sont pas construites comme cela. Il m'a fallu bien des tâtonnements, des recherches pour découvrir ma véritable famille

DU MARXISME AU NATIONALISME



Ci-contre, à gauche, en fondant l'association Entraide Nationale, le pasteur Blanchard a fait la preuve que la dimension sociale est intimement liée à une démarche nationale. En agissant ainsi, le pasteur renoue avec l'idée de communauté populaire dont des expériences passées ont su démontrer la validité. Le corps social a une responsabilité à l'égard de ceux de ses membres qui sont dans une situation difficile. Ces détresses particulières sont le fruit de l'individualisme croissant d'une société qui perd ses repères communautaires. Quand on devient citoyen d'une nation par le simple franchissement d'une frontière, alors les liens naturels de solidarité disparaissent au profit d'une société atomisée où les individus sont seuls face au malheur et face à l'Etat. Les hommes comme le pasteur Blanchard ont raison d'opposer à cette logique d'airain la logique du cœur.

politique. J'ai, dans un premier temps, lu de manière un peu anarchique et sans idées préconçues tous les auteurs essentiels de la mouvance nationaliste. J'ai même fréquenté quelques fois, rares certes, les colloques de l'Action française.

En effet, je me savais nationaliste mais je n'avais pas encore clarifié à quel courant j'appartenais. Je ne peux pas non plus nier que mes origines ouvrières et culturelles appartenant au peuple du midi rouge se sont certainement révélées être des éléments importants vers le populisme.

Mais ils ne sont pas les seuls. J'ai, dès ma première rencontre avec l'œuvre de Maurice Barrès, compris intuitivement que se trouvait là profondément le courant auquel j'appartenais. Mais les néo-royalistes avaient bien souligné que Barrès n'avait pas été jusqu'au bout des conséquences de sa pensée et qu'inmanquablement, il devait conduire à Maurras.

Je ne comprenais pas comment on pouvait allier cette conception du caesarisme plébéien avec celle si différente de la vision hiérarchique maurassienne. Pour moi, il y avait contradiction entre les deux systèmes de pensée. C'est là où j'ai fait la découverte de Georges Sorel qui, à mes yeux, apporte des lumières sur les aspects que la pensée de Barrès n'avait pas éclairés.

A. H. : Mais, à vos yeux, qu'est-ce qui différencie le National Populisme du Néo-Monarchisme ?

J.-P. B. : Le populisme a cette particularité d'accepter l'histoire de France comme *indivis*. Il considère que toute

autre lecture ne prend pas en compte la réalité de notre pays et donc ne peut être que chimérique. Barrès dit : « Je ne réduis pas l'histoire de France à la Révolution mais je ne peux pas retrancher de cette histoire le fait que notre pays se soit doté d'une République. »

Dix ans de débats m'avaient ouvert les yeux

Il considère que la position de Maurras est intenable. L'histoire ne revient pas en arrière et, comme l'a enseigné Gustave le Bon, tant qu'un principe est, dans les consciences, considéré comme normatif, il ne sert à rien de vouloir les enlever. Or Barrès fait la remarque pertinente que les sentiments du peuple sous l'Ancien Régime qui allaient vers la royauté se sont reportés sur la république.

Pour autant, Barrès n'a pas voulu, dans son souci d'unité, remettre en cause les principes pernicieux de la philosophie des Lumières. Il avait tout à fait conscience de cette nocivité. Il a même écrit des pages admirables sur ce sujet. Il faudra attendre Sorel pour voir apparaître un véritable recours aux questions de changement de système.

Cela prendra chez lui la dimension de la nécessaire justice sociale et de la nécessité de museler la finance apatride avec le souci de la nation comme entité

organique placée au-dessus de tout un chacun dans l'intérêt que doit avoir le peuple de préserver l'héritage culturel légué par nos pères.

Dans le fond, notre famille politique se divise en deux grands courants dans chacun desquels nous retrouvons des sous-courants importants. Mais la ligne de partage est entre ceux qui acceptent la demerité même s'ils refusent la philosophie des Lumières et ceux qui souhaiteraient revenir à un hypothétique retour avant 1789.

A. H. : Quel est pour vous l'avenir du National Populisme ?

J.-P. B. : Notre mouvement est dans le fond depuis ses origines et par son programme, un mouvement de type national-populiste, par son chef incontesté, son sens plébiscitaire et de l'appel au peuple, par sa dimension plébéienne. Tout cela est de manière évidente, des repères clairs sur le fond idéologique qui définit le Front national.

Pour autant, les monarchistes et les catholiques traditionnels ont joué dans la création de notre mouvement un rôle déterminant. Ils ont été pendant longtemps les fers de lance et le gros des troupes de la mouvance nationale. Les choses sont en train de changer. De plus en plus nombreux, le petit peuple vivant dans des zones défavorisées se rallie à nos idées et l'on peut dire que cette mouvance populaire est en train de devenir majoritaire.

C'est la raison pour laquelle, me semble-t-il, le National Populisme est la force montante et déterminante de notre famille politique. En tout cas, à mes yeux, c'est lui qui représente l'avenir. ■

IN MEMORIAM

Telford Taylor, ancien procureur adjoint au Tribunal militaire international de Nuremberg a succombé à une crise cardiaque le 23 mai dernier dans un hôpital de New York. Né en 1908, ce jeune colonel de l'US Army a rejoint l'équipe du procureur Jackson partant pour la vieille Europe pour punir les « grands criminels de guerre nazis ».

Ayant passé près de trois ans en Allemagne à punir les vaincus de la Seconde Guerre mondiale, Taylor est revenu aux Etats-Unis où il a capitalisé son acquis en entamant une brillante carrière de juriste.

Dans les années cinquante, il s'est violemment opposé à l'action du sénateur Joseph Mac Carthy à l'encontre des milieux communistes. Ses puissantes protections lui ont permis de traverser sans risques cette période de fortes turbulences de la vie politique américaine.

Devenu retraité, Taylor va s'atteler à la rédaction de son opus magnum *The Anatomy of the Nuremberg Trials*, consacré au déroulement du procès de Nuremberg. Sa publication en 1992 aux Etats-Unis puis dans le reste du monde a été saluée par une avalanche de louanges. En France, le Centre national du livre a estimé nécessaire de participer au financement de la traduction de ce *pensum* de 700 pages qui a été publié en 1995 par les éditions du Seuil.

Son texte est bien écrit, vivant et intéressant. Contrairement à nombre de livres sur Nuremberg, il se lit sans peine. Avec lui, on prend conscience de l'immense défi qui s'est posé aux hommes chargés de mener à bien cette aventure judiciaire et on regrette avec l'auteur que les principes ayant été établis à Nuremberg ne se soient pas appliqués par la suite.

En refermant l'édition française de l'ouvrage, l'œil du lecteur est attiré par trois textes de laudateurs de Telford Taylor qui figurent sur le dos de la couverture pour attirer le chaland. L'auteur a retenu trois personnes : William L. Shirer (historien populaire américain), Peter Calvocoressi (accusateur anglais) et Robert W. Kempner (procureur né en Allemagne et revenu au pays sous l'uniforme américain).

Or « Bob » Kempner, est l'exemple le plus frappant de conduite inacceptable de la part d'un procureur. Comme nombre de ses compatriotes, Kempner n'était pas motivé par la recherche de la vérité, mais par une soif de vengeance qui faisait



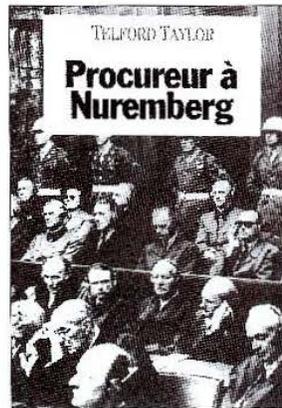
Telford Taylor, truqueur en 1946...

bon marché de tous les principes du droit qu'il était chargé d'appliquer.

Nous savons grâce à David Irving que Kempner a volé des documents pour son usage personnel, dont le journal de Rosenberg, qu'il a caché des preuves à décharge, notamment la lettre de Lammers informant que Hitler avait remis le règlement de la question juive à l'après-guerre, qu'il a truqué les témoignages en menaçant les prisonniers de les envoyer en Russie, etc. Bref, Kempner est tout sauf un témoin de moralité.

Avec de sérieux doutes quant à l'honnêteté intellectuelle de Taylor, j'ai repris la lecture du livre en prenant cette fois à mes côtés celui de David Irving, *Nuremberg, The Last Battle* qui est la meilleure approche critique du procès.

Le résultat est accablant. Taylor a noyé sous des détails prosaïques tous les dysfonctionnements du procès. Certes, il rend compte des objections des Allemands, il accepte même les critiques quant aux entraves imposées au travail de la défense, mais il n'en tire aucune conclusion.



... menteur en 1992

Pire, il ne se fait jamais l'écho des graves manquements à la procédure de la part de l'accusation. Pas un mot sur les tortures infligées aux prisonniers comme Höss, pas un mot sur les menaces contre les témoins. Ainsi, il ne mentionne rien de ce qui a été infligé au maréchal Milch pour avoir refusé de trahir son témoignage et d'accuser Göring.

Seul point positif, Taylor reconnaît du bout des lèvres que la condamnation à mort de Streicher est une monstruosité juridique qui ne s'explique que par le désir de vengeance des instigateurs du procès.

Deux chercheurs, l'apatride Carlos Porter et le Français Vincent Reynouard ont poussé plus loin les investigations en contrôlant les citations de Taylor. Ils ont découvert, sans étonnement, que l'ancien procureur avait renouvelé ses exploits de Nuremberg en truquant ses citations et en portant des jugements contredits par les comptes rendus du procès.

Porter a pu démontrer que Taylor « était tout simplement incapable de répéter les propos les plus simples dans un esprit

de respect de la vérité ». L'historien américain citait à l'appui de sa démonstration le travestissement des propos du maréchal von Manstein. Taylor ne se prive pas non plus de citer des propos apocryphes pour incriminer Ribbentrop dans des massacres de Juifs sans dire que le ministre les avait longuement démentis à la barre même du tribunal.

Comme le soulignent les auteurs, jamais Taylor ne s'interroge sur la valeur des preuves à charge. Pourtant les faux documents abondent.

Autre exemple des méthodes de Taylor : le mensonge par omission. Lors du procès, il avait été fait un abondant usage par l'accusation de l'ouvrage de Hermann Rauschning *Hitler m'a dit*, publié en 1939, où l'auteur rapporte des conversations avec Hitler durant lesquelles celui-ci lui aurait révélé ses plans de conquête du monde. Or nous savons qu'il s'agit d'un faux dénoncé par les prisonniers de Nuremberg et confirmé en 1991 par l'historien suisse Wolfgang Hänel. Taylor ne pouvait ignorer. Il choisit de ne pas en parler.

Un des personnages les plus importants présentés par l'accusation fut l'ingénieur Hermann Graebe, qui témoigna 147 fois au cours du procès. Il fit des déclarations importantes sur le rôle des *Einsatzgruppen* dans des massacres de Juifs. Taylor précise qu'il a émigré aux Etats-Unis car sa vie en Allemagne manquait d'attraits. Il omet de dire que la justice allemande l'accusait de faux témoignage et qu'il s'est enfui en Amérique pour éviter la prison. Tout porte à croire que Graebe était un faux témoin au service de Taylor.

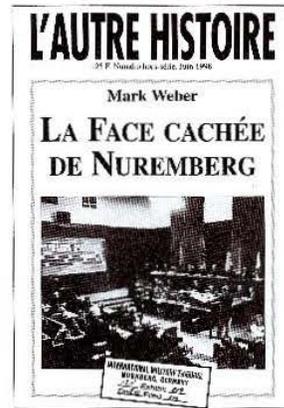
Pour citer Vincent Reynouard et Carlos Porter : « Dans son livre rédigé près d'un demi-siècle après la fin du procès de Nuremberg, Taylor a honteusement falsifié l'histoire. Le risque d'être découvert était, il est vrai, faible. L'auteur savait qu'aucun historien officiel n'oserait critiquer un livre défendant le bien fondé de ce procès. (...) Taylor se révèle être ce qu'il est : un menteur et un falsificateur qui calomnie des hommes ne pouvant plus se défendre. »

Procureur à Nuremberg, Telford Taylor, Le Seuil, 1995.

La Face cachée de Nuremberg, Mark Weber, l'Autre histoire, hors série, 1998.

Nuremberg The Last Battle, David Irving, Focal Point, 1996.

Menteur à Nuremberg, C. Porter et V. Reynouard, ANEC, 1998.



A lire d'urgence !

RIBBENTROP Michael Bloch

Ministre des Affaires étrangères du Reich de 1938 à 1945, après avoir été ambassadeur à Londres (1936-1937), Joachim von Ribbentrop réussit plusieurs coups de maître comme la conclusion du pacte germano-soviétique le 23 août 1939. Ces coups d'éclat sont hélas peu nombreux car Ribbentrop ne possède pas une intelligence remarquable, eu égard au poste qu'il occupe. D'ailleurs, les autres dignitaires allemands le détestent et nombreux sont ceux qui poussent le Führer à se séparer de cet homme dont la fidélité à Hitler ne se démentira jamais. Dans la biographie qu'il consacre à Ribbentrop, Bloch retrace avec minutie le parcours de l'ancien représentant en vins et spiritueux, parcours qui s'achève à la prison de Nuremberg le 16 octobre 1946 entre les mains du bourreau. C'est un livre intéressant bien qu'assez conventionnel.

Ribbentrop de Michael Bloch, aux éditions Plon, 179 F.

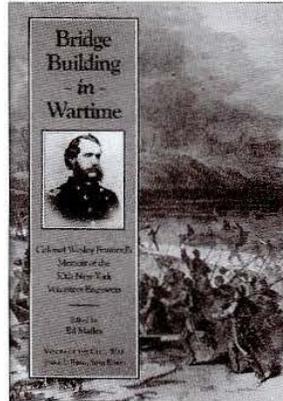


LES ANNÉES TRENTE Nouvelle Ecole

Pour fêter son trentième anniversaire, *Nouvelle Ecole* consacre son dossier aux années trente, décennie charnière de ce siècle avec la mise en place du national-socialisme, du franquisme, du capitalisme et du marxisme. La revue met ainsi en lumière le philosophe espagnol José Ortega y Gasset dont l'œuvre est méconnue en France, les rapports entre Georges Bataille et le fascisme, ainsi qu'un historique du groupe de l'Ordre nouveau entre 1929 et 1938. Outre les années trente, *Nouvelle Ecole* aborde aussi le domaine de l'anthropologie avec l'étude des couleurs et de la perception visuelle car la couleur des yeux est un caractère qui présente une forte héritabilité.

En histoire, de nouvelles découvertes sur les enseignes de l'empire romain mettent les spécialistes dans l'embarras car une étrange similitude existe entre ces fameuses enseignes et les symboles orientaux du « Yin-Yang ». Or, ni les spécialistes de la Rome antique, ni les chercheurs qui travaillent sur l'Asie n'ont jamais mis cela en évidence. Pour eux, il y a eu peu ou pas de rapports entre l'Occident et l'Orient. Pourtant, les ressemblances sont plus que flagrantes. Si ces hypothèses se confirment, cela voudra dire que la civilisation orientale a eu une certaine influence sur l'Empire romain au vu des enseignes qui reprennent les caractéristiques du « Yin-Yang ».

Les années trente, Nouvelle Ecole, 41 rue Barrault, 75013 Paris, 130 F.



BRIDGE BUILDING IN WARTIME Wesley Brainerd

Durant la guerre de Sécession, Wesley Brainerd trouve le temps d'écrire et de raconter son quotidien ainsi que celui de ses camarades. Affecté dans un régiment du Génie chargé de construire des ponts et d'établir des fortifications, le colonel Brainerd relate les attentes interminables, les travaux qui se font sous le feu de l'ennemi et les manœuvres. En plus de sa fonction initiale, l'unité de Brainerd reçoit aussi une formation en vue d'appuyer l'infanterie au cas où les événements le commanderaient. La réalisation de ce livre écrit en anglais est déjà une belle histoire en soi car les héritiers de Wesley Brainerd ont conservé le manuscrit précieusement à chaque génération. En 1990, l'un d'eux le montre à un éditeur qui décide de le publier.

Bridge Building in Wartime, Wesley Brainerd. Editions University of Tennessee Press, Knoxville 37996-0325, Etats-Unis.

Publicité

L'AUTRE HISTOIRE

125 F. Numéro hors-série, Juin 1998.

Mark Weber

LA FACE CACHÉE DE NUREMBERG



INTERNATIONAL MILITARY TRIBUNAL
NUREMBERG, GERMANY
Exhibit 27
April 11, 1946

Une occasion à ne pas manquer !

La revue *L'Autre histoire* vient de publier ce numéro hors-série de 128 pages, broché, écrit par l'historien américain de renom Mark Weber.

Avec plus de 80 illustrations et documents abondamment légendés, ce livre est un véritable pavé dans la mare. Le lecteur y trouvera de nombreuses révélations concernant le procès.

- La reproduction de faux documents à charge.
- Le nom d'un espion français, n° 2 de l'Abwehr, qui trahissait depuis 1938 et dont la déposition à Nuremberg fut accablante.
- Les irrégularités du procès. Notamment les menaces et les brutalités infligées aux prisonniers et aux témoins.
- Vous découvrirez comment les Britanniques ont obtenu les aveux de Rudolf Höss, l'ancien commandant du camp d'Auschwitz et vous verrez la reproduction des documents originaux de ses « confessions ».

Ce numéro hors-série de *L'Autre histoire* est vendu au prix de 125 F (plus 30 F de participation aux frais de port), soit 155 F.

L'Autre histoire – 35134 Coësmes

BREVES

Université d'été royaliste à St-Coulomb

Du 22 au 29 août 1998, les royalistes tiennent leur université d'été près de St-Malo. Au programme, des conférences, des veillées, des formations et des sorties. De grands thèmes seront abordés au cours des conférences : le pouvoir légitime, l'Europe de tous les dangers, etc. Pour tous renseignements, écrivez à l'UER, château de l'Aubertière, 49150 Bocé.

National Hebdo et les SS

Martin Peltier, directeur de la rédaction de *National Hebdo*, a fait parler de lui dans le monde des bien-pensants en ayant publié une critique à propos d'un ouvrage écrit par un ancien membre de la Milice. Dans cette critique, M. Peltier a déclaré que les SS étaient des « patriotes » et que les nombreux excès tant décriés par les adversaires du nazisme (Oradour-sur-Glane par exemple), étaient des actes isolés qui n'engageaient que leurs seuls auteurs. Pour Peltier, il ne faut pas faire d'amalgame entre ces faits et l'institution SS.

Faurisson interdit de séjour en Australie

Les autorités australiennes ont décidé de ne pas autoriser la venue de Robert Faurisson dans leur pays en raison des condamnations dont a fait l'objet l'auteur révisionniste français. Après David Irving, voilà encore un bel exemple de censure de la part de ce pays austral. De quoi ont-ils si peur ?

Les Suisses sont fous

Le chercheur suisse Jürgen Graf a été condamné le 22 juillet 1998 à quinze mois de prison ferme et à 32 000 F d'amende pour avoir diffusé des écrits contestant la version officielle de certains événements liés à la Seconde Guerre mondiale. Son éditeur Gerhard Foerster a été quant à lui condamné à douze mois de prison et à la même amende. Ils doivent en outre restituer la recette des ventes soit 200 000 F. Dans leurs attendus, les juges ont retenu comme une infraction le fait de diffuser des textes hétérodoxes au moyen d'Internet, même si le fournisseur d'accès se situe dans un pays davantage respectueux de la liberté d'expression et de la libre recherche historique. Ces gages donnés par la Suisse ne vont pas éviter à son système bancaire de passer à la caisse au profit des lobbies confessionnels. Les deux chercheurs font appel devant le



L'humanité se divise en deux : ceux qui aiment le porc et ceux qui ne l'aiment pas. Malheureusement pour eux, les Israéliens se situent dans la seconde moitié.

tribunal fédéral et leur condamnation est suspendue.

La légende Renault

Louis Renault est mort dans des conditions qui ne sont toujours pas élucidées. Aujourd'hui, des historiens s'interrogent sur le bien-fondé des sanctions qui ont frappé la firme et son fondateur à la Libération. Contrairement à ce qui avait toujours été dit par ceux qui voulaient justifier la nationalisation des usines, Renault ne s'est pas enrichi pendant les années de l'Occupation. En outre, il apparaît que Peugeot et Citroën ont produit plus de véhicules pour l'Allemagne que les usines Renault.

La peur du clonage humain

Au mois de janvier, dix-sept membres du Conseil de l'Europe (qui en compte quarante) se sont engagés à ne jamais avoir recours au clonage humain. Aux Etats-Unis, Bill Clinton a invité le Congrès à adopter rapidement une loi interdisant tout clonage sur l'homme.

La sécurité new-yorkaise

En quelques mois, la « capitale du crime » est devenue l'une des

villes les plus sûres des Etats-Unis. Ce résultat spectaculaire est le fruit de la politique du maire de New York : le tout-répression. Pour mener à bien cette mission, les effectifs de police ont augmenté et les locaux de la police ont été réhabilités afin d'offrir de bonnes conditions de travail aux représentants de l'ordre. Désormais, le petit resquilleur du métro risque de se retrouver au poste s'il monte dans une rame sans titre de transport. Grâce à cette politique répressive, les New Yorkais n'ont plus peur de sortir le soir.

Les donneurs de leçons

En Israël, la détention administrative est l'une des armes favorites de la justice israélienne. Actuellement, près de deux cents Palestiniens sont sous le coup de cette mesure. Les Israéliens aiment donner des leçons au monde et se mettre en avant lorsqu'ils se sentent « bafoués » mais eux-mêmes se permettent de mettre en prison de façon arbitraire qui bon leur semble sans se soucier des droits du détenu. Ahmed Katamech vient d'être libéré après avoir passé

cinq ans dans les geôles israéliennes sans avoir été jugé. Ce Palestinien était soupçonné d'être un dirigeant du Front populaire de libération de la Palestine et c'est sur la base de ce soupçon que les forces de sécurité israéliennes l'ont arrêté. Depuis le 1^{er} septembre 1992, ils se sont contentés de renouveler la détention administrative tous les six mois, sans se soucier de savoir s'il était coupable ou innocent.

Les végétariens israéliens

Le 18 mars, la Knesset a adopté une loi religieuse interdisant l'importation de viande non cachère sur le territoire de l'Etat juif. Les producteurs israéliens n'étant pas assez nombreux pour répondre à la demande, les restaurateurs cherchent de nouvelles idées de menus. Devant la pénurie de viande non cachère, les menus végétariens risquent de rencontrer un grand succès auprès du public.

La chasse aux vieillards

L'Italie a condamné le 7 mars un ancien capitaine des SS, Erich Priebke et un autre SS, Karl Hass, à la réclusion criminelle à perpétuité. La cour d'appel du tribunal militaire de Rome jugeait l'affaire du massacre des fosses Ardéatines. Le 24 mars 1944, 335 otages civils avaient été fusillés par les Allemands après qu'un attentat eût été commis contre des soldats allemands.

Exilé en Argentine, Erich Priebke a effectué plusieurs voyages aux Etats-Unis, en Allemagne et en Italie sans que la police ne tente de l'arrêter. La justice italienne semble avoir attendu que M. Priebke soit octogénaire (il a 85 ans) pour le condamner.

Scandales à la Bundeswehr

L'armée allemande a bien du mal à rompre avec son passé comme en témoignent les dernières révélations du *Stern*. D'après ce magazine allemand, des soldats de la caserne bavaroise Franz-Josef-Strauss d'Altenstadt continuent de fêter régulièrement les dates symboles du III^e Reich comme le 20 avril (anniversaire d'Hitler) et le 1^{er} septembre (jour du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale). En Allemagne, ce scandale fait grand bruit car il intervient après d'autres affaires du même type. Malgré tous leurs efforts, les Allemands doivent se rendre à l'évidence : la Wehrmacht n'est pas morte.

Les avoirs juifs et la Suisse

Alors que les banques privées helvétiques offraient 3,7 milliards de francs, les organisations juives ont persisté à vouloir obtenir 9 milliards de francs au titre des réparations pour la spoliation des avoirs juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Faute d'avoir pu s'entendre avec les représentants des survivants de la « Shoah », les banques suisses vont être sanctionnées par les associations juives et les Etats-Unis. L'Etat de New York et la ville de New York vont cesser les investissements, les souscriptions de lettres de crédit et de titres dans les banques suisses. De même, les gestionnaires de fonds de retraite publics vont être invités à ne plus travailler avec les banques helvétiques à partir du 15 novembre. Ce boycott inquiète les banques suisses car de nouvelles sanctions sont prévues.

Des délinquants de plus en plus jeunes

Vois avec effraction, vandalisme, incendie volontaire, etc. Les gendarmes ont eu du travail à Munster (près de Colmar). Les auteurs de ces troubles ont été arrêtés; il s'agit de six gamins âgés de 8 à 13 ans! La violence urbaine croît également et ne tardera pas à mobiliser des effectifs considérables de forces de police, notamment dans les ghettos ethniques.

Le passé rattrape le fondateur d'Ikea

Ingvar Kamprad, patron du géant de l'ameublement suédois voit rouge depuis la parution d'une biographie qui démontre qu'il a fréquenté avec assiduité les milieux nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Kamprad a tenté de minimiser cette période de sa vie en écrivant une lettre à ses employés. Il a reconnu qu'il avait de nombreux trous de mémoire sur cette période dans la mesure où cela s'est passé il y a cinquante-soixante ans. Au grand dam de l'auteur de la biographie, les Suédois n'ont pas cherché à en savoir plus car il y a une chose qu'ils détestent par-dessus tout : voir resurgir leur passé durant la Seconde Guerre mondiale.

Des partisans du Reich indemnisés en Belgique

Une loi attribuant une aide sociale complémentaire aux personnes dont la sécurité d'existence n'est pas assurée « par suite des circonstances dues à la guerre, à la répression et à l'épu-

ration » fait grand bruit au royaume de Belgique. Les opposants à cette loi estiment qu'il s'agit d'amnistier de façon détournée les Flamands ayant collaboré avec le Reich durant l'Occupation. Pour leurs adversaires, il s'agit ni plus ni moins que de venir en aide à des personnes âgées qui n'ont pas beaucoup de ressources. Ce problème est tellement délicat que le gouvernement devrait demander au Conseil d'Etat d'annuler cette loi pour apaiser les esprits. Il faut dire que les élections législatives sont dans un an.

Une pension pour la veuve Schindler

Dans un élan de générosité, le gouvernement argentin a décidé d'octroyer une pension mensuelle de 6 000 francs à Emilie Schindler, la veuve d'Oskar Schindler. Cet industriel allemand avait employé plus d'un millier de Juifs dans ses usines



durant la Seconde Guerre mondiale. Steven Spielberg en a fait un film à succès, *La Liste de Schindler*, qui n'a malheureusement pas profité à la veuve de l'industriel, laquelle vit dans la pauvreté alors qu'elle est âgée de quatre-vingt-dix ans et couvre son mari de commentaires peu élogieux.

BD et négationnisme

Au Japon, les bandes dessinées (les mangas) rencontrent un grand succès auprès du public. Profitant de ce créneau, les révisionnistes japonais expriment leurs idées par le biais des images et des bulles. Le courant révisionniste japonais remet en cause les crimes commis par l'armée japonaise entre 1937 et 1945 et vise à passer sous silence trois événements majeurs de la Seconde Guerre mondiale en Extrême-Orient : le massacre de Nankin, la prostitution forcée de « femmes de réconfort » et l'unité 731 en Mandchourie.

Mémorial contre bunker

Des ouvriers ont découvert un bunker souterrain en plein centre de Berlin, lequel a dû appartenir à un haut dignitaire du III^e Reich. Le nom de Goebbels est le plus souvent cité quand les spécialistes tentent de savoir à qui appartenait ce bunker. Le problème, c'est que cette découverte a eu lieu près de l'endroit où un mémorial destiné aux victimes de la Shoah doit être construit. Qui du bunker ou du mémorial va l'emporter?

Un chercheur français déclaré

Personne non grata à Berlin
Le centre franco-allemand de recherches en sciences sociales Marc-Bloch a reçu le renfort du chercheur du CNRS Gabor Rittersporn. Le problème, c'est que cette venue est mal vue en Allemagne dans la mesure où ce chercheur a participé à la publication du livre *Vérité historique*

Une société dans laquelle le sentiment d'appartenance se dilue connaît un accroissement de la violence. Les marginaux issus de minorités ethniques victimes de l'hétérophobie ambiante, n'ont pas d'autre recours à leurs yeux que la délinquance au détriment des personnes appartenant à la majorité. Il s'agit d'une conséquence grave du refus par les gouvernements européens de prendre en compte les dures réalités culturelles et ethniques.

ou vérité politique? Le dossier de l'affaire Faurisson, la question des chambres à gaz en 1980, cet ouvrage étant considéré comme le livre de référence du mouvement négationniste français. Le retour en France de Gabor Rittersporn a fait l'objet d'intenses discussions entre le CNRS et le ministère des Affaires étrangères.

Un don encombrant

En Allemagne, lorsqu'un don supérieur à 68 000 francs est effectué par un particulier ou une institution à une formation politique, il faut donner le nom et l'adresse exacte du donateur aux services du Bundestag chargés de contrôler le financement des partis politiques allemands. C'est au cours de l'examen des comptes de la Deutsche Volkunion pour l'année 1995 que les contrôleurs ont constaté qu'un Français avait fait un don de un million de francs au parti d'extrême-droite. Pour protéger

le donateur, les responsables de la Deutsche Volkspartei ont fait valoir que s'ils donnaient l'adresse de ce mystérieux Français, cela lui ferait courir un danger de mort. La loi fédérale n'ayant pas prévu ce cas de figure, les juristes du Parlement allemand sont pour l'instant dans l'impasse.

Reynouard débouté

Révoqué de l'éducation nationale pour révisionnisme, Vincent Reynouard a porté l'affaire devant le tribunal administratif de Caen pour que ce dernier annule sa révocation. Le tribunal Reynouard, arguant que l'exercice de mathématiques mis en cause « tendait à instaurer le doute sur la réalité de l'Holocauste ».

Jacques Toubon et l'histoire non conformiste

Voici un extrait du *Journal officiel* du 22 juin 1991. Jacques Toubon disait : « Sur le fond, il est parfaitement clair que l'institution d'un délit de révisionnisme a fait régresser notre législation, car c'est un pas vers le délit d'opinion. Cela a fait régresser l'histoire, parce que cela revient à poser que celle-ci peut être contestée. Je suis contre le délit de révisionnisme parce que je suis pour le droit et pour l'histoire. » Ces louables intentions n'ont malheureusement pas été suivies d'effet lorsque M. Toubon a obtenu le portefeuille de garde des Sceaux.

Un général noir à la tête de l'armée sud-africaine

Le général Siphwe Nyanda est le premier Noir à prendre le commandement de l'armée. Depuis la fin de l'apartheid, les Noirs occupent des postes qui étaient réservés aux Blancs. L'objectif de Nyanda est de rééquilibrer la composition raciale des forces armées. Les Blancs de ce pays commencent à émigrer en masse. Ils ne semblent pas convaincus par les mérites d'une société multiraciale.

La police française épinglee

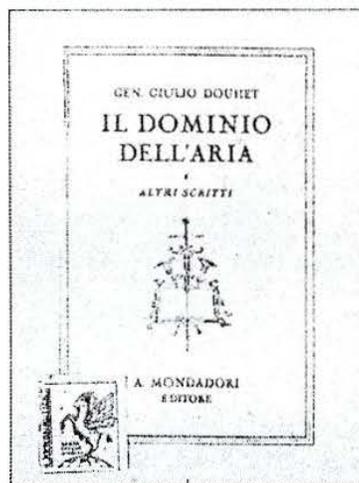
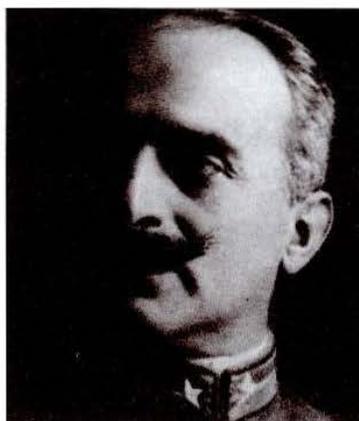
D'après un rapport du Comité européen pour la prévention de la torture, des mauvais traitements continuent d'être infligés à des personnes placées en garde à vue dans les commissariats. Des prisons sont aussi épinglees comme celles de la Santé et de Fleury-Mérogis. Dans certaines sections de la Santé, les conditions de détention seraient « inhumaines et dégradantes ».

L'IMPORTANCE DE LA GUERRE AÉRIENNE AU XX^e SIECLE

Au cours de la Grande Guerre, les états-majors perçoivent l'intérêt de l'arme aérienne mais c'est durant le second conflit mondial que l'aviation de guerre va s'affirmer. Elle va contribuer à mettre fin aux hostilités mais au prix de millions de morts. Dresde et Hambourg portent encore les traces indélébiles des bombardements de terreur.

DES l'apparition des ballons dirigeables à partir de 1885, un visionnaire comme le dessinateur français Albert Robida en prophétisa l'emploi militaire dans *la Guerre au vingtième siècle* publié en 1887. Après la guerre russo-japonaise (1904-1905), Robida illustre de nouveau un conflit futur, *la Guerre infernale* de Pierre Giffard paru en 1908 en feuilletons hebdomadaires. Le succès en fut si grand que l'auteur et le dessinateur durent multiplier les livraisons qui passèrent de douze prévues à trente. On y évoquait « les armées de l'air » et « les semeurs d'épouvante », ancêtres fictifs des bombardiers stratégiques.

La première boucherie mondiale concrétisa ces visions apocalyptiques sur les champs de batailles, mais le rôle des vecteurs de bombardement fut minime par insuffisance de moyens techniques. Les ballons dirigeables allemands, les « zeppelins », faillirent à leur mission. Une centaine de ces monstres de l'air avec quelque deux cents bombardiers « Gotha » ne larguèrent sur l'Angleterre durant la guerre qu'environ 270 tonnes de bombes qui tuèrent 1 414 personnes et en blessèrent 3 416. Pourtant ces premiers bombardements nocturnes d'une métropole laissèrent une empreinte psychologique énorme sur la population de Londres. Paris fut égratigné



Le général Douhet fut le théoricien des bombardements de terreur. Son livre induisit en erreur une génération d'aviateurs en les convainquant que des bombardements à outrance pouvaient briser le moral d'un peuple.

par 303 obus de la « grosse Bertha » (le « Paris-Geschütz » de la firme Krupp) qui provoquèrent 256 morts. La constitution d'une force de bombardement chez les Alliés fut freinée par des conceptions opposées sur l'emploi de l'aviation militaire défendue par les Français et les Anglais. Les premiers voulaient qu'elle intervienne sur la ligne de front pour soulager les fantassins, les seconds qu'elle bombarde les villes allemandes. La force de bombardement stratégique interallié ne vit le jour qu'en juillet 1918, mois durant lequel elle déversa 69 tonnes de bombes sur l'Allemagne. En octobre, elle passa à 190 tonnes. L'armistice du 11 novembre 1918 suspendit les opérations prévues d'une capacité de bombardement de 350 tonnes en décembre 1918 et de 600 tonnes en avril 1919.

Douhet le théoricien de la terreur

En 1921, un général de l'armée italienne, Giulio Douhet, publiait *Il Dominio dell'Aria* (*la Maîtrise de l'air*). Douhet constatait que, durant le conflit mondial, la puissance de feu (mitrailleuses et canons) avait favorisé la défense et imposé une guerre de position. Pour faire sauter le verrou, deux solutions : crever le front avec une puissance mécanique (le char, développé par le général français Jean Estienne) ou passer au-dessus afin d'anéantir l'ennemi par les airs (le bombardier lourd, préconisé par Douhet). Pour ce dernier, les armées étant

LA GUERRE AERIENNE AU XX^e SIECLE

en situation de pat, le vainqueur est celui qui produit et engage le plus d'armement. Le matériel étant fabriqué à l'arrière, dans des usines et par des ouvriers, le front et l'arrière sont désormais couplés étroitement. Les installations de production et les civils deviennent des cibles à annihiler par de brutaux bombardements massifs afin de paralyser l'adversaire, de faire cesser rapidement les combats et d'économiser ainsi des vies humaines. Douhet élabora une doctrine de guerre passant par la maîtrise absolue de l'espace aérien en détruisant les avions ennemis et leurs centres de production, par la formation d'une arme aérienne indépendante à laquelle seraient subordonnées les armées de terre et de mer, et par la suppression des autres types d'aviations estimées trop coûteuses et inefficaces dans l'optique de ces frappes décisives par bombardement.

Les Anglais adoptent Douhet

La visite des « Gotha » avait si impressionné les Anglais que les théories de Douhet furent appliquées presque à la lettre par le chef d'état-major de la Royal Air Force, Hugh Trenchard. Dès juillet 1923, était décidée la création d'une armée de l'air constituée pour les deux tiers de bombardiers et pour le tiers restant d'avions de chasse. Une projection de ce choix extrême fut portée à l'écran dans un film de science-fiction inspiré d'une œuvre de H. G. Wells, *Things to come (Les Mondes futurs)*, diffusé début 1936. Le héros, vainqueur et maître du monde au terme d'une hypothétique guerre éclatant en 1940, moteur du développement scientifique futur, est l'aviateur avec ses bombardiers. La guerre d'Espagne s'étant déclenchée fin juillet 1936, le programme de bombardement anglais fut lancé en septembre. Il porta principalement sur l'étude de bombardiers modernes bimoteurs et quadrimoteurs. La crise tchécoslovaque de 1938 et la décomposition sociale accélérée de la France firent comprendre au premier ministre du gouvernement britannique, Neville Chamberlain, qu'en cas de guerre, l'Angleterre combattrait seule et qu'il était urgent de passer du stade de l'épuration à la fabrication de masse. Le réarmement anglais, axé sur la défensive, sacrifia ses forces armées terrestres et même navales au profit de



Le maréchal de l'Air Harris a appliqué sans états d'âme une politique de bombardements de terreur qui lui a été à la fois imposée par Churchill et par l'obligation de mener ses opérations de nuit ce qui rendait impossible les bombardements de précision.

celles de l'air dont le ministère fut réorganisé. Un programme de production de chasseurs – 2 750 appareils à réaliser avant le 1^{er} mars 1940 – fut adopté au détriment des bombardiers. En mai 1940, la Grande-Bretagne alignait environ 750 bons chasseurs de deux types (Hurricane et Spitfire), mais à peine 200 bombardiers de capacité stratégique.

Briser le moral des Allemands par la terreur tombée du ciel

Le difficile choix de Chamberlain, privilégier la chasse, fut récompensé par l'issue de la bataille d'Angleterre d'août à octobre 1940. L'échec de la Luftwaffe provint d'abord d'une énorme faute d'exploitation de la situation initiale (bombardement interrompu des aérodromes et des centres de commande), puis de l'utilisation des appareils en formation dispersée et enfin de l'emploi des bombardiers tactiques pour des missions stratégiques (bombardement de Londres). Le « Blitz » qui suivit de novembre

1940 à mai 1941 vit l'attaque nocturne de Coventry, centre de fabrication de moteurs d'avions, par 449 bombardiers déversant durant neuf heures d'abord 881 bombes incendiaires, puis 503 tonnes d'explosif. La production industrielle de la cité fut arrêtée pendant 32 jours, 380 personnes périrent et la cathédrale fut incendiée. La destruction des canalisations d'eau et de gaz, du réseau électrique par les bombes explosives, avait aggravé de manière significative les résultats du bombardement. Une autre fois à Londres, un banal raid incendiaire provoqua presque une tempête de feu parce que les pompiers ne purent atteindre l'eau de la Tamise, alors à marée basse.

Churchill choisit la terreur

Si Churchill avait récolté les lauriers de Chamberlain, il n'en resta pas là et déclarait dès septembre 40 : « les chasseurs ont constitué notre salut, mais seuls les bombardiers nous donneront les clés de la victoire ». Il poussa à la construction d'une armada de bombardiers quadrimoteurs dont déjà deux modèles étaient opérationnels depuis la fin de 1939 : le « Short Stirling » et le « Handey-Page Halifax ». Un troisième, élaboré à partir d'un bimoteur raté, l'Avro Manchester, fut le fameux « Avro Lancaster ». Ces machines volaient entre 420 et 460 km/h, emportaient de 1 800 à 3 000 kg de bombes qu'elles larguaient sur des objectifs distants de 1 000 à 2 000 km de leur base. Elles allaient quatre fois plus vite et transportaient dix fois plus de charge que les « Gotha » d'antan. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'industrie britannique réalisa 15 000 de ces appareils. Si l'Angleterre avait le moyen de sa politique militaire, restait à savoir si l'outil était efficace, c'est-à-dire la précision des bombardements déjà effectués. Une enquête publiée en août 1941 révéla qu'à peine un quart des bombardiers engagés survolaient leur cible et que seul un bombardier sur dix touchait l'objectif dans une zone circulaire d'un diamètre inférieur à seize kilomètres. On possédait l'arme idoine, mais on ignorait comment s'en servir.

Constatant que la technique des années quarante ne permettait aucun bombardement de précision – contrairement à ce qui était alors affirmé, on

LA GUERRE AERIENNE AU XX^e SIECLE



se rabattit sur le « bombardement de zone », pratique officialisée par une circulaire du « Bomber Command » du 14 février 1942. La « zone » devait avoir au moins la taille d'une ville allemande. Fut pensé et calculé froidement qu'une offensive aérienne de dix-huit mois sur cinquante-huit des plus importantes agglomérations allemandes (de plus de 100 000 habitants) où résidaient vingt-deux millions de personnes, les délogerait, en tuerait un million, en blesserait le même nombre, briserait leur moral et forcerait les Allemands à capituler. C'était l'application stricte de la doctrine de Douhet. La destruction des installations industrielles passant désormais au second plan, le principe des bombardements de terreur était né. En sus, ayant constaté que les bombes anglaises avaient une efficacité moitié moindre que les allemandes, on dut concevoir des bombes capables de détruire des « points de mire » – zones d'habitation – entiers, avec une enveloppe mince et remplies à 80 % d'explosifs (de 907, 1 815 [block-buster/éventreur de blocs d'immeubles], 3 360, 5 440 [Tallboy] et 9 980 kg [Grand Slam]).

Harris le « boucher »

Le 22 février 1942, Sir Arthur Harris fut nommé commandant en chef du « Bomber Command ». Homme d'une énergie incroyable, cynique, sans état d'âme, il appliqua la circulaire du 14 février. Fin mars, il fit tester sur Lübeck la technique des bombardements incendiaires qui obtint des résultats spectaculaires. Puis il réussit en trois mois, en engageant jusqu'aux avions d'entraînement, à monter un raid massif de 1 043 bombardiers sur Cologne. Dans la nuit du 30 au 31

La mise en œuvre de bombardiers lourds tel le B-17 américain a changé la donne de la guerre aérienne au-dessus de l'Europe. Les Alliés ont perdu un total de 110 000 aviateurs durant la bataille contre la Luftwaffe.

mai, le millier d'appareils anglais lança 1 500 tonnes de bombes en 90 minutes, qui dévastèrent 242 hectares (de zone industrielle disait-on à l'époque), tuèrent environ 500 personnes et détruisirent les immeubles de 45 000 d'entre eux en ne perdant que quarante appareils (4 % des avions engagés). Un succès total.

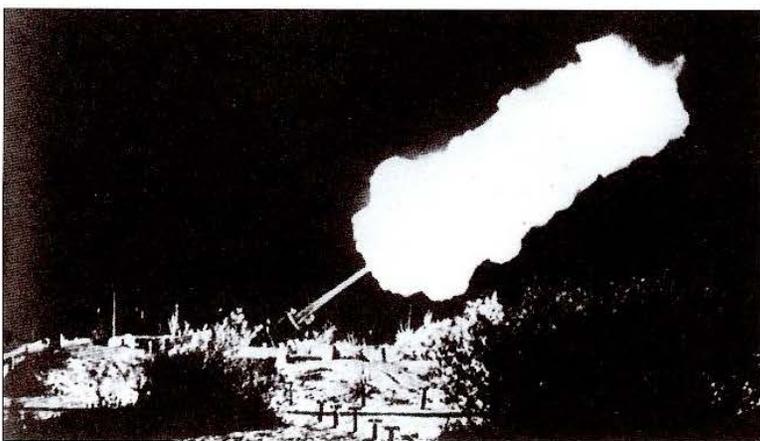
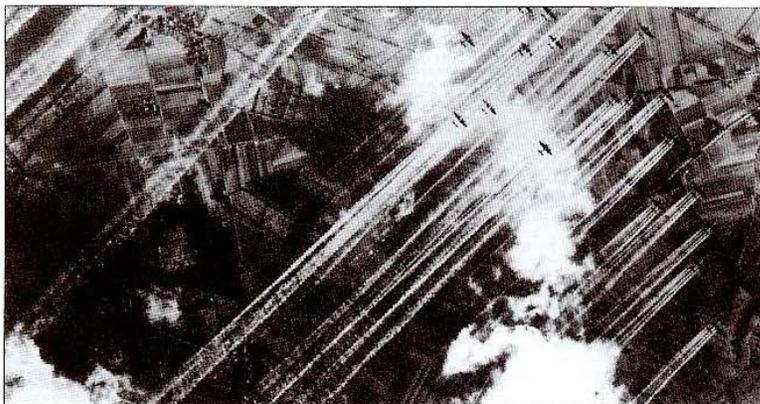
Tuer un million de civils allemands

À l'automne, 1 800 tonnes de bombes déversées sur Hanovre en 30 minutes aplanirent 1 011 hectares. Comme le niveau des équipages de bombardiers, formés à la hâte, était faible, des « pathfinders » (avions éclaireurs) marquaient visiblement au sol ou dans les nuages – suivant les conditions atmosphériques – par des feux dans la nuit les « zones » à toucher. Ce système permettait, en plaçant les repères lumineux légèrement après la ville visée, de tromper les équipages se délestant prématurément de leurs bombes pour quitter au plus vite le combat (les nombreux dits « lapins » du Bomber Command) et d'être assuré que leurs charges tombent bien au centre du « point de mire » à anéantir.

Les Américains et les bombes

Aux Etats-Unis, le colonel William Mitchell s'inspira des thèses de Douhet, mais sans s'en réclamer ouvertement. Il défendait le concept d'une aviation militaire indépendante, dégagée de sa subordination à l'armée de terre, et préconisait une guerre totale pour défaire l'ennemi. Il n'hésita pas à mettre en jeu sa carrière pour défendre ses conceptions et, suite aux accusations qu'il porta contre l'US Navy et l'US Army après la perte des dirigeables zeppelins américains, fut déféré devant une cour martiale à la fin de 1925 pour insubordination. Si ce procès favorisa la diffusion de ses idées, il fut exclu en retour de l'armée. Il mourut en 1936. Mais avant la disparition de Mitchell, le prototype d'un quadrimoteur construit par la Boeing Aircraft Compagnie, la « Flying Fortress » B-17 (forteresse volante), effectuait le 30 octobre 1935 son premier vol qui s'acheva par l'écrasement du bombardier, son incendie et la mort de deux pilotes. Malgré ce début dramatique, une petite série fut commandée parce que les capacités et les performances de l'appareil étaient énormes. L'entrée en guerre des Etats-Unis fit le reste. Deux autres bombardiers furent réalisés : le Consolidated Liberator B-24 et le Boeing Superfortress B-29. Le Liberator avec une charge supérieure de bombes allait plus loin, plus vite, mais moins haut et était moins armé que le B-17. Le B-29 montait à presque 10 000 m, filait à 575 km/h et déversait quatre tonnes de bombes à 3 000 km de sa base. Ce dernier fut réservé aux opérations dans le Pacifique. La doctrine d'utilisation américaine des B-17 et B-24 en Europe reposait sur le bombardement

LA GUERRE AERIENNE AU XX^e SIECLE



En haut : une formation de quadrimoteurs B-17 américains engagée de jour contre Brême le 20 décembre 1943. Ces opérations ont été facilitées par l'entrée en service de chasseurs d'escorte.

Ci-dessus : une position lourde de la Flak pendant un tir de nuit. À la fin de la guerre, les Allemands utilisaient 45 000 pièces d'artillerie servies par 800 000 artilleurs. La production mensuelle d'obus de 88 mm atteignait plus de 3 000 000 d'unités en octobre 1944.

de précision diurne au contraire de l'anglaise, nocturne et saturant une « zone ». L'hypocrisie américaine du bombardement de « précision » ne tint pas face aux réalités du combat et les tâches furent réparties entre les deux aviations : l'US Air Force (8^e et 15^e armées aériennes) rasaient les villes allemandes le jour et le Bomber Command de la Royal Air Force la nuit, leurs bombardiers étant protégés par des chasseurs à grand rayon d'action.

La mort de Hambourg

Une des deux plus importantes opérations alliées de bombardement de la guerre se déroula à Hambourg. Cette « bataille » dura du 24 juillet au 3 août 1943. Les bombardiers anglais et américains se succédèrent en quatre vagues qui écrasèrent le port sous 7 930 tonnes de bombes. Furent employés initialement des contre-

mesures électroniques (dispositif « Mandrel » émettant d'avions des signaux brouillant des radars allemands) et le lâcher de « window » (papiers d'étain coupés à la moitié de la longueur d'onde des radars produisant de multiples échos saturant les écrans) pour neutraliser les défenses allemandes. La première vague du 24 juillet avec 2 380 tonnes d'explosifs détruisit les conduites d'eau et de gaz, les fils électriques. La seconde du 27 juillet, composée de 970 tonnes de bombes incendiaires, induisit en quarante minutes une terrible tempête de feu qui fit périr des dizaines de milliers d'habitants par asphyxie. Les troisième (29 juillet) et quatrième (2 août) vagues de respectivement 2 300 et 2 280 tonnes de bombes achevèrent le « travail ». Nombre de morts : 51 500 (plus de 50 000 civils et environ 1 000 militaires); la moitié des maisons de

Hambourg, détruite; un tiers des usines et la moitié des ateliers, rayés; 160 km de quais, jetées et appontements, en ruines; 180 000 tonnes de navires, coulées. La méthode de Sir Harris avait atteint une efficacité absolue.

L'holocauste de Dresde

Si la destruction d'Hambourg pouvait militairement se justifier, il n'en fut rien pour celle de Dresde du 13 février 1945. Dresde n'avait jamais figuré sur la liste des objectifs à détruire, n'étant pas un centre industriel, mais touristique et considéré comme le joyau du baroque allemand. La ville se trouvait alors submergée par les réfugiés de Silésie fuyant les troupes soviétiques. Sa population était passée de 630 000 à 1 200 000, voire 1 400 000. Elle ne possédait plus de Flak (défense aérienne), les canons ayant été retirés pour consolider le front de l'Est. Sir Harris écrivit après la guerre que « l'attaque de Dresde était considérée comme une nécessité militaire par des personnalités plus haut placées que moi ». L'ordre de bombardement – contesté initialement par le Bomber Command – fut confirmé par Churchill ou par Sir Charles Portal (chef d'état-major de la RAF) qui ne pouvait qu'en référer qu'au premier ministre, les deux se trouvant alors à Yalta en pleine discussion avec Staline. Churchill en porte l'entière responsabilité. La véritable raison du raid fut politique, pour être agréable aux Soviétiques en les aidant à l'Est, et – mais ce, sous toute réserve – pour leur démontrer la puissance de bombardement des Occidentaux. Les équipages furent trompés délibérément. Tous les motifs qui leur furent donnés sur la raison de la mission sur Dresde étaient pipés, motifs dont la multiplicité le prouve à elle seule : le quartier général de la Wehrmacht s'y situait; un QG de la Gestapo se tenait au centre de la cité; elle comportait les plus importants dépôts d'armement et de ravitaillement du front; y existait un centre ferroviaire important; c'était un centre industriel important fabriquant des moteurs électriques, des instruments de précision, des produits chimiques (gaz toxiques) et des munitions. Pourtant, malgré ce flot de fausses informations, certains groupes furent informés avec exactitude de la présence de 6 à 800 000 réfugiés dans

LA GUERRE AERIENNE AU XX^e SIECLE

la ville et de l'existence de camps de prisonniers en contenant près de 27 000. Ces groupes manifestèrent leur mécontentement et résolurent de s'en tenir au strict minimum. Il n'y eut pas de cas de désobéissance.

Furent mobilisés presque 1 200 appareils de la RAF pour l'ensemble des opérations de la nuit du 13 février. Une attaque de diversion fut menée à 22 heures sur l'usine de carburant synthétique de Böhlen par 320 Handey-Page Halifax. Au même moment, des Avro Lancaster « éclaireurs » se présentaient sur Dresde et lâchaient des fusées éclairantes. Les suivait une équipe de marquage de 9 Mosquito qui devaient baliser la « zone » avec des bombes indicatrices rouges. À 22 heures 9 minutes, l'objectif était indiqué par de grands feux rouge vif très visibles. Une minute après, l'ordre de bombardement sur les lumières rouges était donné aux 244 Lancaster de la première vague qui arrivaient. Ils déversèrent d'abord des « block-busters » de 1 815 kg et de 3 630 kg qui



Tué en combat aérien le 8 octobre 1943, l'Oberstleutnant Hans Philipp Kommodore du JG 1, était crédité de 206 victoires et il avait reçu la Croix de chevalier avec glaives. Il était le prototype des pilotes allemands chargés d'arrêter les vagues de bombardiers alliés.

avec « une mer de feu recouvrant, à son avis, à peu près 65 km carrés ». La lueur du brasier se voyait désormais à 300 km. La troisième attaque, qui devait être effectuée par 450 B-17 de l'US Army Air Force, le fut en fait par 311 Fortress qui lâchèrent 771 tonnes de bombes le 14 à partir de midi durant vingt-deux minutes sur la ville toujours en flammes. De nombreux B-17 s'égarèrent et n'atteignirent jamais l'objectif. Quarante d'entre eux bombardèrent Prague en croyant opérer sur Dresde, ce qui montre le peu de fiabilité du guidage radar de l'époque. Aux équipages américains, il fut indiqué qu'ils allaient bombarder des « installations ferroviaires ». À part la gare centrale de Dresde pulvérisée par les Lancaster, dix-huit autres de voyageurs et de marchandises situées en périphérie ne furent jamais touchées, étant en dehors du secteur de bombardement. Cette triple attaque aérienne, qui dura quatorze heures, détruisit en réalité 18 km² de la ville qui brûla huit jours durant et provoqua 250 000 victimes dont une majorité de femmes et d'enfants. Ce chiffre est avancé par le colonel de la police d'ordre Grosse dans l'ordre du jour n° 47 du 23 mars 1945 et paraît juste. Celui de 35 000 morts est de source communiste, minimisé à des-

sein afin de dégager la responsabilité des Soviétiques dans ce massacre qui avait été demandé – comme cela fut souvent dit et écrit – par leurs chefs militaires à Churchill et Roosevelt.

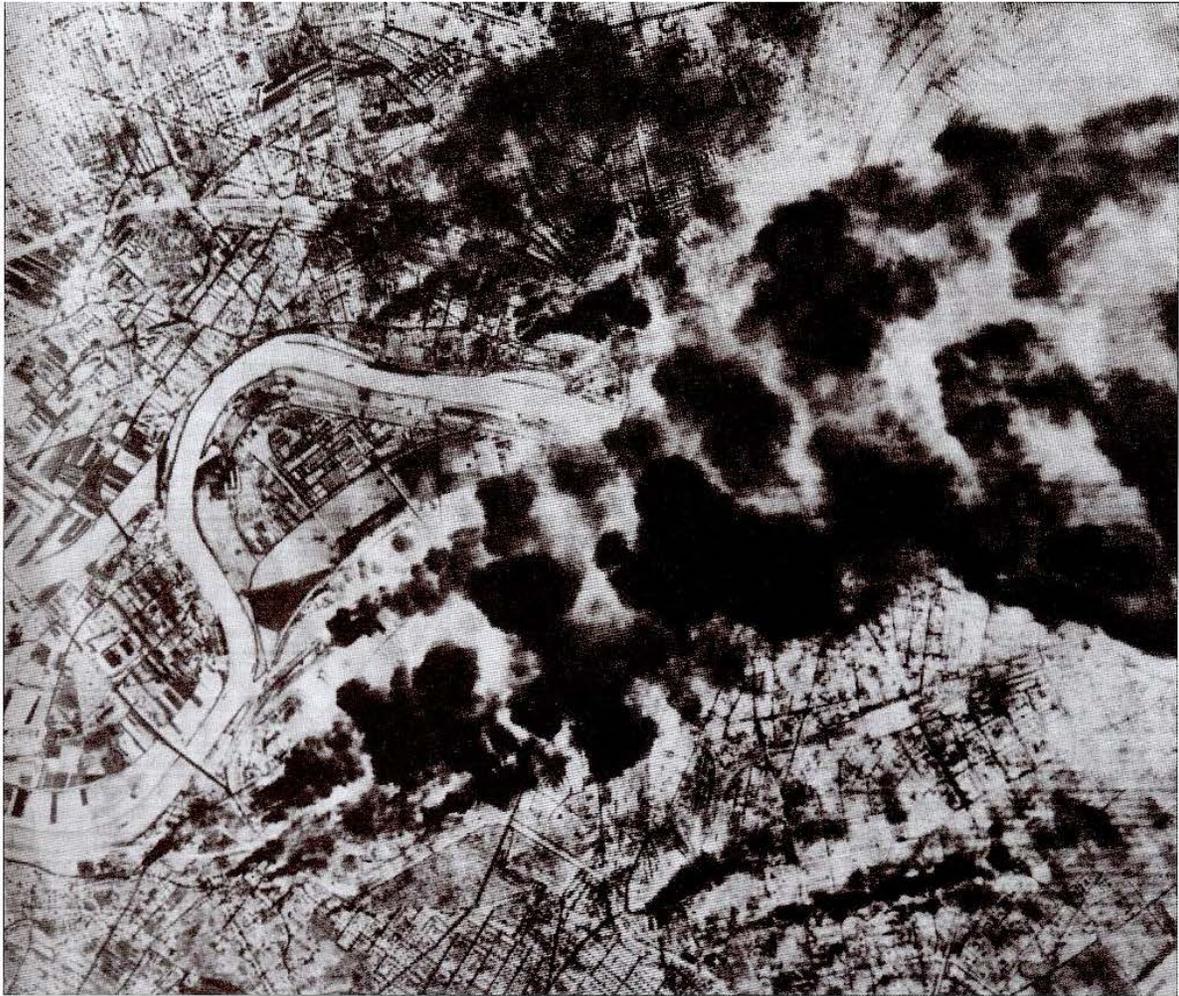
La tentative de répéter « l'opération » à Chemnitz dans la nuit du 14 février – « pour achever tous les réfugiés qui pouvaient avoir échappé de Dresde » comme cela fut clairement expliqué aux équipages – échoua à cause des nuages sur la ville. L'historien anglais David Irving estimait au début des années soixante que si cette attaque avait réussi avec le même degré de destructions qu'à Dresde, une capitulation immédiate serait intervenue comme le Japon y fut contraint après l'explosion de deux bombes atomiques. Ce raisonnement est totalement erroné comme on le verra plus loin. Dès que les résultats du raid sur Dresde furent connus à l'étranger, la réprobation fut générale. Churchill se défaisa de l'affaire sur ses conseillers et interdit à Sir Harris de poursuivre les « bombardements de zone », se rendant enfin compte que s'emparer d'un pays complètement ruiné ne signifiait plus rien et affaiblissait le monde occidental face au danger communiste. Un black-out général recouvrit cette « erreur », au point que dans un ouvrage sérieux sur *la Bataille aérienne d'Allemagne, mars 1942 - mai 1945* paru en 1947, les auteurs ne mentionnaient même pas l'attaque de Dresde.

Des bombes sur le Japon

En Extrême-Orient, un bombardement du Japon devint possible au prix d'une logistique insensée dès que les aéroports furent aménagés en Chine. Le premier B-29 survola Tokyo en juin 1944. Une fois conquises les îles Mariannes, le Japon se trouvait à portée d'ailes des Américains. Le 24 novembre 1944, eut lieu le premier raid sur Tokyo et dès décembre, les missions se succédèrent sur les villes japonaises à un rythme infernal. Un sommet fut atteint dans la nuit du 9 au 10 mars 1945 sur Tokyo avec 334 B-29 : 40 km² furent rasés et de 100 à 130 000 Japonais – voire le double – furent grillés dans les tempêtes de feu déclenchées par les bombes incendiaires. Un million de personnes virent leurs habitations détruites. Quatorze B-29 ne revinrent pas de ce raid. En cinq mois de bombardements, l'ac-

Dresde :
650 000 bombes
au phosphore
250 000 morts

fracassèrent les fenêtres et soufflèrent les toitures, mettant à nu les charpentes, puis des bombes au phosphore pour embraser le tout. Le bombardement prit fin à 22 heures 21 minutes. Il avait duré huit minutes et Dresde flambait comme une torche. La deuxième vague de 529 Lancaster aperçut les flammes à 80 km de distance et survint au-dessus de la cible le 14 février à 1 heure 30. Un embrasement fantastique défilait sous les appareils avec « les rues gravées en trait de feu ». Aucun marquage ne fut nécessaire, tellement la luminosité était forte. L'attaque, qui dura vingt minutes, porta sur les quartiers qui n'avaient pas encore été atteints. Les deux vagues déversèrent 2 978 tonnes de bombes dont 75 % étaient incendiaires (650 000 bombes au phosphore en tout). Le pilote du dernier Lancaster à passer sur Dresde, « médusé par le spectacle de la terrifiante fournaise » estima que « la ville était condamnée »



tivité industrielle japonaise se trouva réduite de 80 %. Lorsque l'Allemagne capitula le 8 mai 1945, le Japon était fini et il aurait été aisé d'obtenir la cessation des hostilités en promettant le maintien de l'empereur. D'ailleurs dès février 1945, une proposition de capitulation avec cette condition avait été faite au général Mac Arthur et transmise au président Roosevelt. En fait, la guerre fut prolongée artificiellement par le président Harry Truman et ses conseillers afin que la bombe atomique au plutonium 239 soit testée et opérationnelle. Entretemps, les 20^e et 21^e armées aériennes américaines s'appliquaient à transformer le Japon en désert, au point que des villes comme Hiroshima et Nagasaki furent épargnées afin qu'elles restent intactes. Les bombardements atomiques des 6 et 9 août ne représentèrent qu'un ajout de 3 % aux destructions déjà obtenues. Une fois que les deux milliards de dollars investis dans le programme nucléaire furent justifiés aux yeux des contribuables américains, le Japon eut l'autorisation de se rendre, ce qu'il fit le 14 août 1945.

Ci-dessus : photographie des incendies déclenchés par une opération mineure de bombardement américain contre des quartiers de Dresde. Le nombre total de victimes de cette tragédie de la Seconde Guerre mondiale ne sera jamais connu avec précision. Mais il dépasse sans aucun doute les 35 000 morts officiels et se situe dans les 250 000 morts. Il n'est donc pas étonnant que les Allemands aient réagi avec tristesse à l'érection par les Britanniques d'un monument à la mémoire de Harris « le boucher ». S'il faut honorer les criminels de guerre, pourquoi ne pas inaugurer un monument à Leclerc à Bad-Reichenhall, à Yamashita aux Philippines ou à Rudolf Höss à Auschwitz ?

Il fallut attendre quatorze ans avant que le bombardier de 20 à 30 tonnes préconisé par Douhet ne vit le jour et vingt-quatre ans avant que des « centaines de ces croiseurs de l'air, rassemblés en lourdes cohortes, n'accomplissent leur sinistre besogne ». Le but de ces monstres : interdire la guerre par la menace « d'écraser sous la masse (...) les moyens d'attaque de l'adversaire ». Les théories de Douhet

conurent une réussite éclatante, mais aussi un fiasco absolu. Les bombardiers anglais et américains ne brisèrent jamais le moral des populations allemandes et japonaises. Dans les caves secouées par les explosions des deux millions de tonnes de bombes qu'ils reçurent pendant la guerre, les Allemands crièrent jusqu'au bout « Wir werden siegen ! » (Nous vaincrons). Ils déposèrent les armes parce que leur Führer s'était suicidé et les Japonais le firent parce que le « Tennô » leur ordonnait. La synthèse suprême du douhétisme fut le B-29 portant une bombe atomique au plutonium (l'équivalent de 20 000 tonnes de TNT) remplaçant 10 000 Lancaster ou B-17 chargés avec deux tonnes de bombes. Bombarder atomiquement pouvait réduire au néant l'ennemi n'ayant pas cette capacité, mais conduire à l'apocalypse les deux parties la possédant. Ce nouveau verrou – l'équilibre de la terreur thermonucléaire entre deux blocs – qu'aucun autre Douhet ne put forcer, fit qu'une troisième guerre mondiale a déjà été repoussée d'un demi-siècle. ■

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES

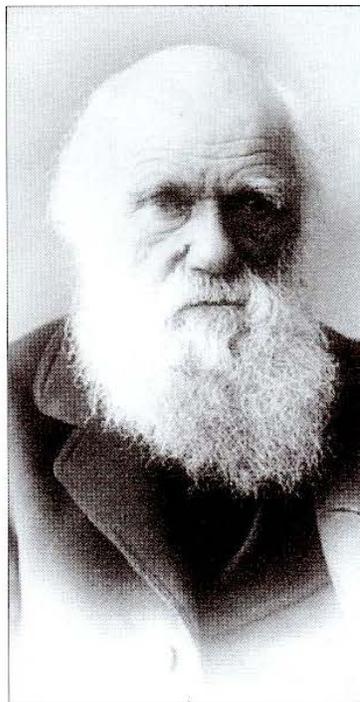
Philippe Rushton

Star des médias aux Etats-Unis, Steven Jay Gould ne rencontre pas le même succès auprès de ses confrères. Son obscurantisme face aux recherches qui gênent ses conclusions y est pour beaucoup.

« **S**TEVEN Jay Gould occupe une assez curieuse position, en tout cas de ce côté de l'Atlantique. En raison de la qualité littéraire de ses essais, les non-biologistes le considèrent comme le théoricien éminent en matière d'évolution. En revanche, les spécialistes de l'évolution avec lesquels j'ai eu l'occasion de débattre de son travail, ne voient en lui qu'un homme dont les idées sont si confuses qu'elles ne méritent guère qu'on en discute. Mais il vaut mieux ne pas le critiquer en public dans la mesure où il est de notre côté dans le débat contre les créationnistes ».

Voilà quelle est l'opinion de John Maynard Smith, l'un des fondateurs de la théorie moderne de l'évolution, sur Steven Jay Gould, le paléontologue d'Harvard, le chroniqueur du magazine *Natural History* et la superstar des médias. Le scepticisme de Smith à l'égard de Gould est de plus en plus partagé par ses pairs. En 1995, le superbe ouvrage de Daniel Dennett's, *Darwin's Dangerous Idea*, a servi à mettre en évidence et à réfuter les erreurs de Gould. John Alcock, auteur d'articles et de livres sur le comportement animal, a récemment décrit Gould comme quelqu'un qui « a constamment recours aux mêmes techniques de discussion... tout en ignorant superbement les faits qui contredisent son point de vue ».

Le point de friction entre les théoriciens de l'évolution et Gould semble



Charles Darwin reste un des penseurs clef pour comprendre l'importance de l'hérédité dans le potentiel de chaque être vivant. Son œuvre reste une source féconde de réflexion et de polémique. En France, les ayatollahs de la pensée unique tentent de mobiliser Darwin au secours de leurs vues égalitaires et environnementalistes. L'exemple le plus stupéfiant est celui de Patrick Tort, directeur du *Dictionnaire du darwinisme* qui a censuré les contributions qui ne confortaient pas son analyse marxiste.

obscur. L'évolution s'est-elle faite progressivement ou à la suite de ruptures ponctuelles d'un état d'équilibre? La préférence de Gould pour la seconde hypothèse est le reflet de ses idées de gauche. À l'évolution tranquille, il préfère l'évolution par bonds successifs qu'il assimile dans son esprit à des phénomènes comparables aux révolutions sociales chères à son cœur.

Cette préférence se révèle aussi dans son refus d'admettre que des différences, résultat d'un processus d'évolution, puissent exister entre les êtres humains.

Gould dénigre des faits prouvés

Ces positions de principe, purement idéologiques faussent l'ouvrage phare de Gould, publié pour la première fois en 1981 sous le titre *The Mismeasure of Man*, maintenant réédité en une version « revue et augmentée ». La première version de ce livre s'est vendue à deux cent cinquante mille exemplaires. Elle a été traduite en dix langues et elle est devenue une lecture recommandée pour les étudiants du monde entier. Cette œuvre traite de questions délicates, controversées et même, pour les profanes, déconcertantes. Citons pêle-mêle : le quotient intellectuel (QI), le volume du cerveau, les différences entre les sexes et les races. Dans l'édition de 1981, Gould n'a pas hésité à manipuler les données pour bâtir sa thèse. La nouvelle version – décrite par l'éditeur comme « un classique reconnu qui réfute les conclusions de *The Bell*

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES

Curve» – est certes augmentée mais à peine révisée. Le livre regorge d'accusations diffamatoires envers des scientifiques aujourd'hui disparus, dénigrant leurs travaux en dépit de réfutations publiées entretemps et connues de tous. En outre, il occulte les nouvelles recherches conduites depuis près de quinze ans qui ont réfuté les arguments scientifiques mis en avant par Gould dans sa première mouture.

Les recherches effectuées sur le volume du cerveau discréditent sans appel les travaux de Gould. À croire qu'il dormait pendant les années quatre-

Pour discréditer les recherches qui s'intéressent à la comparaison des poids et des volumes des cerveaux entre les différentes sous-espèces humaines, Gould s'en est pris aux méthodes utilisées au XIX^e siècle en oubliant de dire que les techniques les plus modernes, comme celle de la résonance magnétique, confirment les travaux des pionniers du siècle passé.

Une autre des pratiques ubuesques de Gould est de tenter d'incriminer cette approche quantitative du corps en l'accusant d'avoir participé au «génocide» des Juifs en Europe. Dans ses livres, Gould occulte tous les arguments qui ne vont pas dans le sens de sa thèse. Ainsi ses lecteurs ignorent que la mesure de la circonférence d'un bébé à la naissance permet de prévoir la taille future de son cerveau et par là, son quotient intellectuel et, avec une forte probabilité de succès, sa classe sociale.

vingt-dix – appelées avec juste raison, «la décennie du cerveau».

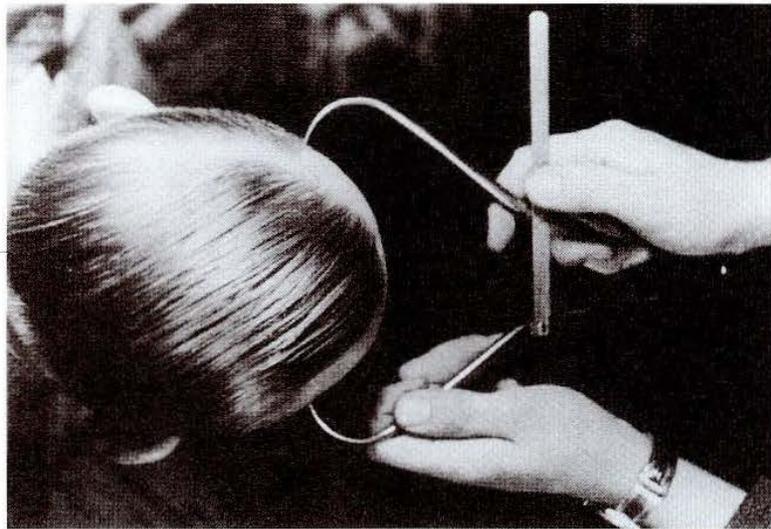
À l'origine, Gould a accusé les scientifiques du XIX^e siècle d'avoir «manipulé» les données concernant le volume du cerveau de façon à placer les Nord-Européens au sommet de la civilisation. Selon Gould, Paul Broca, Francis Galton et Samuel George Morton ont tous «triché» dans un même sens, dans des proportions comparables et sont arrivés à des conclusions similaires en utilisant pourtant des méthodes différentes. Gould nous demande de croire par exemple que Broca a manipulé «juste ce qu'il fallait» les résultats de ses autopsies effectuées sur des cerveaux pour arriver aux mêmes résultats que Morton, lequel aurait «surrempli» des boîtes crâniennes ou que Galton, lequel aurait exagéré ses mesures des diamètres crâniens.

Or, avant même la parution de la première édition de *Mismeasure's*, des travaux récents avaient confirmé ces trois précurseurs du XIX^e siècle. Par

exemple, Gould a omis de signaler que L. Van Valen avait à nouveau dès 1974 établi une corrélation positive entre les dimensions du cerveau et l'intelligence.

Par la suite, des travaux utilisant l'imagerie par résonance magnétique (IRM), qui permet d'obtenir une image en trois dimensions d'un cerveau vivant, ont révélé une forte corrélation entre la taille du cerveau et l'intelligence (0,44). Plus encore, la National Collaborative Perinatal Study a révélé grâce à Sarah Broman et à ses collègues que le tour de tête mesuré à la naissance permettait de prédire le tour de tête à sept ans. Or,

Gould s'était moqué du travail d'Arthur Jensen (*Bias in Mental Testing*) qui démontrait une corrélation de 0,30 entre la taille du cerveau et le QI. Ce passage a disparu de la version corrigée sans explication. On ne peut que déduire que lorsque Gould a lu la recension de son livre par Jensen (qu'il mentionne), il a réalisé que la corrélation indiquée par Jensen était fondée sur l'article de Van Valen publié en 1974. Dès lors, il ne pouvait plus la récuser comme des élucubrations du seul Jensen. Par conséquent, il a supprimé les passages qui gênaient sa thèse de la nouvelle version



à ces deux âges, le tour de tête est un indice fiable du quotient intellectuel futur de l'enfant.

En outre, de récentes études montrent que le tour de tête et le QI moyen varient selon la classe sociale. En conséquence, il est désormais établi que les pionniers du XIX^e siècle avaient raison.

Les premières études faisant appel aux données fournies par l'imagerie par résonance magnétique ont été publiées à la fin des années quatre-vingt, début des années quatre-vingt-dix dans des revues spécialisées comme *Intelligence* et *American Journal of Psychiatry*. Mes collègues et moi-même avons envoyé régulièrement ces articles à Gould en lui demandant ce qu'il en pensait. Il n'a jamais répondu. Aujourd'hui, il a choisi de cacher ces résultats, dont il a pourtant eu connaissance, à ses lecteurs.

Toutefois, notons que dans l'édition de 1996 de son livre, il a supprimé les passages traitant de la relation entre le volume du cerveau et le QI. En 1981,

de *Mismeasure*. En outre, la somme des données accumulées entre temps sur cette question est telle que si Gould avait répété mot pour mot son texte initial il courait le risque de voir l'ensemble de ses idées déconsidérées.

Le volume détermine l'intelligence

Est-il raisonnable de s'attendre à ce que le volume du cerveau et la capacité intellectuelle soient liés? La réponse est oui. H. Haug a trouvé une corrélation de 0,479 en 1987 entre le nombre de neurones corticaux et le volume du cerveau chez l'homme. Gould considère, pour sa part, la différence dans le volume du cerveau comme purement anecdotique. Mais une différence de 2,5 cm³ dans la taille du cerveau équivaut à des millions de neurones corticaux et à des centaines de millions de synapses – ce qui est une différence pas du tout anecdotique dans l'activité et dans le potentiel mental.

Ce sont bien sûr les rapports entre la taille du cerveau et le QI, le sexe et la

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES

race qui suscitent le plus d'inquiétude, ce qui est compréhensible.

Certains commentateurs ont même suggéré que la discussion et la recherche dans ces domaines devraient être considérées comme tabou. Cela irait à l'encontre des traditions de la recherche scientifique. En raison du contexte social, il est clair que si ces recherches doivent être effectuées, cela doit se faire de manière rigoureuse. Là encore, Gould échoue.

L'existence d'une différence de taille absolue entre le cerveau des hommes et celui des femmes n'a pas été contestée depuis les travaux de Broca en 1861. Cependant, Gould affirme que toute différence disparaît quand les corrections statistiques appropriées sont effectuées. Mais quand il a corrigé l'influence simultanée de la taille et de l'âge, il réussit seulement à réduire la différence entre les sexes d'un tiers. Après cette brillante démonstration, il déclare qu'en utilisant d'autres paramètres (non spécifiés d'ailleurs), la différence devrait disparaître entièrement.

En 1992, David Ankney s'est interrogé sur les méthodes de Gould. Il a réexaminé des données d'autopsies portant sur 1261 adultes américains et il a découvert que, quels que soient les tailles et les volumes des corps, le cerveau des hommes est plus lourd que celui des femmes. Ses recherches, confirmées par mes travaux de 1992 portant sur 6325 militaires américains, attribuent 30 % de la différence entre le cerveau des hommes et des femmes aux différences de poids et de taille entre les deux sexes.

Il faut reconnaître que les études sur la taille du cerveau présentent un paradoxe. Les femmes ont proportionnellement de plus petits cerveaux que les



Ci-dessus : le bal de lord Angouttant, dessin de Van Muyden publié par *le Monde moderne* en 1895. La morale de ce dessin et de sa conclusion en bas est très moderne. On peut travestir la nature, mais seulement un temps.

hommes mais, apparemment, elles obtiennent les mêmes résultats aux tests d'intelligence. Ankney suggère que la différence entre les dimensions du cer-

Chassez le naturel, il revient au galop

veau s'explique de la manière suivante : les aptitudes intellectuelles dans lesquelles les hommes excellent – c'est-à-dire les aptitudes mathématique et spa-

Gould cite volontiers des études montrant que des enfants noirs adoptés par des Blancs développent des QI similaires à ceux des enfants blancs de leur âge. Il oublie de dire que vers 17 ans les différences raciales retrouvent leur niveau normal.



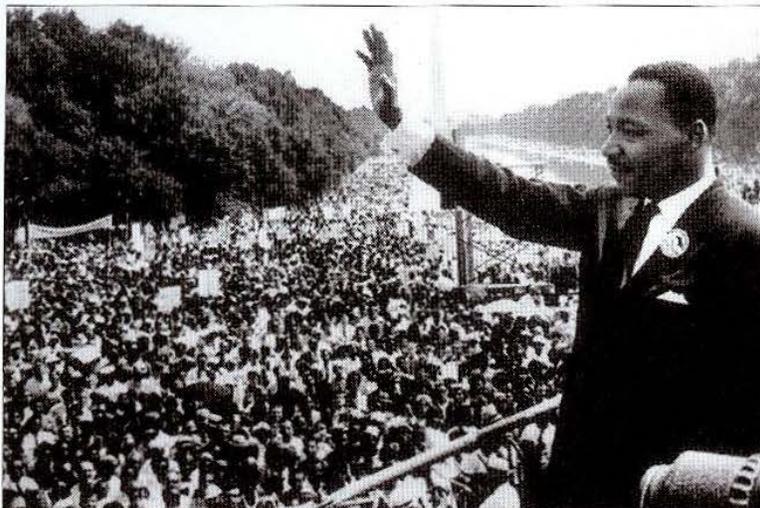
tiale – requièrent plus de « pouvoir cérébral » que les aptitudes verbales. D'autres hypothèses avancent que les hommes réussissent un peu mieux dans les tests d'intelligence générale. Pour d'autres, ces différences de taille du cerveau n'ont rien à voir avec les capacités intellectuelles et sont liées au fait que l'homme possède plus de masse musculaire que la femme.

Pareillement, Gould nie que le poids du cerveau puisse varier avec la race. Il répète ses affirmations de 1981 sur Samuel George Morton – l'un des géants de la recherche américaine du XIX^e siècle – qui a « inconsciemment » falsifié ses résultats sur le volume de la boîte crânienne pour prouver la supériorité des Européens. John S. Michael a signalé dans *Current Anthropology* en 1988 qu'il avait vérifié le travail de Morton et trouvé très peu d'erreurs – et ceci pas dans le sens que revendiquait Gould. En revanche, Michael a trouvé des erreurs dans le travail de Gould.

Dans l'un de mes ouvrages (non cité par Gould), j'ai montré que la taille du cerveau varie systématiquement selon la race – mais pas au bénéfice des Européens. En moyenne, le cerveau des Asiatiques possède 2,5 cm³ de plus que les Européens et 7,5 cm³ de plus que les Africains. Ce résultat a été corroboré à maintes reprises depuis 1980 et par toutes les techniques disponibles. Ces découvertes concordent avec les résultats des tests de QI aux Etats-Unis : la moyenne du QI pour les Noirs, les Latins, les Blancs, les Asiatiques et les Juifs sont respectivement de 85, 89, 103, 106 et 115. Bien entendu, il reste à déterminer si ces différences sont le résultat d'influences génétiques ou environnementales.

Les erreurs de Gould s'étendent bien au-delà des péchés par omission

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES



Une intelligence supérieure à la moyenne caractérise en règle générale les immigrants. C'est particulièrement le cas des Juifs dont les élites, comme Einstein (à droite) ont quitté l'Europe pour se concentrer aux Etats-Unis. C'est peut-être la raison qui explique que les Juifs des Etats-Unis possèdent en tant que groupe le QI moyen le plus élevé, 115 contre 85 pour les Noirs. Les hommes politiques noirs comme Martin Luther King n'ont jamais voulu prendre en compte cette réalité.

qu'il commet. Sa «nouvelle» édition répète les mêmes fausses accusations contre sir Francis Galton qu'il décrit comme «un excentrique victorien cinglé». A.W.F. Edwards, un statisticien de Cambridge, a à juste titre qualifié ce qualificatif de «portrait parfaitement tendancieux» dans le *London Review of Books* (1983). Edwards fait remarquer que Gould fait appel dans son livre à de complexes méthodes statistiques tout en omettant de signaler à ses lecteurs qu'elles ont été mises au point par... sir Francis Galton.

Il répète aussi ses diffamations à l'encontre de sir Cyril Burt, l'éminent pédagogue et psychologue britannique, qui estima l'héréditabilité du QI à 77 % dans le cas des jumeaux élevés séparément. Après sa mort en 1971, Burt fut accusé d'avoir fabriqué ses données. Or, cinq études différentes portant sur des jumeaux identiques, élevés éloignés les uns des autres, ont maintenant corroboré ses découvertes. Deux livres de recherches minutieuses, écrits par Robert B. Joynton et Ronald Fletcher, donnent raison à Burt, et décrivent comment il fut mis sur la touche par des fanatiques ennemis de tout acquis héréditaire. Gould les ignore.

Les tests de QI et l'Holocauste

L'allégation la plus malveillante de Gould est de reprocher aux inventeurs des tests de QI d'avoir accru le nombre

des victimes de l'Holocauste. Selon lui, les inventeurs des tests de QI ont très tôt affirmé que les Juifs étaient un groupe qui obtenait des résultats médiocres à ces tests. Il affirme que le gouvernement américain aurait utilisé ces conclusions pour mettre au point l'*Immigration Act* de 1924, grâce auquel des réfugiés juifs se virent refuser l'entrée des Etats-Unis dans les années trente. Gould affirme même que Henry H. Goddard en 1917 et Carl C. Brigham en 1923 considèrent les 4/5^e des immigrants juifs comme «des faibles esprits... des débiles».

Le principal argument de Gould est la diffamation

Or, il a été démontré à plusieurs reprises que cela ne s'est pas du tout passé comme le dit Gould. Par exemple, Goddard a tenté de voir si le test standard de Binet identifiait ceux qui étaient appelés «les grands déficients» chez les immigrants. D'ailleurs, il a répété cette expérience avec des Américains de souche. Il n'a pas revendiqué que 80 % des Russes, des Juifs ou tout autre groupe d'immigrés en général étaient des faibles d'esprit.



Gould reprend ses accusations alors qu'elles ont été réfutées depuis longtemps. L'historien en psychologie Franz Samuelson a remis les pendules à l'heure dès 1975 dans *Social Forces*. Mark Snyderman et feu Richard Herrnstein, dans les colonnes de *The American Psychologist*, ont corroboré en 1983 les conclusions de Samuelson. Ils ont montré que les tests n'avaient pas pour but de limiter l'immigration. La meilleure preuve de ces affirmations étant que le Congrès n'a quasiment pas utilisé les résultats des tests de QI pour mettre au point cette législation restrictive.

Gould ne connaît pas l'esprit critique

L'éminent historien Carl N. Degler, dans son livre *In Search of Human Nature* en 1991, reproche à Gould d'ignorer les faits qui n'abondent pas dans son sens. Il fait remarquer par exemple, que les bons résultats obtenus par les Asiatiques aux tests de QI ne les ont pas empêchés d'être exclus de l'immigration pour une bonne partie d'entre eux... et que leurs scores auraient embarrassé toute tentative de faire du QI la base d'une politique d'immigration. D. Seligman démystifie la propagande anti-test de Gould dans son livre *A Question of Intelligence*. Herrnstein et Charles Murray, dans leur livre, *The Bell Curve*, mettent l'accent sur ce point. Gould a publié deux comptes rendus de *The Bell Curve*. Il n'a donc pas d'excuse pour ignorer tous les contre-arguments des deux auteurs dans la version revue et corrigée de son ouvrage.

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES

Une meilleure connaissance de l'influence du QI dans la réussite sociale future d'un enfant permet de prédire quel sera l'itinéraire social à venir d'un bébé. Un enfant au QI très élevé a de fortes probabilités de faire partie des classes supérieures de la société. À l'inverse, un enfant peu gratifié par la nature va acquérir une position sociale inférieure ou, pire encore, deviendra un délinquant. Dans ses livres, Gould critique les idées du criminologiste italien du siècle dernier Lombroso qui avançait l'hypothèse que les individus criminels pouvaient dans la majorité des cas être identifiés par des traits anatomiques. Pourtant, les recherches les plus avancées corroborent les idées de Lombroso. Non seulement les criminels ont un QI moyen moins élevé, mais l'hérédité de leur déviance semble de plus en plus un fait acquis par la recherche.



En fait, dans son compte-rendu de *The Bell Curve*, Gould accuse Herrnstein et Murray d'être de «mauvaise foi». Il a occulté à ses lecteurs le fait que leur livre est principalement une étude empirique des phénomènes de stratification sociale à partir des données réunies par la National Longitudinal Survey of Youth, une enquête qui s'est déroulée sur douze années. Ainsi, la plupart des jeunes Blancs et Noirs âgés de 17 ans ayant un QI élevé, ont décroché de belles situations en atteignant la trentaine. En revanche, ceux qui ont eu des résultats inférieurs à la moyenne aux tests de QI, ont eu tendance à devenir dépendants de l'aide sociale. D'après cette étude, les résultats aux tests de QI permettent de faire des projections statistiques sur l'avenir d'un groupe de jeunes gens.

L'attaque de Gould contre *The Bell Curve* se focalise sur l'utilisation, par les auteurs du «facteur général d'intelligence» ou *g*. De nombreux spécialistes en psychométrie pensent que ce facteur soutend les tests de capacité mentale. Gould souhaiterait que ses lecteurs récitent le mantra : «*g* n'est rien de plus qu'un artifice de la méthode de calcul utilisée pour le calculer». Mais toutes les études montrent que différents tests de QI tendent à révéler une corrélation ce qui suggère l'existence d'un facteur commun sous-jacent. Ainsi, Nathan Brody, Arthur Jensen et John Carroll ont prouvé à l'aide de démonstrations empiriques et analytiques la réalité de *g* (incluant, soit dit en passant, une forte corrélation avec les dimensions du cerveau). Gould les ignore tous.

Outre les attaques contre *g*, Gould fait appel à un autre vieux truc : il continue à soutenir que les découvertes sur les différences de QI à l'intérieur des groupes n'ont rien à voir avec les différences entre les groupes. (Curieusement, il n'objecte pas quand les environmentalistes utilisent l'argument de la nutrition pour expliquer les différences au sein du groupe et entre les groupes). La recherche a néanmoins prouvé que les différences raciales sont plus prononcées dans les tests à forte hérédité que dans ceux qui ont une faible hérédité. Ces résultats confortent clairement l'hypothèse génétique. Gould l'ignore.

Et la plupart des études sur les adoptions transraciales apportent des arguments à l'hypothèse de l'hérédité des différences raciales dans les résultats de QI. Des enfants coréens et vietnamiens adoptés par des familles euro-américaines et belges, ont été examinés par E.A. Clark, J. Hanisee, par M. Frydman, R. Lynn et par M. Winck. Beaucoup avaient été hospitalisés pour malnutrition. Il n'empêche qu'ils ont développé leur quotient intellectuel et qu'ils ont obtenu des résultats aux tests de QI supérieurs d'au moins dix points en moyenne par rapport aux chiffres habituels de leur pays d'adoption.

Gould ne se réfère pas aux études d'adoption. Il fait une exception pour les résultats d'une enquête allemande qui conclut à l'absence de différences entre des métis prépubères engendrés par des soldats afro-américains et ceux de soldats euro-américains.

Il mentionne aussi les résultats d'une enquête qui s'est déroulée dans le

Minnesota qui semble avoir servi de base à la fameuse étude sur l'adoption transraciale dans cet Etat. Cette étude révèle que des différences importantes entre les Blancs et les Noirs émergent vers l'âge de dix-sept ans (les influences de l'environnement sont balayées à l'adolescence).

L'hérédité de la criminalité

Pour couronner le tout, Gould continue à attaquer l'hypothèse proposée par Cesare Lombroso (1836-1909), le fondateur de la criminologie. Lombroso estimait que nombre de criminels multi-récidivistes avaient conservé des caractéristiques anatomiques de l'homme primitif qui permettaient de les identifier. (Au contraire de Gould, Lombroso pensait néanmoins que le comportement criminel pouvait apparaître chez des hommes «normaux»).

Le lecteur de *Mismeasure* recherchera en vain une référence renvoyant aux recherches récentes prouvant que le comportement criminel a, en fait, une base biologique. Adrian Raine a revu plusieurs études qui utilisaient l'IRM, la tomographie informatisée et la tomographie par émission de positons pour étudier le cerveau de grands criminels et de délinquants sexuels. Il conclut que certains dysfonctionnements du lobe frontal du cerveau sont associés avec un comportement violent, comme le viol. On sait aussi que les criminels tendent à avoir un QI moyen plus faible que celui des non-criminels. De fait, l'hypothèse de Lombroso estimant que les criminels ont tendance à avoir un cerveau plus petit, est probablement correcte quand on sait qu'il y a un lien direct entre le QI

LA QUERELLE DES ANTHROPOLOGUES



Ci-dessus : porteur d'eau du ghetto de Lublin dans les années quarante, photographie prise par la propagande allemande du docteur Goebbels.
Ci-dessous : carte postale de 1916. La légende dit : «Un nourrisson trouvé dans le ghetto est pris en charge par la Croix Rouge à la grande joie des habitants.». Photographie prise par la propagande allemande de Guillaume II.
Entre ces deux clichés, à peine plus de vingt ans se sont écoulés. Elles révèlent toute l'importance du regard de l'autre. On peut toujours trouver des Juifs laids et peu engageants ou bien, dans les mêmes lieux, photographier une scène sympathique. Ce sont les descendants de ces Juifs en haillons qui aujourd'hui aux États-Unis obtiennent les meilleurs résultats aux tests de QI. C'est une leçon à méditer.



et la taille du cerveau. Gould ne se sent pas moralement obligé de révéler à ses lecteurs que les idées de Lombroso ont maintenant reçu le soutien de la génétique du comportement. Des études rapportées par Raine, David Rowe et moi-même, montrent qu'un comportement criminel est partagé plus facilement chez des vrais jumeaux que chez des faux jumeaux. Cela suggère clairement l'existence d'un facteur génétique dans la mesure où les jumeaux vivent dans le même environnement mais que seuls

les vrais jumeaux ont des gènes identiques. Des études américaines, danoises et suédoises sur les enfants adoptés très jeunes montrent qu'ils ont de plus grandes chances de devenir des criminels si leurs parents – plus que leurs parents adoptifs – étaient des criminels.

La théorie de Lombroso sur les «marqueurs anatomiques» n'est pas aussi saugrenue que Gould voudrait nous le faire croire. Il est maintenant acquis que les médicaments pris durant

la grossesse ou d'autres phénomènes peuvent perturber le développement du cerveau du fœtus et produire simultanément une anomalie physique mineure (MPA). Par exemple, une oreille située plus bas que la norme constitue une MPA facilement observable. Ainsi, le nombre de MPA est un sommaire rudimentaire des anomalies (peut-être occultes) du système nerveux central.

Dans le cas d'enfants issus de familles instables, Raine a trouvé que le nombre de MPA relevées à l'âge de douze ans était étroitement corrélé avec un comportement violent à l'âge de vingt et un ans. D'une manière plus générale, Raine a trouvé que les enfants au comportement asocial avaient plus souvent des difformités faciales que les autres bambins.

En supprimant l'hypothèse d'une influence génétique dans la criminalité, en se moquant de Lombroso et en ignorant les recherches les plus récentes, Gould empêche les scientifiques de trouver des moyens de réduire le nombre des futures victimes et des futurs délinquants – qui sont aussi d'une certaine manière des victimes. En fait, selon les critères de Lombroso, c'est Gould qui agirait comme un délinquant.

Gould nous raconte qu'il avait tout d'abord envisagé d'intituler son livre : *Great is our Sin* en référence à la remarque de Charles Darwin : « Si la misère du pauvre n'est pas causée par les lois de la nature, mais par nos institutions, grand est notre péché ». Gould n'hésite pas à affirmer que l'étude scientifique des différences des capacités entre les hommes ne sont que le prétexte pour chercher à justifier l'asservissement du monde par des Européens assoiffés de pouvoir. Cette opinion est devenue le credo des prêcheurs de l'évangile environnementaliste selon saint Gould. Mais aucune croyance personnelle ne peut justifier l'occlusion de résultats, la manipulation de données, la diffamation de chercheurs réputés et l'affirmation de fausses théories en dépit de la publication de réfutations argumentées. ■

Philippe Rushton enseigne la psychologie à l'université du Western Ontario au Canada. Cet article a été publié dans l'hebdomadaire *National Review* (numéro daté du 15 septembre 1997). Le livre de Steven Jay Gould *la Mal-Mesure de l'homme. L'intelligence sous la toise des savants*, a été publié en France par Ramsay en 1983 et par le Livre de poche en 1986. La deuxième édition a été publiée par Odile Jacob en 1997.

L'ITALIEN VOLANT

Paul Damville

En 1940, des colonnes de réfugiés français sont attaquées et mitraillées par des avions portant des cocardes. Les témoins accusent l'aviation italienne de ces forfaits mais de nouvelles recherches viennent de tout remettre en cause.

Un chercheur français d'origine italienne, Sylvain S. Salvini vient de publier un ouvrage intitulé *Le Mythe de l'aviation italienne en France sur les routes de l'exode en juin 1940* (édité par la librairie du Savoir, 5 rue Malebranche Paris V ; livraison n° 9 de la Vieille Taupe) qui fait le point sur les soi-disant attaques par des avions italiens de colonnes de réfugiés, et d'autres objectifs militaires ou civils en France, après la déclaration de guerre de l'Italie le 10 juin 1940.

Ces opérations furent signalées par des centaines de « témoignages » dans une zone allant de la Moselle et des Vosges jusqu'à la Haute Vienne et la Gironde, soit vingt et un départements au total. On leur prêtait en particulier la destruction du centre de Tours (et aussi d'Orléans), comme l'a raconté à l'auteur de ces lignes son oncle qui, appartenant à l'armée Giraud, avait fait retraite depuis la Belgique, après avoir échappé de justesse à l'encerclement des armées du Nord. Ces bruits coururent durant toute la période de l'Occupation.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français de l'époque fit alors entreprendre une enquête par la gen-

darmerie et par les services de l'armée auprès des témoins éventuels, et aussi dans les archives militaires (journaux de marche des diverses unités, rapports de la défense aérienne du territoire [DAT], des gendarmeries, des mairies, des commissariats, etc.), toutes pièces conservées aujourd'hui au service historique de l'armée de terre (SHAT).

La plupart de ces témoignages identifient les avions italiens par des cocardes aux couleurs nationales vertes-blanches-rouges sur les ailes avec un drapeau identique peint sur l'empennage de queue. Cependant, certains parlent de cercles blancs avec le faisceau du licteur, et d'autres même de croix noires !



Ci-dessus : le chasseur italien Macchi M.C. 202. De nombreux témoins ont déclaré que cet appareil avait mitraillé les colonnes de civils qui fuyaient les zones de combats en juin 1940. Le problème, c'est qu'à l'époque des faits, cet avion n'était pas encore en service.

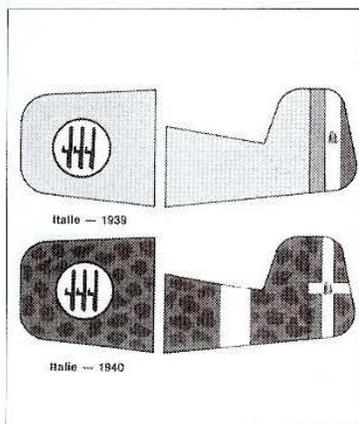
Un premier fait aurait dû intriguer des observateurs un peu avertis : c'est l'absence de toute épave d'avion abattu ou simplement tombé en panne et de pilotes prisonniers, blessés ou morts dans les zones concernées, alors qu'il y en eut sur les quelques points où des actions italiennes furent effectivement entreprises et revendiquées comme telle par l'état-major de la Regia Aeronautica : Marseille, Toulon, Bizerte.

Pourtant, dès 1951, Maurice Vausard dans *l'Aube* du 14 février avait mis en doute ces témoignages dans un article intitulé « Une douloureuse légende à répudier » (p. 4). En 1958, dans *Il Politico*, la revue des sciences politiques de l'université de Pavie (vol. 23, 1958, n° 4, p. 675) parut une

étude de F. Debyser sous le titre « Les bombardements italiens contre les populations civiles françaises en juin 1940 : une légende qui renaît » qui sera reprise avec des coupures dans *la Revue historique de l'armée* (Paris 1972, p. 68) qui l'avait pourtant

refusée à plusieurs reprises. Enfin, après un article de *Miroir de l'Histoire* (n° 311, juillet-août 1979) « L'attaque des ponts de la Loire en 1940 : les avions italiens étaient-ils allemands ? », le colonel H. de Mollans en fera un chapitre de son livre *Combats pour la Loire : juin 1940* (éd. CLD 1985).

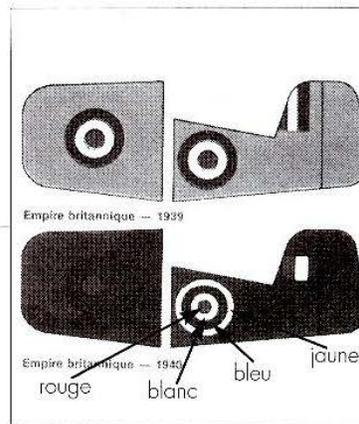
L'ITALIEN VOLANT



À gauche : les insignes portés par l'aviation italienne au cours des premières années de la Seconde Guerre mondiale. On remarque très nettement l'absence des cocardes décrites par les témoins.

À droite : les cocardes de l'aviation britannique à la même époque. En 1940, les couleurs arborées sont le rouge, le blanc, le bleu et le jaune. Les témoins ont conclu que les avions qui portaient ces cocardes étaient de nationalité italienne dans la mesure où les couleurs bleue et jaune peuvent s'assimiler à du vert surtout lorsqu'il s'agit de chasseurs volants à plus de 400 km/h.

La comparaison des empennages des deux pays parle d'elle-même.



Les arguments exposés dans ces diverses études paraissent irréfutables : S. Salvini les regroupe ainsi en quatre points :

1) Dès le 10 juin 1940, un accord entre les grands états-majors allemand et italien fixait ainsi les zones d'action des aviations respectives : au nord du 47^e parallèle (en gros une ligne Pontalier-les Sables d'Olonne), la Luftwaffe; au sud du 45^e (Bordeaux-Valence) la Regia Aeronautica; entre les deux, des actions communes étaient envisagées, mais en fait, il n'y en eut aucune.

2) Rien dans la correspondance Hitler-Mussolini, ni dans les comptes rendus des deux aviations, ni dans la presse des deux pays ne fait état d'une action quelconque des Italiens à l'ouest et au nord du Rhône. Leurs seules actions concernèrent quelques points de la côte méditerranéenne en France et en Tunisie, et encore les avions italiens survolèrent la mer en évitant les Alpes, à cause des mauvaises conditions météo qui y régnaient. On peut d'ailleurs noter que lors de « l'offensive » italienne contre quelques forts des Alpes et en direction de Menton, leur aviation d'appui brilla par son absence !

3) Les chasseurs en service dans l'aviation italienne à cette époque, les CR 42 et Macchi C 200 n'avaient un rayon d'action que de 300 km, ce qui aurait conduit à engager les bombardiers Fiat BR 200 et Savoia-Marchetti S.M. 79 sans couverture de chasse. Avec un rayon d'action de 800 à 1000 km, ils auraient été en outre à la limite de leurs possibilités. Il faut noter que les Caproni et les Macchi C 202 identifiés par certains témoins n'étaient pas encore en service à cette époque, le prototype du dernier ne devant effectuer son premier vol qu'en août 1940 !

Le pompon appartient sans conteste au sieur J. P. Rioux qui dans *l'Histoire* de janvier 1990 (n° 129) dans un article consacré à l'exode (p. 65, 2^e colonne) parle de « Mosquito italiens » qui mitraillaient avec les Stukas les colonnes de réfugiés. Rioux a dû prendre le mot pour un terme italien alors qu'il a été emprunté directement par l'anglais à l'espagnol avec son sens de « moustique » pour désigner un bombardier bimoteur ultra-léger fabriqué à partir de 1941.

Jaune + bleu, à 400 km/h, cela fait du vert

L'anecdote ne serait que comique si Rioux, directeur d'études au CNRS et membre de l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), n'était, avec ses complices Bédarida, Winock, Rouso, Burin et cie un gardien intransigeant des mythes et dogmes ayant trait à la Seconde Guerre mondiale et féroce pourfendeur de « révisionnistes ». Les Mosquito anglais auraient dû être bien connus par un aussi éminent (?) spécialiste de la Seconde Guerre mondiale puisque ce sont eux qui réalisèrent le raid sur la prison d'Amiens qui permit l'évasion de nombreux résistants qui s'y trouvaient enfermés.

4) Enfin, en 1940, les avions italiens ne portaient ni cocardes ni drapeau aux couleurs nationales, mais sur les ailes des cercles blancs avec trois faisceaux parallèles, sur le fuselage un cercle avec un faisceau et sur le timon

de queue la grande croix blanche de Savoie avec, en son centre, une petite couronne royale.

Si en 1946 certains témoins ont dit avoir reconnu le marquage et le type des avions italiens, c'est que les enquêteurs de l'époque leur ont présenté des croquis d'avions qui volaient en 1943 et dont certains pouvaient être confondus avec des modèles anglais.

Pour ceux qui ont persisté dans la reconnaissance des cocardes vertes-blanches-rouges, l'auteur pense qu'il peut s'agir d'avions anglais : en effet ceux-ci portaient les mêmes marques que les avions français, mais inversées : le bleu était à l'extérieur et le rouge au centre sur les ailes et le fuselage, avec un drapeau à bandes verticales rouge-blanc-bleu sur la queue, et non l'Union Jack, contrairement à ce que l'on pouvait imaginer. En outre, les cocardes anglaises étaient entourées d'un cercle jaune d'une largeur variable, parfois aussi grande que celle du bleu : jaune + bleu, à 400 km/h, cela fait du vert !

S'il est exact que Churchill avait fait rapatrier l'essentiel de ses escadrilles en Angleterre en vue de la bataille qu'il prévoyait imminente, la RAF resta jusqu'au bout relativement active dans le ciel français, comme en font foi ses communiqués. Est-ce à dire qu'elle mitrilla des colonnes de réfugiés ? Sans doute pas, sauf si des éléments avancés des Panzers s'étaient infiltrés au sein de celles-ci (1). ■

(1) On ne peut en dire autant de juin 1944 : des laboureurs au travail dans leurs champs, des charrettes de paysans, et d'autres encore que l'on ne pouvait confondre avec des soldats ou des véhicules allemands furent mitraillés par l'aviation alliée. Les Normands attribuèrent ces actions « discutables » aux aviateurs américains, les Anglais étant jugés – à tort ou à raison – plus corrects !

REVUES EN REVUE



Cyber Stratège

L'informatique permet de rejouer sur ordinateur les plus grandes batailles de l'histoire. La guerre de Sécession, les batailles du Moyen Âge, les deux guerres mondiales sont quelques exemples des thèmes historiques qui servent de scénario au jeu. Le sport et la science-fiction ne sont pas oubliés puisque qu'à l'occasion de la Coupe du Monde et de la ressortie sur grand écran de la trilogie *la Guerre des Étoiles*, les éditeurs de jeux ont sorti de nouveaux titres. *Cyber Stratège* teste en avant-première toutes les nouveautés pour aider l'amateur des wargames à faire son choix dans la pléthore des logiciels disponibles sur le marché. Dans chaque numéro, un CD-Rom contenant des démonstrations de jeu est offert. *Cyber Stratège*, six numéros (avec un CD-Rom) pour 195 F. Ecrire à Histoire et Collections, 5 avenue de la République, 75541 Paris Cedex 11.



Faits et documents

Va-t-on bientôt avoir un contrat d'union sociale qui permettra aux couples homosexuels de vivre ensemble légalement ? Le débat fait rage entre les défenseurs des valeurs républicaines et les tenants de la liberté individuelle qui souhaitent que les

homosexuels aient les mêmes droits que les autres. A la tête des personnes hostiles au projet du gouvernement, un homme, Michel Pinton, maire d'une petite commune de la Creuse. Pour stopper le contrat d'union sociale, Michel Pinton fait circuler une pétition auprès des maires de France. Le succès est immédiat : plus de douze mille signatures arrivent sur le bureau de Pinton.

A l'occasion du cinquantième de la création d'Israël, de nombreux parlementaires français ont célébré cet anniversaire. Le groupe d'amitié France-Israël est très puissant, ce ce soit à l'Assemblée nationale ou au Sénat. Il faut dire que pour obtenir une réélection, les élus sont prêts à faire beaucoup de choses et montrer son amitié envers le peuple israélien est une façon comme une autre de gagner quelques voix.

Faits et documents, BP 254-09, 75424 Paris cedex 09. Abonnement pour un an, 495 F.



Un

L'euro risque de coûter plus qu'il ne va rapporter. C'est du moins l'avis des milieux nationalistes allemands qui ont du mal à digérer le passage à la monnaie unique. Ce qui faisait la force de l'Allemagne, c'était sa monnaie, le mark. Le chancelier Kohl fait l'objet de nombreuses critiques car le peuple allemand a l'impression qu'il a menti à son pays en pactisant avec l'Europe des Quinze.

Un, Postfach 1826, D-55388 Bingen (Rhein), Allemagne.

Article 312, journal pour les droits de l'enfant

Les adeptes de la circoncision peuvent dormir tranquilles. Alors que cette mutilation sexuelle n'a aucune motivation médicale, ce rite continu d'être exercé de par le monde. *Le Quotidien du médecin*, un journal on

ne peut plus sérieux, n'a pas daigné parler de l'article du docteur Gérard Zwang, lequel mettait en évidence les dangers de la circoncision. Dans le même temps, ce journal montre une publicité vantant les mérites d'une pommade anesthésique. Et utilisant cette pommade, les exciseurs ne courent pas le risque d'entendre le gamin pousser des cris lorsqu'ils pratiquent leur rite. Au lieu de protéger des enfants innocents, *le Quotidien du médecin* donne de nouveaux moyens aux exciseurs pour opérer en toute tranquillité.

Article 312, journal pour les droits de l'enfant. Ecrire à l'association contre la mutilation des enfants, BP 220, 92108 Boulogne.



Vae Victis

Alors que l'état-major français croit dur comme fer qu'il est impossible à une armée de passer par les Ardennes et *a fortiori* des divisions blindées, Heinz Guderian, le maître tacticien de l'arme blindée allemande, réussit ce prodige. De Gaulle a lu l'ouvrage de Guderian, *Achtung Panzer*, mais les généraux français n'accordent aucun crédit à ce colonel qui souhaite créer des divisions blindées françaises. Pour nombre de spécialistes militaires, la France perd la guerre au cours de la bataille de la Meuse en mai 1940. Surprises et mal préparées, les troupes françaises ne peuvent endiguer l'avancée des *Panzer-Divisionen*.

Revue du jeu d'histoire tactique et stratégique, *Vae Victis* présente une grande bataille dans chaque numéro en fournissant le plan de jeu cartonné et les troupes qui se sont affrontées sur le terrain (voir article pp. 37-38). Dans ce numéro, les amateurs peuvent rejouer la bataille de la Meuse.

Vae Victis. Abonnement pour un an (six numéros), 195 F. Envoyer votre règlement à Histoire

et Collections, 5 avenue de la République, 75541 Paris Cedex 11.

Courrier du Continent

La police de la pensée fait des émules un peu partout en Europe. France, Autriche, Belgique, pour ne citer que ces trois exemples, ont mis en place des dispositifs juridiques afin de lutter contre le révisionnisme. La Suisse a durci le ton il y a quelques mois en condamnant des libraires qui avaient mis en vente le livre de Roger Garaudy, *les Mythes fondateurs de la politique israélienne*. De nombreuses associations se sont engouffrées dans cette voie pour porter plainte contre ceux qui ne partagent pas l'opinion du plus grand nombre. Où va l'argent que ces associations récoltent lorsque la justice leur donne raison ? Voilà une question à laquelle la Licra et la Ligue des droits de l'homme devraient répondre avant de critiquer la liberté d'expression.

Courrier du continent. Ecrire à G.-A. Amaudruz, Case Ville 2428, Lausanne (Suisse). 148 F pour six numéros.



Akribeia

La déportation des Juifs de France et de Belgique à l'Est de l'Europe a-t-elle vraiment eu lieu comme le déclare l'histoire officielle ? Au vu des dernières recherches, il apparaît que certains groupes de Juifs déportés à Auschwitz qui auraient été exterminés dans les « chambres à gaz » ne se trouvaient pas au camp. En effet, des groupes de Juifs ont été aperçus à l'est du camp de concentration polonais à la même époque. Personne n'en a jamais parlé alors d'où viennent-ils et qui sont-ils ? Et si ils s'agissaient des Juifs qui sont supposés avoir disparu dans les « chambres à gaz » du camp d'Auschwitz ?

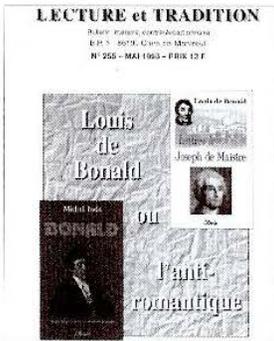
Akribeia, 45/3 route de Voures, 69230 Saint-Genis-Laval. 200 F pour deux numéros.

REVUES EN REVUE

Lecture et tradition

Louis de Bonald revient sur le devant de la scène grâce aux éditions Clovis qui viennent de publier trois ouvrages relatifs à ce grand auteur qui s'est toujours battu pour la monarchie. *Réponse à Mme de Staël sur ses Considérations sur les principaux événements de la révolution française* et *Lettres de Louis de Bonald à Joseph de Maistre* ont été écrits par Bonald. Quant au dernier livre, il s'agit d'une étude menée par Michel Toda et qui s'intitule *Bonald, Théoricien de la contre-révolution*. Fervent adversaire de la démocratie, Bonald est un auteur à découvrir ou à redécouvrir.

Lecture et tradition, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil. 130 F pour un an d'abonnement.



Mission orthodoxe d'Occitanie

En 1981, un centre missionnaire orthodoxe se forme avec quatre paroisses, un monastère et deux couvents dans la région Aquitaine. Ouverte sur le monde, la religion orthodoxe n'hésite pas à renseigner les personnes qui souhaitent obtenir de plus amples informations sur la vie quotidienne de cette communauté. Pour cela, il suffit de se rendre aux offices célébrés à Tarbes, Toulouse et Bordeaux ou d'aller visiter l'un des monastères orthodoxes de la région. Des fêtes, des pèlerinages, des sacrements sont organisés afin que toute la famille orthodoxe puisse se retrouver et partager sa foi.

Mission orthodoxe d'Occitanie, monastère de l'archange Michel, 47230 Lavardac.

Nous, les Françaises

Cette nouvelle revue vise à réparer un oubli qui, hélas, perdure depuis trop longtemps : les Françaises ne trouvent pas chez leurs libraires de revues qui s'adressent à elles et qui en même temps défendent les intérêts supérieurs de la France. C'est pour combler ce vide que notre ami Henry Coston a créé *Nous*,

The Journal of Historical Review

Avec l'IHR Newsletter



Le principal magazine américain privilégiant l'approche non conventionnelle de l'histoire. Une lecture indispensable pour l'amateur d'histoire maîtrisant la langue anglaise.

Au sommaire du numéro 6, volume XVI :

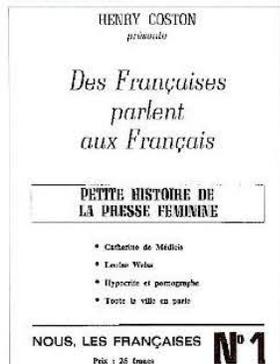
- Pearl Harbor dans l'Histoire
- Claude Lanzmann et 'Shoah'
- Lyndon Johnson et Israël
- Le plan de Staline pour reconquérir l'Europe
- Attention ! Fascisme !
- La disculpation des boucs-émissaires de Pearl Harbor

Abonnement :

Le prix de l'abonnement annuel par voie aérienne est de 70 dollars (ou 50 dollars en courrier lent). Le règlement peut s'effectuer par carte Visa ou Mastercard, ne pas oublier de mentionner le nom de votre carte, son numéro et sa date d'expiration.

P.O. Box 2739, Newport Beach, California 92659, États-Unis. Fax (00) 1 714 631 0981.

les Françaises. Les rédacteurs des articles sont pour la plupart des rédactrices car qui mieux que des femmes pour s'adresser à des femmes ?



Chaque semaine, des millions de Françaises achètent les périodiques de la presse féminine. De *Marie-France* à *Femme Actuelle*, le choix ne manque pas mais ce que beaucoup ignorent, c'est que la plupart de ces magazines appartiennent à des groupes de presse contrôlés par des capitaux étrangers. Dans la mesure où ces gens financent, ils font en sorte que le contenu soit en parfaite corrélation avec leurs aspirations personnelles, lesquelles ne sont pas toujours bonnes pour les intérêts de notre

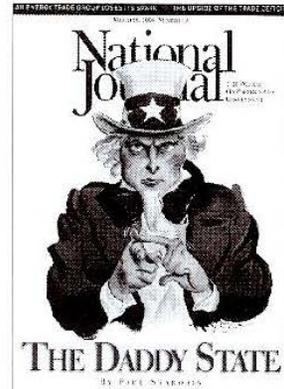
pays. C'est pour dénoncer ce côté obscur du pouvoir et de la politique que Coston a décidé de se lancer dans ce nouveau défi.

Nous, les Françaises. Ecrire à Henry Coston, BP 92-18, 75862 Paris Cedex 18. Cinq numéros pour 90 F.

National Journal

Première puissance économique du monde, les États-Unis voient pourtant leur déficit commercial augmenter de jour en jour. Paradoxalement, cela n'inquiète pas les analystes financiers américains. Ceux-ci considèrent en effet que les importations permettent de doper la croissance du pays et d'asseoir un peu plus la suprématie du dollar.

National Journal revient sur la politique du président Clinton lors de la guerre civile au Rwanda qui a fait des centaines de milliers de victimes. Au début des massacres de civils, Clinton a été informé par ses conseillers et le patron des forces des Nations unies au Rwanda a envoyé des messages comme quoi il pouvait intervenir avec ses hommes. Les Nations unies ont retiré des troupes du pays alors que le génocide rwandais continuait à un rythme effréné et ont préféré « discuté ».



Lors de son récent voyage en Afrique, Clinton s'est rendu à Kigali où il a rencontré des survivants qui lui ont rapporté les tristes événements de 1994. Alors qu'il n'a rien fait pour sauver ce qui aurait pu l'être, Clinton a déclaré que les États-Unis avaient été en première ligne dès le début pour tenter de résoudre le conflit rwandais.

Ecrire à *National Journal*, Circulation Department, 1501 M St N.W., Washington, D.C., 20005. 6 000 F pour un an d'abonnement. Hebdomadaire en anglais.

REVUE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE
Le numéro 128 F

Mémoire pour un procès historique
(le procès Papon)

Libérez-vous de la télévision !

RECAPITULATIF DES PRÉSIDENTS DE RÉGIONS

- Le complot Sétimien Martret pour le dossier de Maurice Clément
- Hommage à Marie-Madeleine Martin
- L'ère active de la presse orange
- Le Centre Démocratique Constitutionnel - L. de Longpré - J. Fayard - H. Stévenet, juges cardines à VIE.

475 avenue de la République - Marseille - Juin 1998

Leçons Françaises

Leçons françaises
Dix ans. Maurice Papon a écopé de dix ans de prison pour l'arrestation et la séquestration des victimes des convois de juillet, août, octobre 1942 et janvier 1944. En outre, la cour d'assises a condamné l'ancien secrétaire général de la préfecture de Bordeaux à la privation de ses droits civiques, civils et de famille pendant dix ans. Un Mémoire rédigé par un avocat revient sur cette affaire riche en rebondissements qui risque de faire des vagues pendant encore longtemps dans le petit monde judiciaire français.

Leçons françaises, SA DPF, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil. 290 F pour un an.

LA NOUVELLE VOGUE DES JEUX DE GUERRE

Henri de Fersan

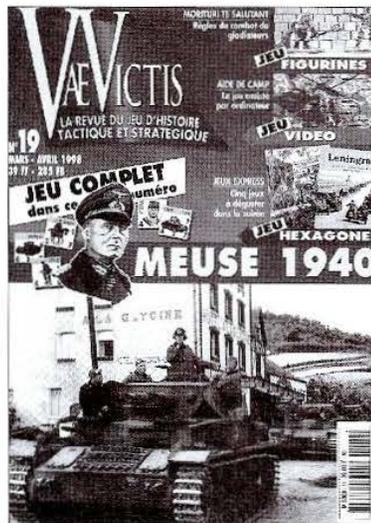
Les jeux de simulation guerrière rencontrent un grand succès auprès du public. Les plus grandes batailles de l'histoire peuvent être reconstituées et rejouées sur ordinateur ou sur un plan de jeu cartonné.

DES lecteurs se sont étonnés de voir *L'Autre histoire* faire de la publicité pour une revue informatique traitant du *wargame*, ou jeu de simulation historique, version civile des célèbres *Kriegspiel* qui ont fait la réputation de l'état-major allemand. Ce loisir, qui nous est revenu des États-Unis, est l'illustration du mot « ludique », dont la racine latine évoque à la fois le travail et le jeu. Mais qu'est-ce que le wargame ?

De quelques lieux communs

Beaucoup de journalistes et de spécialistes en tout et n'importe quoi parlent du wargame en totale ignorance du sujet. Ce manque de conscience professionnelle a donné le jour à plus d'un lieu commun :

– Le wargame se joue sur ordinateur. Faux ! Beaucoup de personnes ont été induites en erreur par le film *Wargame*, où un adolescent, génie du piratage informatique, entrait en communication avec l'ordinateur du NORAD et faisait croire à une attaque nucléaire soviétique sur Seattle et Las Vegas. Dans l'esprit des gens, le wargame, c'est sur ordinateur. Or, la plupart des jeux édités par des sociétés américaines (Victory Games, Avallon Hill, GDW) ou australiennes (Australian Design Group), sont sur papier et se jouent avec des pions en carton ou en plastique.



Ci-dessus : la couverture d'un magazine spécialisé dans le wargame. Dans ce numéro, un plan de jeu cartonné permet de rejouer l'offensive de la Meuse.

Les voies de communication et les obstacles naturels sont représentés exactement comme en 1940. Il appartient aux joueurs d'utiliser la bonne stratégie pour prendre le meilleur sur les troupes de l'adversaire.

– Le wargame serait d'extrême-droite. Archi-faux ! Ragot préféré d'une certaine gauche (*I.E.D.J.* entre autres), il entre dans la logique paranoïaque des antifascistes rémunérés : tout ce qui ne nous sert pas est nazi. Rappelons que la revue *Casus Belli*, pionnière de ce loisir, est ouvertement

d'extrême-gauche (leur dessinateur, Tignous, sévit à *Charlie-Hebdo*); que l'un des premiers créateurs de wargames en France est l'ancien militant de la LCR Duccio Vitale et que feu la revue *Jeux et Stratégie*, qui lança le wargame en France, dépendait de *Science & Vie*, publication pas vraiment de droite.

– Le wargame serait révisionniste. Voir ci-dessus. Le wargame informatique *Panzer General* a été interdit en Allemagne... parce qu'un habile joueur allemand pouvait faire gagner le Reich en débarquant à Washington en mars 1945). Le wargame ne fait pas de politique, il se base sur les données de l'époque et rien d'autre. J'ai vu au cours d'une partie, les armées du Reich prendre Moscou et Londres en juillet 1941; dans une autre, le joueur allemand ayant été très mauvais, Berlin est tombé devant les assauts conjugués de la France et de l'Union soviétique en décembre 1941.

– Le wargame rendrait militariste. Personne ne prétend que jouer au Monopoly vous transforme en requin de l'immobilier, que les jockeys ont adoré le jeu des petits chevaux ou que les fillettes qui aiment les poupées deviennent obligatoirement d'excellentes mères de famille. En outre, le wargame n'a jamais tué personne et n'a jamais déclenché de guerres, ce qui n'est pas le cas du football (le match Honduras-Salvador [1-1 en 1969] provoqua une guerre de trois mois entre les deux pays).

LES WARGAMES

De la compréhension du passé

La majorité des wargames traite de conflits passés. On note plusieurs échelons de simulation. Tout d'abord, l'échelon opérationnel : un pion représente un homme ou un peloton, le terrain équivaut à un bâtiment ou à un village : dans le wargame *Cry Havoc*, qui simule les conflits du Moyen Age, un pion représente par exemple l'archer Robin, le seigneur Richard ou le paysan John. Dans *Squad Leader*, qui se déroule lors de la Seconde Guerre mondiale, le pion représente soit un officier précis, appelé par ses grade et nom (le lieutenant Weber, le sergent Popov, l'adjudant Smith, etc.), soit un groupe de soldats, soit une arme (char, mitrailleuse, canon, etc.).

Ensuite, l'échelon tactique : un pion représente une section ou une compagnie, parfois un bataillon, le terrain équivaut à un champ de bataille : c'est le cas de la plupart des wargames couvrant les batailles de Napoléon ou, plus moderne, le wargame *Dien Bien Phu*. Ensuite, l'échelon stratégique : la bataille se déroule dans un pays entier, les unités représentant des régiments et des divisions. Dans *Fall of France*, qui simule la campagne de 1940, un pion représente par exemple la 1^{re} division d'infanterie, le 501^e groupe de chars ou la 1^{re} Panzerdivision.

Dans *Civil War*, qui simule la guerre civile américaine, il n'y a pas de divisions mais des généraux flexibles : chaque pion représente un Dixie (Lee, Jackson ou Beauregard) ou un Yankee (Grant, Sherman, Frémont...). Le dernier échelon est le grand stratégique, réservé aux guerres mondiales : on joue sur la terre entière et les pions représentent un corps d'armée ou une armée. Dans le wargame *World in Flames*, qui simule la Seconde Guerre

mondiale, un pion représente le 1^{er} corps canadien ou le 2^e Panzerkorps SS ou le corps de l'infanterie coloniale marocaine...

Le wargamer ne fait pas de politique, il fait la guerre

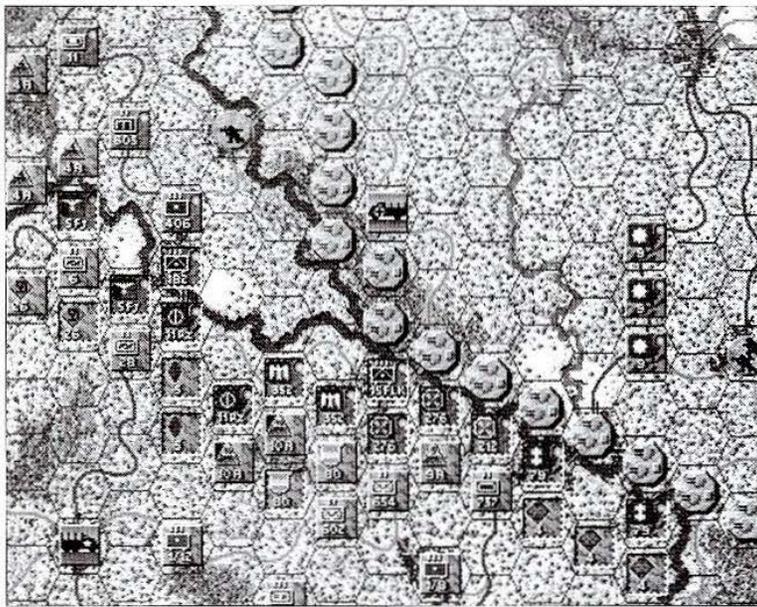
Un wargame sur la Seconde Guerre mondiale permet de bien appréhender le conflit et de comprendre certaines décisions. Entre la chute de la France et l'entrée en guerre des États-Unis, le joueur britannique connaît les mêmes soucis froides que Churchill et surveille les chantiers navals allemands. Le joueur allemand est obligé de laisser en garnison en France des corps d'infanterie qui lui seraient bien utiles

envisagés. La série des « Fleet » simule des combats navals entre la flotte américaine et des pays hostiles (Union soviétique, Iran, Inde, Indonésie, Cuba) dans toutes les mers du monde. Un certain nombre de jeux ont été consacrés à la fameuse « Troisième Guerre mondiale » entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie soit en Europe, soit sur des théâtres secondaires (Nicaragua, Corée, Moyen-Orient). Le défaut de ces jeux est le même que les simulations de l'armée : on leur fait dire ce que l'on veut.

Ainsi, les forces soviétiques étaient systématiquement surestimées en qualité. Le jeu Persian Front, quatrième volet d'une série de jeux sur un affrontement en Europe, simule la guerre au Proche-Orient. Les unités ont toutes un potentiel de qualité variant de deux (civils armés) à neuf (Légion, SAS, paras israéliens), influant sur le combat (un régiment de paras israélien est considéré comme

aussi puissant qu'une division tchèque de réserve). Cependant, ces jeux contemporains permettent de saisir les aspects de la guerre contemporaine (les meilleures troupes ne survivent pas aux trois premiers tours) et simulent avec une horreur très réaliste la guerre nucléaire (j'ai vu anéantir en une dizaine de frappes tactiques la totalité des meilleures troupes blindées du Pacte de Varsovie, amenant l'entrée – très provisoire – des Américains à Magdebourg, et la destruction ultérieure de toute l'Europe).

Le wargame est un loisir très honorable, indispensable aux férus d'histoire et éternel aliment du non moins éternel débat : Napoléon aurait-il pu gagner la bataille de Waterloo ? (d'autres variantes existent : Lee à Gettysburg, Yamamoto à Midway, Paulus à Stalingrad ou Vercingétorix à Alésia, etc.). ■



Ci-dessus : la bataille des Ardennes sur ordinateur. Les progrès de l'informatique ont permis de mettre au point des logiciels de jeux qui reproduisent à l'identique les champs de bataille de l'Histoire. Tour à tour, on peut se trouver aux côtés d'Hannibal et lutter contre les Romains et, quelques instants plus tard, commander un sous-marin allemand au cours de la bataille de l'Atlantique.

du côté de Leningrad. Et ces U-Boote qui coulent vos précieux convois à coups de torpilles sans que vous puissiez intervenir.

De la prospection futuriste

Il existe également d'autres wargames qui simulent des conflits présents ou

LIVRES

LAS ALAS DE PERON

Ricardo Burzaco

Ce livre écrit en espagnol retrace l'histoire de l'aéronautique argentine de 1945 à 1960. Conscient des faiblesses de l'armée de l'air, le général Peron met sur pied un vaste programme de formation et de modernisation. Pour cela, il fait appel aux plus grands pilotes et spécialistes mondiaux de l'aéronautique. C'est ainsi que des Français, des Italiens, des Polonais viennent se mettre au service de l'armée de l'air. Terre d'accueil par excellence, l'Argentine bénéficie de renforts prestigieux en la personne des experts allemands qui fuient leur pays et les troupes d'occupation alliées car leur vie est en péril. Adolf Galland, l'as des pilotes du III^e Reich, vient lui aussi apporter son concours au projet du général Peron. En quelques années, c'est une flotte moderne qui sort des chaînes de montage. Les caractéristiques des principaux avions utilisés par l'armée de l'air sont mentionnées, le tout accompagné d'illustrations, de schémas et de photographies.

Las Alas de Peron, Ricardo Burzaco, aux éditions Da Vinci.

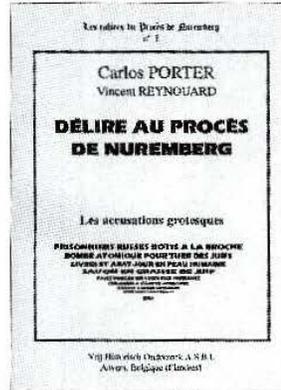


DÉLIRE AU PROCÈS DE NUREMBERG

Carlos Porter
et Vincent Reynouard

Lors des audiences du procès de Nuremberg, l'accusation a utilisé des « exemples forts » pour impressionner l'auditoire et les juges des Etats vainqueurs. Dans ce premier cahier consacré au procès des hauts dignitaires allemands, Reynouard et Porter mettent en lumière les inexactitudes et les « inventions » imaginées par le ministère public pour charger le régime national-socialiste. Ce dernier aurait mis au point des machines

infernales pour tuer le plus possible de détenus. Pour le ministère public, l'économie allemande aurait aussi fabriqué des produits à partir du corps humain, celui-ci servant de matière première. D'après les sténotypes du procès, les Allemands auraient commercialisé entre autres du savon en graisse de Juif, des pantoufles en cheveux humains, des livres en peau humaine, etc. *Délire au procès de Nuremberg*, Carlos Porter et Vincent Reynouard aux éditions VHO.



THE OCCUPATION, VICHY, AND THE RESISTANCE, 1938-1946

Ce dictionnaire de référence anglais retrace toute la période 1938-1946 en France, c'est-à-dire de la conférence de Munich au gouvernement provisoire du général De Gaulle. De multiples entrées facilitent la consultation de cet ouvrage qui ne s'arrête pas seulement aux aspects politiques et militaires de la Seconde Guerre mondiale. *The Occupation, Vichy, and the Resistance, 1938-1946* aborde aussi la vie quotidienne française à savoir les films, les livres ou bien encore la gastronomie de l'époque. D'éminents spécialistes ont collaboré à la réalisation de ce dictionnaire très riche en détails sur une période-clé de l'histoire de France : la Collaboration et la Résistance. A l'heure où certains ne cessent de parler de devoir de mémoire, il est bon de s'appuyer sur des faits précis pour bien faire la part des choses entre les rumeurs et la réalité de l'époque car lorsque les événements se sont enchaînés à partir de 1938, les protagonistes n'avaient pas le recul que nous avons aujourd'hui. Ce dictionnaire permet de replacer les événements dans leur contexte afin de bien saisir leur sens et leur portée.

The Occupation, Vichy, and the Resistance, 1938-1946, publié par Bertram M. Gordon, 448 p.,

790 F. Ecrire à Aldwych Press, 3 Henrietta Street, Covent Garden, Londres WC2E 8LU, Grande-Bretagne.

LES CRIMES MASQUÉS DU « RÉSISTANTIALISME »

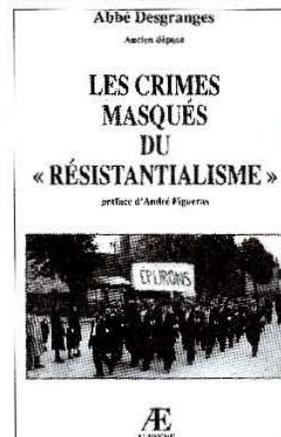
Abbé Desgranges

La Résistance n'a pas eu les mains propres, loin de là. A la Libération, les « collaborateurs » sont montrés du doigt par « les résistants » et sont accusés d'avoir torturé et assassiné des centaines de personnes. Les membres de la Milice sont pourchassés pour avoir protégé les institutions de Vichy contre les fauteurs de troubles et les fonctionnaires passent devant des commissions spéciales qui décident de leur sort.

L'épuration est en marche et les libérateurs usent des moyens qu'ils reprochent aux accusés pour les juger. Exécutions sans jugement, arrestations de suspects par de simples particuliers, tortures et confiscations de biens se succèdent dans l'anarchie la plus complète. Le gaullisme se met en place et écrit l'histoire « officielle » : il ne nie pas l'épuration mais c'est un épisode qu'il minimise alors que dans le même temps il fustige les « traîtres », c'est-à-dire ceux qui ont choisi de soutenir le régime de Vichy. En 1948, Jean Desgranges publie *Les Crimes masqués du « résistancialisme »* et dévoile le côté noir de la Résistance et de l'épuration.

Ce livre est un véritable pavé dans la mare et les éditions de l'Æncre ont décidé de le rééditer pour que les crimes de l'après-guerre soient enfin connus du grand public.

Les Crimes masqués du « résistancialisme » de l'abbé Desgranges, avec une préface d'André Figueras. 115 F (+ 20 F de port), éditions de l'Æncre, 12 rue de la Sourdière, 75001 Paris.



CRIMES AND MERCIES

James Bacque

En 1945, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Canada et les Etats-Unis envoient de la nourriture aux millions de gens qui souffrent de la faim à cause de la guerre. Leur générosité semble ne pas avoir de limites. Ils nourrissent les anciens ennemis – Italie, Japon –, comme les nouveaux – l'Union soviétique. L'Allemagne ne fait pas partie des bénéficiaires.

On sait que les Alliés ont tué des nazis pour divers crimes – le meurtre des Juifs, les émigrations de populations, les camps de travail, etc. Ce que l'on soupçonne moins, c'est que les armées d'occupation alliées ont pris 25% des meilleures terres allemandes pour les mettre sous contrôle soviétique et polonais, expulsant ainsi plus de seize millions de personnes. On a aussi oublié de parler de l'émigration et des millions d'Allemands qui ont été obligés de travailler dans des camps pour les Alliés, camps qui n'étaient guère plus reluisants que ceux que l'opinion internationale a tant décriés à la fin de la guerre. L'aide humanitaire internationale pour l'Allemagne a été quasiment inexistante et quand les Alliés ont daigné soulager la souffrance des Allemands, il était trop tard pour des millions d'entre eux.

Les Alliés ont « taillé l'Allemagne en pièces » en se basant sur un plan mis au point par le secrétaire d'Etat au Trésor américain Henry C. Morgenthau Jr. Ils ont diminué la production de tous les produits qui avaient été indispensables à l'industrie de guerre à savoir le pétrole, l'acier, etc. En outre, les Alliés ont fait baisser la production des engrais de 82%, ils ont volontairement sous-évaluer les exportations allemandes (qu'ils contrôlaient), privant ainsi le pays de devises qui lui auraient été bien utiles pour acheter de la nourriture. De nombreux jeunes Allemands sont restés durant des années dans des camps à travailler pour le compte des forces d'occupation. Au cours des six mois qui ont suivi la fin de la guerre, la production industrielle de l'Allemagne a chuté de près de 75%.

L'écrivain et philanthrope britannique Victor Gollancz a indiqué dans son livre *Our Threatened Values* que les expulsions d'Allemands – approuvées par les Alliés à la conférence de Potsdam en 1945 – s'étaient déroulées « avec un maximum de brutalité ». Robert Allen, écrivain et producteur

canadien, a décrit une scène à laquelle il a assisté dans une gare de Berlin en 1945 : « Les réfugiés étaient tous épuisés et mouraient de faim... Un enfant était à moitié mort... Ce n'était pas possible de voir ça... Dieu, c'était terrible. »

Le plan visant à démanteler l'industrie allemande a vu le jour au quartier général de Dwight Eisenhower en août 1944. Au cours de sa rencontre avec Morgenthau, Eisenhower préconise un traitement dur et efficace pour l'Allemagne. Morgenthau transmet un compte-rendu de cette conversation à Roosevelt et à Churchill lorsqu'ils se voient à Québec en septembre 1944. Des secrétaires d'Etat anglais et américains s'élèvent contre le plan Morgenthau car ils considèrent que dans ces conditions, l'Allemagne ne pourra pas subvenir à ses besoins. Messieurs Hull et Stimson rapportent à Roosevelt que vingt millions d'Allemands mourront si le plan est mis à exécution.

De nombreux historiens ont raconté que le plan Morgenthau avait été abandonné suite à ces protestations mais Morgenthau lui-même a déclaré que ce plan a été exécuté. Dans le numéro daté du 24 novembre 1947 du *New York Post*, il écrit : « Le plan Morgenthau pour l'Allemagne (...) a fait partie de l'accord de Potsdam, (...) signé par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique. »

Bacque a entendu parler de cette histoire « oubliée » en effectuant des recherches pour son livre *Other Losses*, sur la mort des prisonniers de guerre allemands dans les camps alliés. Durant près de quarante cinq ans, les historiens n'ont jamais abordé ce sujet alors que plus de 1,4 million de prisonniers allemands sont morts en captivité.

La chute de l'empire soviétique en 1989 ouvre de nouvelles voies pour savoir la vérité. La théorie de Bacque est la suivante : si les archives du KGB contiennent les chiffres des Allemands morts dans les camps soviétiques, cela permettra de savoir combien sont décédés à l'Ouest. De fait, en 1992, Bacque obtient la permission de consulter les archives du KGB à Moscou. Il découvre des rapports faisant état de 450 600 Allemands morts dans leurs camps. Dès lors, l'opération est facile à faire et Bacque conclut que plus d'un million de prisonniers teutons sont morts dans les camps de l'Ouest.

L'étude de documents émanant de responsables américains

a montré que les chiffres donnés à Washington ne correspondaient pas du tout à la réalité. Ainsi, l'officier du service de santé de l'US Army en Allemagne a fait état d'un taux de mortalité dans la zone américaine en 1946 de 21,4 pour 1 000, soit un taux supérieur de 83% au chiffre donné par le gouverneur militaire à Washington.

Ces documents découverts à Ottawa, Moscou, Washington et Stanford montrent que les Alliés n'ont pas seulement mis un point d'honneur à démanteler l'industrie allemande, ils ont aussi tout mis en œuvre pour réduire la production agricole allemande.

du pays, cela tournait autour de 1 000 calories, rarement au-dessus de 1 550 calories. Pour leur part, les Hollandais ont toujours reçu des rations contenant 1 394 calories. Rappelons que pour avoir laissé la population hollandaise mourir de faim, Arthur Seyss-Inquart a été condamné à mort et pendu par les Alliés.

Une comparaison entre les recensements allemands de 1946 et de 1950 montrent clairement les effets de la disette. Le recensement de 1950 affiche une perte de 5,7 millions de personnes par rapport au résultat de 1946. Alors que les Allemands crèvent de faim, le niveau de la produc-

tion agricole mondiale retrouve un niveau normal à la fin de l'année 1946.

tion agricole mondiale retrouve un niveau normal à la fin de l'année 1946. M. Hoover réussit à acheter de la nourriture pour mettre fin à la disette que connaît le monde. Il a le toupet de remercier les Canadiens pour avoir permis de sauver des millions de gens de la famine. A croire qu'il ne sait pas ce qui se passe en Allemagne.

En 1946, des rapports alarmants sur les conditions de vie en Allemagne amènent les sénateurs américains à protester contre le plan Morgenthau. Truman somme Hoover d'intervenir. En Allemagne, le taux de mortalité infantile est de 20% par an, chiffre qui est beaucoup plus élevé que la moyenne avant la guerre. A Kiel, les cas de tuberculose parmi les enfants augmentent de 70%.

Crimes and Mercies, James Bacque. Edité par Little, Brown à Toronto.

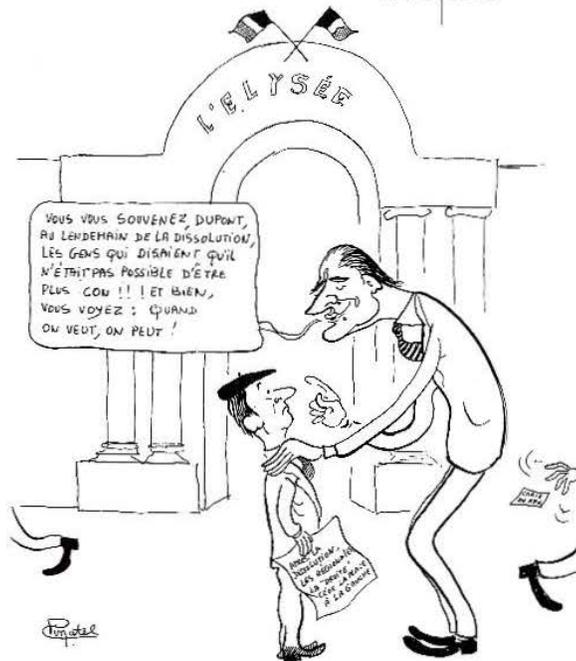
QUI A UBU BOIRA Pinatel

Le caricaturiste Pinatel a sévi dans la presse nationale pendant près de quarante ans (*Combat*, *Aux Ecoutes*, *le Charivari*, *le Crapouillot*, *Valeurs actuelles*, *Minute*, *National-Hebdo*, etc.). Il avait un peu disparu. En fait, le caricaturiste avait délaissé son crayon pour les pinceaux du peintre. Les dernières péripéties des régionales et le comportement, aussi scandaleux que loufoque, du président de la République ont été pour lui une véritable provocation : il s'est vu contraint de reprendre du service pour une série exceptionnelle de trente-deux dessins pleine page, réunis en un album d'un anti-chiraquisme aussi rigolard que virulent. Son titre, *Qui a Ubu boira*. Les amateurs de caricatures en général et de Pinatel en particulier retrouveront dans ce recueil l'invention graphique qui fait son succès. Auto-édité (selon la formule maison *demerda te totus solus*), cet album est tiré à un nombre restreint d'exemplaires. On ne le trouvera ni en librairie, ni à plus forte raison dans les solderies. Ce titre est uniquement disponible auprès de l'auteur-éditeur.

Qui a Ubu boira, Pinatel. Editions le Trait, 22 rue St Paul, 75004 Paris, 79 F port compris.

" POUVOIR "

Dessin extrait de la bande dessinée *Qui a Ubu boira*.



En comparaison, les Allemands ont reçu moins de nourriture que les Hollandais lorsque ceux-ci se trouvaient sous occupation germanique.

« De 1945 jusqu'au milieu de l'année 1948, on a assisté à la destruction de toute une nation » Ces mots ne viennent pas d'un historien révisionniste des années quatre vingt dix mais d'un médecin de l'US Navy. Le capitaine Albert Behnke a comparé les rations alimentaires allemande et hollandaise : durant des mois, la ration octroyée par les Alliés a été de 400 calories par jour dans la plus grande partie de l'Allemagne ; dans le reste

COURRIER DES LECTEURS



Où est la justice ?

M. le président de la République, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance les preuves du complot dont je suis la victime. Sa finalité est de tenter, coûte que coûte, d'éviter la comparution devant la Cour d'assises de Poitiers de quatre jeunes immigrés turcs, lesquels, en organisant un guet-apens le 14 mai 1997, vers 22 heures 30, avaient projeté de m'assassiner. Aujourd'hui, j'en ai la certitude compte tenu de la tragédie d'Antibes au cours de laquelle un chirurgien en retraite trouva la mort en défendant son épouse victime d'un guet-apens (mot employé par les médias).

Ce complot s'articule de la manière suivante : au niveau de la gendarmerie de Bressuire, le gendarme traduira la tentative d'assassinat par « injures publiques sans provocation envers un particulier, par parole ». Par

la suite, ce gendarme ne m'informe jamais de l'identité des frères, contrevenant ainsi aux consignes écrites au recto du dépôt de plainte. De plus, la brigade ne mettra jamais un terme au harcèlement (injures et menaces) que je dus subir.

Au niveau du tribunal de Bressuire dont j'avais dénoncé, le 30 janvier 1995, la très curieuse conception de l'ordre public auprès de M. Balladur, alors premier ministre. Le procureur décidera que les injures graves puis le guet-apens méritent un classement sans suite. Dans sa mansuétude, le procureur m'indiquera le possible recours à un procès civil en précisant qu'au-delà de trente mille francs de dommages et intérêts, je dois obligatoirement prendre un avocat. Etant chômeur de très longue durée, je choisis, par manque de moyens financiers, d'assurer seul ma défense.

Je m'adresse donc à un huissier de justice. L'huissier m'informe que les pièces du dossier sont à ma disposition. C'est donc confiant que je me présente à l'audience du 2 décembre 1997. Premier traquenard judiciaire : la présidente, agitant deux feuilles

de papier, me lance : « voilà ce que j'ai pour juger cette affaire ». Il existe donc un autre dossier qu'il me faut réclamer le lendemain auprès du Parquet. Pour l'obtenir, il me faut déboursier la somme de soixante-trois francs (l'élégance n'est pas de mise envers les chômeurs).

Une nouvelle audience étant prévue le jeudi 15 janvier 1998, j'achemine le lundi 12 à 14 h, une lettre au tribunal d'instance demandant la comparution des frères à cette audience. Je dispose désormais des quatre dépositions. Dès le début de cette deuxième séance, je m'aperçois que les frères sont absents. La présidente avait trois jours pour m'avertir que ma demande du lundi 12 ne serait pas satisfaite et qu'il était plus juste de repousser cette audience du 15 janvier.

Au cours de celle-ci où j'en vins à m'interroger sur ce que j'y faisais, la présidente manifesta son agacement au motif que je suis malentendant (je suis sourd de l'oreille gauche). Chômeur de très longue durée et demi-sourd, c'en était trop. Un comble à une époque où la propagande contre l'exclusion bat son plein. Puis, elle déclara, énervée, que pour

soixante mille francs et plus, on n'est pas obligé d'avoir un avocat. Ceci en contradiction avec la notice d'information émanant du procureur, jointe à la présente. Que penser d'un tribunal au sein duquel procureur et juges sont en désaccord sur des points de droit ? Que le plaignant est en état de légitime défiance !

Je sollicite donc de votre bienveillance que le tribunal de Bressuire soit dessaisi de cette affaire, que mes agresseurs soient enfin traduits en cour d'assises, que l'assistance judiciaire me soit accordée.

J.-R. N.
Bressuire

Voici la réponse du chef de cabinet de la présidence de la République.

Cher monsieur, le président de la République m'a chargée de répondre à la lettre que vous lui avez adressée le 21 janvier 1998. Je dois vous indiquer que le principe constitutionnel de l'indépendance de l'autorité judiciaire, dont il est le garant, ne permet pas au chef de l'État d'intervenir dans une affaire dont la justice est saisie.

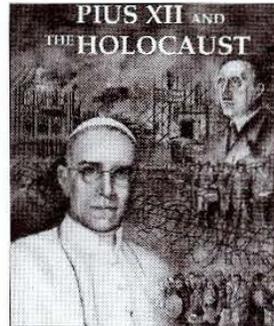


Souvenirs

Je réponds enfin à votre demande de vous dire ce que je pense de l'Autre histoire.

Le numéro sept est fort intéressant et j'y découvre bien des faits. Mais je suis écoeuvée par la vérité de certains faits du *Courrier des lecteurs* comme ce monsieur de Bressuire qui, avec raison, fulmine contre la « maudite Angleterre » (que du fond du cœur j'appelle notre ennemi héréditaire). Tout comme je déteste De Gaulle qui au lieu de fuir en Angleterre aurait dû foncer sur la Loire et aider les Cadets de Saumur à défendre les ponts mais au risque d'y perdre la vie.

À Luzay au bord de la route Thouars-Niort il y a la tombe de trois soldats français tombés là le 22 juin 1940. On peut y lire cette belle épithèque : « Ils ne se battaient plus que pour sauver l'honneur. Passants, inclinez-vous devant tant de grandeur. » J'ai pleuré en relevant ce texte. Eux au moins n'étaient pas des traîtres.



Pie XII est calomnié par les adversaires de l'église catholique au prétexte qu'il serait resté passif durant la Seconde Guerre mondiale. Rien de plus faux comme le démontre un ouvrage récent de la ligue catholique américaine (1100 West Wells Street, Milwaukee Wisconsin 53233 États-Unis).

Et l'exploit du sergent Joseph Darnand. C'est un bel exemple de grand courage. Ce fut un grand Français et plus tard il crut bien faire, sans doute, comprenant la collusion De Gaulle-Staline.

Le révisionnisme est une nécessité, la preuve ! Les massacres de Katyn imputés aux Allemands étaient le fait des Russes, aujourd'hui tout le monde le reconnaît.

Et pour moi qui suis catholique, je frémis d'horreur de voir Jean-Paul II demander pardon pour des actes passés qui furent

nécessaires pour sauver l'Église catholique contre les hérésies. Pie XII, selon moi, fut le dernier pape. (...)

Les articles sur la guerre 1940-44 en France m'intéressent toujours. En 1940, j'avais dix-sept ans. À notre retour d'exode, (maman et moi), le 4 juillet, je reçus au cœur une blessure qui n'est pas guérie en lisant les manchettes des journaux : « les Anglais ont attaqué la flotte française à Mers-el-Kébir ».

Dès que j'ai travaillé le soir, je revenais avec papa à Étampes par le train et j'ai vécu l'arrivée

des réfugiés dont beaucoup passaient par Étampes. Ainsi, j'ai vécu au jour le jour l'arrivée des Hollandais, des Belges avec leurs autos couvertes de matelas, puis les Français du nord de la France, certains, beaucoup même, avec chevaux et charrettes, et tous voulaient passer la Loire et passaient par Étampes pour rejoindre Orléans.

Et les trains en gare d'Austerlitz le soir ! C'est le 11 juin que mon patron m'a dit qu'il fermerait son bureau et ce soir-là, pour pouvoir prendre le train, papa et moi sommes passés par l'entrée réservée au service postal, au bas de la rue Sauvage, grâce à la carte de fonctionnaire de papa.

Pourquoi ne lanceriez-vous pas un appel à des témoignages sur les « avions italiens » mitrailliers de réfugiés. Le temps passe, chaque jour des témoins de cette époque disparaissent.

M. B.
Tiercé

L'Autre histoire a entendu votre appel et publie un article consacré à ces « avions italiens » dans ce numéro. Si d'autres lecteurs possèdent des documents relatifs à ces attaques aériennes contre des civils, qu'ils n'hésitent pas à nous les envoyer.

COURRIER DES LECTEURS



Lettre ouverte à M. Papon

Monsieur, je ne dispose pas d'informations fiables vous concernant directement, je me garderai donc bien de porter un jugement sur votre personne. Il est d'ailleurs difficile de savoir ce que nous aurions nous-mêmes fait à votre place, compte tenu du manque de recul et de connaissance dont vous pouviez disposer à l'époque. La plupart pensaient qu'il s'agissait simplement de regrouper les familles dans des camps de prisonniers en attendant la fin de la guerre.

Malgré quelques rumeurs alarmistes, il a fallu, en France, attendre les lois sur la limitation de la liberté d'expression, rédigées par notre actuel ministre des Transports, pour connaître la vérité officielle. Nous savons maintenant que les exactions commises par les nazis peuvent tout à fait être comparées aux grands massacres réalisés avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale par les Soviétiques, avec l'aide des alliés occidentaux, pour résoudre les « problèmes » que posaient certains peuples comme les Ukrainiens, les Tatars ou les Baltes (la liste, hélas, est longue).

En fait, ce qui m'inquiète le plus dans le procès qui vous est fait, c'est que la plupart des Français qui regardent la télévision risquent d'associer tous les Juifs aux agitateurs qui s'expriment chaque jour sur nos médias et qui répandent la haine depuis le palais de justice. Ces excès, de la part d'un petit nombre, risquent de provoquer, dans la population, rejet et antisémitisme.

(...) Ce n'est peut-être pas par hasard si Hitler a si facilement trouvé des partenaires chez les sionistes et il n'aurait sans doute pas pu pousser aussi loin sa politique antijuive si le chef de la communauté juive, confortablement installé aux Etats-Unis, ne lui avait pas déclaré la guerre, au nom du « peuple juif », dès son arrivée au pouvoir.

Amplifier les crimes commis envers les Juifs sert aussi à justifier les crimes commis en Palestine par les sionistes. Tout le monde sait que les grands groupes de pression sionistes disposent de moyens quasi illi-

mités et qu'il est préférable, pour sa carrière, de hurler avec les loups.

Cela conduit à des situations qui pourraient être considérées comme malsaines. C'est ainsi que l'on a vu un dirigeant syndical réaliser, par pur carriérisme, une soumission symbolique de la police française aux dirigeants de la communauté juive; alors que si Chirac a jugé que la France était responsable, ce n'était que parce qu'il est obligé d'obéir à ceux qui ont financé son élection.

(...) Que des Juifs aient été injustement traités pendant la

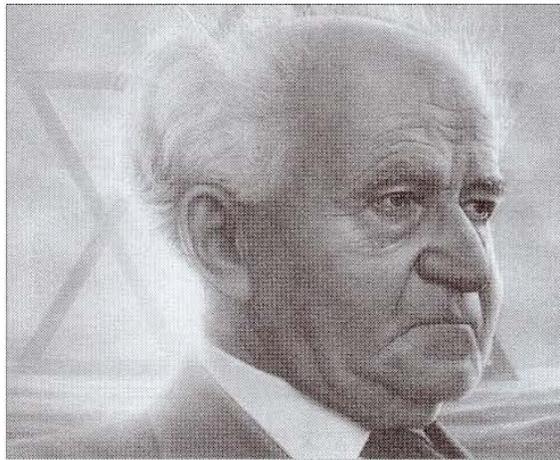


Figure emblématique du sionisme, David Ben Gourion a porté le projet d'Etat juif de ses mains jusqu'au moment où il a pu le transformer en réalité. Son image est devenue l'icône du sionisme moderne. Mais le vieux lion n'est plus sans reproche, les jeunes historiens révisionnistes israéliens commencent à sortir les cadavres de ses placards.

guerre, c'est certain et on ne peut que le déplorer. Mais je ne comprends pas pourquoi vous seriez accusé, vous, cinquante ans après, de crimes contre l'humanité, alors que les dirigeants chinois réalisent en ce moment un véritable génocide au Tibet et que les pays dits « démocratiques » les soutiennent car ce sont de bons clients potentiels.

Je sais bien que vous pourriez répondre qu'un pays démocratique n'a pas de loi pour indiquer aux historiens ce qu'ils ont le droit de trouver lorsqu'ils font des recherches, mais pourtant, tous les régimes socialistes (soviétique, nazi, maoïste, etc.) ont une histoire officielle régu-

lièrement remise à jour et malheur à qui la contredit. Nous ne sommes pas à une incohérence près, quand on voit que, d'un côté, on déplore la collaboration forcée avec les nazis mais que, de l'autre, on collabore avec les sionistes ou les Chinois qui font pire en Palestine ou au Tibet. La principale raison du comportement de plus en plus arrogant des sionistes est le soutien inconditionnel des Etats-Unis, pays devenu le « gendarme du monde » après avoir commis le plus grand génocide des temps modernes avec les Amérindiens.

C'est ainsi que l'on voit des pays comme la Libye ou l'Iran soumis au blocus par le gouvernement américain pour avoir soutenu des organisations dites terroristes alors que le gouvernement israélien se comporte le plus souvent de manière terroriste, bombardant des camps de

Même dans ce cas, je pense que votre engagement dans le « crime contre l'humanité » reste plus faible que celui de certains responsables israéliens, par exemple ceux qui ont organisé les massacres des camps de réfugiés de Sabra et Chatila et qui vivent tranquillement, honorés et respectés dans leur pays.

Les Etats-Unis reprochent un peu trop souvent à l'Europe son passé colonial, certes tout n'y a pas été positif, mais les indigènes n'y ont jamais été aussi mal traités que dans la colonie que les Américains se sont constituée en Palestine. Les choses y évoluent d'ailleurs assez vite puisque M. Baroush Goldstein, que les colonialistes appellent avec affection et admiration « l'homme qui savait comment parler aux Arabes » a montré la voie de ce qui semble devoir être la solution finale du « problème palestinien ». (...)

La réaction des journalistes, comme celle des artistes, n'est que trop facilement prévisible, soit par intérêts, soit par contrainte, soit par conviction, tant ces gens sont imprégnés par la pensée préfabriquée distillée de manière continue par les moyens de communication contrôlés par le système. C'est ainsi que l'on entend souvent Israël désigné sous le nom « d'Etat juif » alors que l'Etat sioniste est une menace pour la religion juive qu'il déforme en voulant réaliser dans le monde matériel ce qui doit être un idéal spirituel.

Les hôtels qui refusent de vous louer une chambre, alors que vous êtes présumé innocent tant que vous n'avez pas été jugé, est un bon exemple de l'effet de la pression des médias et de la lâcheté du plus grand nombre. Ou bien ils cèdent aux menaces et aux pressions, ou bien ce sont de vrais patriotes qui ne vous pardonnent pas d'avoir persécuté les nationalistes, qu'ils aient été dans la Résistance ou dans l'OAS.

La stratégie de votre défense est un peu étrange, vous êtes déjà accusé de complicité pour les crimes nazis, si en plus vous êtes reconnu comme résistant vous risquez d'être accusé de complicité pour les crimes contre l'humanité commis par les Soviétiques que vous auriez indirectement soutenus. Vous ne pourriez pas dans ce cas dire que vous ignorez car le génocide du peuple ukrainien était déjà connu avant le début de la guerre et celui des peuples balte et tatar avant la fin de la guerre.

Pr Meodall

COURRIER DES LECTEURS



Un mondialiste dissident s'explique

Les déclarations de madame le maire de Vitrolles concernant l'inégalité des races ont fait naître de nombreux espoirs pour tous les défenseurs du droit des peuples à exister. Ces déclarations ont, bien entendu, été interprétées dans le sens d'un appel au racisme par les organisations dont le rôle est d'entretenir la haine de manière à, d'une part justifier leur existence, d'autre part à montrer que diversité implique conflits.

Le racisme serait de dire qu'une race est supérieure à une autre, ce qui est bien sûr absurde, alors que ce qui a été dit est qu'elles sont inégales donc différentes, dans le but de faire comprendre que chaque communauté devait pouvoir vivre de manière indépendante en suivant son chemin propre et en respectant les différences des autres.

En effet, rappeler qu'il existe des différences entre les peuples est le meilleur moyen de protéger la diversité des cultures, d'où les attaques de tous les organismes liés aux mondialistes niveleurs. Je comprends que l'on exprime une certaine réserve à l'égard du Front national, car comme vous devez le savoir, le Front national représente de nombreux dangers :

- Des dangers locaux car, n'étant pas intégré au système politique établi, il ne peut pas participer au petit jeu du chantage mutuel de la corruption auquel se livrent nos partis autorisés et qui régule la vie publique en France. (il est maintenant plus facile de comprendre ce que voulait dire M. Noir lorsqu'il craignait de perdre son âme avec le Front national ou l'opposition de M. Tapie à ce mouvement).

- Mais surtout de grands dangers au plus haut niveau car il semble vouloir s'opposer au nivellement des cultures, indispensable à l'établissement du nouvel ordre mondial.

Cela explique que la lutte contre ce parti soit gérée par des organismes supranationaux. Elle est en fait coordonnée au niveau de « clubs » regroupant des représentants des principales multinationales comme celle pour laquelle je travaille. Les

moyens quasi illimités dont nous pouvons disposer nous permettent, soit de faire mettre en place les personnes de notre choix aux postes utiles (gouvernements des principaux pays, organismes internationaux, grands moyens d'« information ») soit de faire pression sur eux.

Le nouvel ordre mondial étant basé sur une conception matérielle et marchande du monde, tout doit être fait pour faciliter les échanges commerciaux. Les différences entre les cultures représentent un obstacle certain à la standardisation et à la circulation des produits. Les



Benjamin, fils de l'historien sioniste Benzion Netanyahu (et disciple de Ze'ev Jabotinsky), s'est lancé dans la vie publique pour restaurer une politique israélienne basée sur le rapport de force avec les voisins arabes et l'utilisation à outrance de l'influence des Juifs américains sur la politique des Etats-Unis dans la région, un calcul à courte vue.

grands flux de populations, contre lesquels le Front national essaie de lutter, sont un des moyens employés pour niveler les différents pays.

Les déplacements de populations permettent les « grands échanges culturels » qui est le nom donné à la campagne de destruction des cultures propres lorsqu'elles s'écartent trop du modèle de la « civilisation occidentale développée » que nous avons choisi comme standard. Ce grand nombre de personnes déracinées représente une réserve inépuisable de « citoyens consommateurs » faciles à manipuler.

Leur présence assure la dislocation de la cohésion sociale des pays d'accueil, d'où une progression de l'individualisme et un affaiblissement des états, ce qui favorise la mondialisation. Ils permettent également, du point de vue économique, d'entraîner le développement autonome des pays du tiers-monde car la population ne cherche pas à s'investir dans la mise en valeur de son pays mais seulement dans la recherche, à tout prix, d'un moyen d'émigrer vers les pays dits développés ou l'on fait croire aux plus fragiles qu'ils trouveront une vie facile.

Ce phénomène est accentué par les « échanges culturels » dont le principal est la télévision qui impose comme valeurs et comme standard de vie les références occidentales. Cela permet aux organismes internationaux, en particulier les banques mon-

de l'Occident. Ils risquent de se retrouver, comme nous, empoisonnés par les artifices de l'agriculture intensive et de l'industrie.

Pour être honnête avec le Front national, il faut reconnaître qu'il ne lutte pas contre les immigrés mais contre l'immigration. Les immigrés eux-mêmes étant les premières victimes de ce qui peut être considéré comme la déportation de quota d'esclaves modernes. L'évolution étant que les esclaves ne sont plus emmenés de force mais attirés par l'illusion d'une vie meilleure. (les utilisateurs économisent le prix du transport).

Par contre, en effet, certains côtés du Front national peuvent paraître inquiétants. Par exemple, le fait qu'il se réclame du christianisme. Ce qui pourrait laisser penser qu'il soit intolérant et porté à persécuter ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les partisans du Dieu jaloux qui, du fait de son unicité matérialisée, ne peut accepter les autres conceptions de la divinité, ont toujours été conduits à affronter les religions différentes (parfois même lorsqu'elles se réfèrent au même dieu).

Un autre exemple, plus inquiétant, est que, partant du principe que plus on parle du Front national mieux c'est, il semble se laisser entraîner dans le jeu de la provocation avec les organisations sionistes. Que ces organisations souhaitent entretenir l'antisémitisme est normal car c'est leur fond de commerce et leur permet, de gré ou de force, de ramasser le maximum de « cotisations ». Mais je ne vois pas ce que le Front national, qui est censé lutter pour préserver la société française traditionnelle, peut gagner en laissant se créer des tensions, même artificielles, entre les différentes communautés religieuses.

Cela est encore visible par le fait que le Front national n'a jamais critiqué l'Etat d'Israël (peut-être par peur des représailles physiques et non plus seulement médiatiques, sachant qu'il aurait dans ce cas transgressé le seul véritable tabou moderne).

Les organismes sionistes ont aussi poussé de nombreux pays à créer des lois limitant la liberté d'expression de manière à éviter que des informations « non autorisées » apparaissent en public. Disposer de lois permettant de poursuivre un historien dont les travaux auraient tendance à s'écarter de la vérité officielle n'est plus propre à la Russie de Staline, l'Allemagne de Hitler, la

COURRIER DES LECTEURS

Chine de Mao ou autres pays socialistes.

Une des raisons du comportement des sionistes est le soutien inconditionnel des Etats-Unis. Israël peut violer les traités, bombarder des camps de réfugiés, pratiquer la discrimination ethnique et religieuse, les Etats-Unis leur permettront toujours d'échapper aux condamnations. Cela n'empêche d'ailleurs pas les Etats-Unis de donner des leçons de morale aux autres pays et de les autoriser ou non à commettre les pires exactions en fonction de leurs intérêts ou de l'humeur du moment : par exemple, l'Irak n'avait pas le droit d'envahir le Koweït car il était ressenti comme une menace pour Israël, par contre la Chine peut annexer le Tibet dans les conditions que l'on sait car le commerce avec la dictature chinoise est considéré comme bénéfique à l'économie des Etats-

Unis (ou du moins comme utile à certaines multinationales).

La différence entre les gendarmes et le « gendarme du monde » est que les gendarmes font appliquer les lois votées par le parlement alors que la seule loi appliquée par le « gendarme du monde » s'intitule : j'ai raison car je suis le plus fort.

N. H.
Retiers

On peut se demander à juste titre comment les Etats-Unis pourraient avoir une politique propre dans la région quand tous les responsables américains chargés du Proche-Orient ont des liens personnels directs avec Israël. La presse américaine, toujours prompte à se pencher sur tous les aspects de la vie publique de leur pays, reste d'une étonnante discrétion sur cette question. En attendant le retour de bâton.

de treize heures et de vingt heures intitulée « journal télévisé ».

D'autres célébrations sont proposées pour être regardées en famille, au milieu de petits films amusants où la voix d'une sirène vous enveloppe et vous suggère de vous laisser aller et d'acheter.

Big Brother va donner l'ordre de supprimer les chiens. Il est temps de mettre fin à ces échanges affectifs d'un autre âge. Désormais c'est le chien virtuel qui le remplacera. D'ailleurs, vous serez des millions à nous le réclamer. Nous pousserons même le sordide jusqu'à vous proposer, moyennant finances, les obsèques de votre compagnon cybernétique dans un petit cercueil.

F. L.
St Quentin



Le pouvoir de la technologie

Sa Scélératresse, dans sa grande bonté et animée de l'intention généreuse de prendre en charge l'éducation spirituelle des peuples, a voulu aider chaque foyer à s'équiper du Tabernacle de Vérité (ou TV), qu'on appelle aussi communément « poste de télévision ». À l'heure de la modernité électronique, l'humanité tout entière, appelée désormais « communauté internationale », est invitée à se prosterner devant lui, quotidiennement, les yeux rivés, pour assister deux fois par jour à la grande messe



Pèlerinage à Chartres

Le premier bivouac est traditionnellement le lieu d'une veillée animée par le groupe, très nombreux, des scouts de Riaumont. Comme nous avons pris l'option de dormir dans nos cars-couchettes, qui sont garés à au moins cinq cents mètres du camp, nous renonçons à la soupe offerte sur place et à la convivia-

lité de la soirée annoncée, préférant nous allonger sans délai, après un dîner très frugal.

Le lendemain, le premier remue-ménage se fait entendre vers 5 h 30. De solides gaillards se savonnent à l'eau glacée d'un tuyau d'arrosage dans l'aube qui frissonne. Il est surhumain de s'extraire de son duvet chaud et c'est une nouvelle occasion de

regretter d'être là que de songer à la douceur de son lit habituel. Les femmes ont des têtes de sorcières, les hommes ressemblent à des clochards, mais chacun fait un effort pour attaquer la journée de manière présentable. Nous sommes le dimanche de la Pentecôte, la messe nous attend à 6 h 45 et il ne serait pas convenable de se faire chauffer un café avant sur son Butagaz. Nous préparons donc nos affaires pour la journée et nous nous rendons au camp où la foule des pèlerins a déjà pris place, silencieuse, devant la splendide tente-chapelle. Il n'est pas question, même en campagne, de célébrer le Saint Sacrifice sur une planche à tréteaux, et dans des gamelles. Sous la belle tente blanche surmontée d'une croix se trouvent une

Le père Gérentet, qui officie ce matin-là, s'en rend compte et tonne avec une belle intégrité contre ceux qui font passer les considérations matérielles avant le service de Dieu. Il rappelle qu'il est inconcevable de manquer la messe un jour de Pentecôte (*a fortiori* lors d'un pèlerinage) et annonce qu'il y en aura trois qui seront dites ce soir à l'intention de ceux qui la suivent si distraitement ce matin.

Pourtant, la centaine de bénévoles qui s'active en ce moment se fait la plus discrète possible. On n'insistera jamais assez sur l'ampleur et l'efficacité de l'organisation – dont on ne voit, d'ailleurs, pendant le pèlerinage, que le dessus de l'iceberg. Comme ils ont du mérite ces pèlerins du ravitaillement, pèlerins du transport des



La figure de Jean-Paul II a joué un grand rôle dans le retour à Rome d'une partie de la mouvance traditionaliste. Cette intelligence politique de l'Eglise s'est néanmoins heurtée à l'intransigeance de la fraternité Saint Pie X.

estrade haute, un magnifique autel recouvert de linge fin brodé, des vases précieux remplis de glaieuls et les plus beaux instruments pour le culte.

Cette oasis de recueillement est au centre du campement, auréolé de ses fidèles, mais tout autour se font entendre les allées et venues et bruits incessants de l'intendance. Démontage des tentes collectives, chargement des sacs dans les camions, préparation des marmites contenant les boissons chaudes pour quelque trois mille petits déjeuners, tout cela, forcément, nuit un peu à la concentration de ceux qui sont au pourtour du périmètre.

sacs, pèlerins de l'électricité, pèlerins du secrétariat, pèlerins de la cuisine et même – excusez la précision – pèlerins des latrines. Sainte Marthe, sans doute, les accompagne de ses prières et c'est tant mieux. En effet, le démontage d'un bivouac est celui d'une petite ville. Même les poteaux électriques (de six mètres de haut) et les canalisations sont installés pour la circonstance ; mais en trois heures, il ne restera plus un papier par terre. Les objets trouvés seront redistribués à la prochaine étape et même le courrier aura été posté, bien qu'on se demande qui aura trouvé le

COURRIER DES LECTEURS

temps de faire de la correspondance.

La messe s'est terminée à 8 h 15 mais nous partons dans les derniers, vers dix heures, car nous avons été désignés pour être aujourd'hui dans l'extrême fin de la colonne.

Dix heures, c'est tard quand on a quarante kilomètres à faire.

En ce deuxième jour, le cortège fait déjà presque dix kilomètres de long. On le voit parfois entièrement déployé devant soi, magnifique tableau de peuple en marche serpentant entre les cultures. Par intermittence, les hauts blés encore verts nous cachent les pèlerins : ce ne sont plus alors que des bannières, dont on perçoit les claquements dans le vent, qui progressent en sautillant vers Chartres. L'image évoque Péguy avec force : chacun espère qu'un rayon de soleil va enfin poudrer d'or « la profonde houle et l'océan des blés » pour en garder un sublime souvenir. Hélas, le ciel est toujours plombé et nous piétons dans la froidure plate d'une rase campagne éventrée de nationales rugissantes.

Il est très fatigant d'être en fin de colonne car l'on subit tous les effets d'accordéon de ceux qui vous précèdent et qu'il faut suivre le rythme saccadé imposé par le service d'ordre. En effet, faire marcher du même pas près de quatre mille personnes n'est pas chose aisée. Le parcours connaît de belles lignes droites mais aussi beaucoup de routes à traverser, de passages à niveau, d'étranglements où l'on ne passe qu'à deux ou trois de front. Il faut veiller à ce que la colonne ne s'agglutine, mais aussi à ce qu'elle s'étire ou se clairseme exagérément. Pour cela, un important service d'ordre, équipé de panneaux mobiles, de motos, de talkies-walkies règle le rythme de chaque chapitre en fonction des besoins du moment. Il faut parfois presque courir pour rattraper le chapitre précédent (en côte et en fin de journée, c'est assez éprouvant) et parfois piétiner sur place ou avancer comme limace sur laitue.

Chose remarquable : il ne pleut guère ce matin-là. Les conditions de marche étant adoucies, la ferveur s'en porte mieux. Car il me faut expliquer, à ceux qui n'ont jamais « fait Chartres » qu'on n'y marche pas seulement pour marcher, qu'on « n'en bave » pas seulement par masochisme. Le pèlerin de Chartres se doit de s'associer à la ferveur commune en suivant les oraisons et méditations de

son chapitre, en chantant d'une même voix que ses compagnons de route. En général, le pèlerin est peu accoutumé à prier de si longues heures dans une même journée. Aussi, des pauses et des silences lui permettent-ils d'échanger des propos aimables avec ses voisins, ou tout simplement de rêvasser. Mais dans le temps de prière (au moins les trois quarts du temps de marche) le chef de chapitre, équipé d'un mégaphone à micro, indique les textes, les chants et les méditations, suivis et repris par l'ensemble du chapitre sur un missel spécialement édité et distribué par l'organisation.

Il s'agit principalement de prières mariales, comme le veut la logique du trajet de Notre-Dame de Paris à Notre-Dame de Chartres. (« La Sainte Vierge, le troisième jour, elle doit avoir les oreilles qui lui bourdonnent ! »



Le pèlerinage annuel de Paris à Chartres est devenu le rendez-vous obligé des traditionalistes fidèles à Rome. Un grand moment de foi et de communion.

m'a plaisamment soufflé un pèlerin parmi nous...) *Ave Maria* d'un bout à l'autre, en français ou en latin, parlé ou chanté... de quoi faire s'évanouir un protestant qui nous regarderait longtemps passer sur le bord de la route. La récitation du Rosaire, chaque jour, en commande déjà cent cinquante, auxquels on ne craint pas d'en ajouter, avec une piété fougueuse, comme de petits enfants ne craignant pas de venir embrasser leur maman des dizaines de fois sans la lasser. Cette unité autour de la Sainte Vierge est d'ailleurs d'un grand réconfort. La dévotion à Marie, c'est peut-être le plus petit mais le fort dénominateur commun de la Chrétienté. L'*Ave Maria* c'est la prière qu'on connaît par cœur à trois ans, qu'on murmure encore au seuil de la mort, la prière inlassable qui rend gloire et qui réclame en quelques mots.

Quant au pèlerinage de Pentecôte, il se peut qu'il renouvelle le don des langues ! Débarquant le samedi sans connaître une seule prière en latin, vous en ressortez avec le *Pater*, l'*Ave*, le *Gloria* gravés pour toujours.

(...) Cette malheureuse troupe, engluée dans la boue comme les soldats de Napoléon dans la neige sur la Bérézina, rompt bientôt son unité. La discipline de la marche en chapitre s'effrite et connaît l'abandon de quelques éléments incontrôlés, décidant de couper à travers les sous-bois, ou de marcher seuls sous les arbres en parallèle. Leur sort n'en est guère amélioré car les taillis sont épais, le sol est jonché de racines énormes ou de troncs couchés, et parsemés de trous qui sont de nouveaux bourbiers. Cette course à travers bois produira beaucoup d'entorses et plus encore de grogne. A la sor-

sa pleine mesure qu'aient disparu derrière nous les dernières haies et taillis. Et c'est dans l'absolue platitude, la nudité désolée de la Beauce céréalière qu'il nous attaque de front.

Il est déjà six heures, puis sept heures du soir et nous sommes toujours en droite ligne, balayés comme des blés qu'on fauche par des rafales de 100 km/h. Il n'y a pas un arbre, pas un mur, pas un clocher, même plus d'oiseaux, comme en haute mer. Seuls des silos à grains gigantesques balisent de loin en loin cette immensité. Dans la tempête, les porteurs de bannières s'arc-boutent, les prières se font silencieuses et les pensées mornes, les yeux inquiets scrutent l'horizon pour apercevoir un indice de bivouac.

On nous annonce que les flèches de Chartres sont en vue. Il y a en effet, horriblement distant de nous, un fouillis de lignes verticales qui peut évoquer une rangée de cyprès, de poteaux, ou même des clochers. Trois ou quatre pèlerins de notre chapitre, rassemblant leurs souvenirs des années passées, s'efforcent de convaincre leur voisin qu'il aperçoit bien les flèches de Chartres, mais chacun dans une direction différente. Ceux qui ont besoin de les voir pour continuer à mettre un pied devant l'autre les voient, certainement. Les autres sont dans un tel état de fatigue et d'abrutissement que s'ils voyaient la Sainte Vierge en personne, ils ne lui diraient même pas bonjour.

Tout à coup, comme par magie, on voit la tête de colonne tourner résolument à droite et s'engouffrer dans la terre. L'effet est saisissant. Quel joueur de flûte de Hamelin les conduit-il, et quels sont ces enfers inattendus dans une région totalement privée de relief ? Il s'agit du deuxième bivouac, celui de Gas, aménagé dans une ancienne carrière et qui nous reçoit à notre tour dans son accueillante cuvette. Certes, la cuvette est boueuse, mais ceux qui plantent la tente apprécient d'être un peu protégés du vent, et ils se tiendront chaud, car le périmètre est trop petit pour tout le monde.

Nous ne regrettons pas, de nouveau, d'avoir choisi l'étanchéité du car plutôt que la convivialité du camp de base. Malheureusement, les cars n'ont pu trouver place dans la fameuse carrière et il faut s'en extraire, par un chemin caillouteux, puis marcher encore quelques centaines de mètres pour les retrouver, en plein vent.

COURRIER DES LECTEURS

Heureusement, ce soir, nous avons prévu de manger chaud, car nous sommes frigorifiés. Malheureusement, notre petit camping-gaz, dont la manette s'est dévissée, est hors d'usage. Mais, même pour manger froid, où s'installer? Il est interdit de manger dans le car et la nuit, la pluie, ne nous donne guère le goût d'un pique-nique. Nous nous apprêtons donc à avaler le plus vite possible notre triste casse-croûte contre le flanc du car, en utilisant la porte de la soute à bagages comme auvent.

Mais voilà que depuis ce pitoyable refuge nous avisons, à quelques mètres de nous, un homme heureux. Il offre le révoltant spectacle d'un dîneur bien assis, au sec et au chaud, dans un confortable mobilhome. N'écouter que notre colot, nous n'hésitons guère avant d'aller demander à ce pèlerin voituré, du chapitre Saint Raphaël, son hospitalité. Il nous l'accorde avec la plus grande gentillesse et renchérit de bonté et de services. Nous sommes bientôt à goûter le porto de notre hôte, puis à festoyer sur sa banquette de nos pitances réchauffées. La soirée se passe au son d'une douce musique et dans la chaleur confortable de ce véritable logis ambulante.

Seul point regrettable, ces retrouvailles avec la civilisation nous ont un peu ramollis. Nous n'aurons pas le courage, au sortir de ce nid douillet de redescendre dans l'obscurité vers le camp de base, pour l'adoration nocturne du Saint Sacrement. Nous nous écroulons de fatigue jusqu'au lendemain matin.

Lundi de Pentecôte : le grand jour est arrivé et se lève tardivement, dans une aube brouillasseuse. L'ordre de la colonne veut que nous soyons, cette fois, en tête du cortège. Il faut donc être fin prêt pour 6 h 45, et le temps nous fait défaut, car depuis nos cars, nous n'avons pas entendu les signaux envoyés du camp. La toilette est plus que rapide, et nous nous apprêtons à entamer notre marche à jeun. Mais notre providentiel Samaritain de la veille, avec une grande délicatesse, nous a préparé un bon café chaud. Grâce à lui, notre départ sera joyeux et plein d'entrain.

La distance à parcourir aujourd'hui, vingt-six kilomètres, nous semble une pure formalité par rapport aux deux journées précédentes. Et pourtant, il y en a vingt jusqu'à la pause déjeuner, prévue pour nous dès onze heures, ce qui suppose tout de



Le pèlerinage de Notre Dame de Chrétienté est organisé par la fraternité Saint-Pierre qui regroupe des prêtres traditionalistes bénéficiant d'un statut canonique. Ici, un groupe d'étudiants catholiques.

même un rythme soutenu. La nouveauté de ce lundi, c'est l'afflux des pèlerins de la dernière heure, qui viennent grossir la colonne par petits groupes ou par cars entiers, tout le long du trajet. La plupart ont des badges Notre-Dame de Chrétienté et sont contingentés, probablement comme de nouveaux chapitres. Mais il y a aussi de petites grappes, voire des personnes seules, qui s'infiltraient n'importe où, et parfois près de nous. Le chapitre en est un peu modifié, rôdé qu'il était dans sa synergie spirituelle et amicale. Néanmoins, on ne peut éprouver que satisfaction et gratitude à voir la colonne s'enrichir de ces forces vives, qui se distinguent par leur propreté et par un entrain physique que nous n'avons plus guère.

Être en tête de colonne est très valorisant pour la dernière journée. Les deux flèches de la Cathédrale (« flèches non-pareilles » comme écrit Péguy) nous servent maintenant de guide; elles sont notre berger et notre sémaphore, notre espérance et notre soutien. Le chef de chapitre, ce matin, s'applique à la tâche difficile de nous galvaniser tout en ménageant nos forces. Il faut chanter *mezzo-vocce* et retenir notre allégresse pour la faire exploser dans la belle procession d'arrivée. Mais la matinée est longue, il n'est pas question de pause pour nous qui commandons le rythme du cortège et le ravitaillement, en eau ou en pommes, se fait « en vol », comme pour les avions très longs courriers. Grâce à cette célérité, nous aurons trois quarts d'heure pour déjeuner. La pause est incommode, en bordure de chemin, à un carrefour de routes où débarquent encore des cars entiers de pèlerins.

Nous sommes à six kilomètres de Chartres. C'est peu, mais c'est beaucoup pour ceux qui nous rejoignent : familles nombreuses avec ribambelles, poussettes et sacs kangourous, femmes enceintes, personnes âgées, enfants ou adultes trisomiques, handicapés en fauteuils roulants. Voici ceux qui viennent offrir, à Dieu « leur petite » comme le demandait Sainte Thérèse. Voici l'Église militante rejointe par l'Église souffrante d'ici-bas. Comme dans l'Évangile, ces ouvriers de la dernière heure recevront le salaire des premiers. La juste sévérité qui avantageait les marcheurs sur les flâneurs pour les arrivées au bivouac n'a plus cours dans cette dernière portion de route, où tous les hommes de bonne volonté se rassemblent sans examen.

La seule différence entre nous se constate lorsqu'une dernière grosse averse nous surprend en plein déjeuner. Elle affole les derniers arrivants, qui courent se réfugier sous les arbres en criant, tandis que les pèlerins de Paris restent assis et se contentent d'enfiler leurs ponchos avant de continuer à manger placidement sous la pluie.

Nous repartons comme un seul homme à midi trente pour être sur le parvis, dans les premiers, vers 14 h. Sur le dernier tronçon il y a quelques photographes de presse et quelques badauds, mais peu. Nous serons même surpris, à notre arrivée dans l'agglomération, du manque de curiosité des habitants de Chartres. Dans toute la longueur d'une immense rue bordée de pavillons, seules une ou deux vieilles dames se mettent à leur fenêtre. Un jardinier du dimanche (serait-il sourd?) conti-

nue à tailler sa haie en nous tournant le dos, et une bande de jeunes nous regarde passer d'un air goguenard sans arrêter sa radio. Il faut croire que les autochtones sont blasés par les pèlerins dans leur ville pour les considérer avec si peu d'intérêt : c'est un peu décevant pour la Chrétienté en marche. Quelques-uns d'entre nous se sont pris à rêver, certainement, que leur foi, que leur allégresse deviendrait communicatives; que les grâces qu'ils ont reçues tout au long de la route seraient reversées sur ceux, peut-être, qui les verraient passer. Lequel d'entre nous n'a-t-il pas, sous le regard d'un passant, redressé sa poitrine et fait l'effort de sourire pour montrer qu'il avançait vers la béatitude?

L'arrivée dans la ville de Chartres, même si elle ne connaît pas l'accueil de l'arrivée du Tour de France, est le lieu du triomphe. Triomphe sur soi-même d'abord, et sur sa fatigue, mais surtout triomphe d'avoir choisi d'être là, dans cette foule si petite et si loin de notre temps, plutôt que dans le grand chaos de la vie. Chaque pèlerin qui aborde sur le parvis de Notre-Dame de Chartres y trouve un port et un refuge. Chaque pèlerin est alors persuadé, au plus profond de son cœur, qu'il a raison d'être là, à cet instant précis, et qu'il a eu raison d'avoir fait tout ce qu'il a fait depuis trois jours. Voilà pourquoi la grande majorité des pèlerins de Chartres retournent chaque année marcher sur cette route : pour connaître à nouveau ce degré d'absolue certitude, de foi sans mélange, en Dieu et en eux-mêmes.

La montée vers la cathédrale elle-même se fait dans l'anarchie et la cacophonie. On ne peut plus maintenant retenir cette foule qui a marché en rang serré pendant trois jours. Elle se presse, elle s'agglomère, elle s'interpelle, sa joie éclate à découvrir enfin le portail splendide, tant attendu. Pendant que les grandes portes s'ouvrent et que s'engouffre la tête de la colonne (les chapitres étrangers, cette année, sont entrés les premiers), on règle l'énorme sonorisation et les effets « larsen » torpillent les derniers *Ave Maria* entonnés ici ou là. Il est impossible, techniquement, de coordonner un chant unique tant les cœurs sont débridés.

Près de moi, un pèlerin fait passer généreusement son téléphone portable. Je parviens à m'en saisir et pour quelques secondes à faire entendre à notre

COURRIER DES LECTEURS

famille, restée à Lyon, un peu de cette « ambiance ». Je ne peux saisir leur réponse, tant le vacarme environnant est fort, mais j'entends pourtant qu'on me crie au bout du fil « Priez pour nous, priez pour nous ». C'est une chose si rare, si étonnante aujourd'hui qu'un pèlerinage à pied!

La plupart des catholiques, à l'heure actuelle, ont abandonné toutes croyances aux œuvres rédemptrices ou propitiatoires. Et pourtant, l'empreinte en demeure si forte dans l'âme humaine qu'il se trouve toujours, dans votre entourage, un grand nombre de gens, même parmi les plus éloignés de la pratique religieuse, pour vous confier leurs intentions. Comment ne pas en être touché? Comment ne pas, sincèrement et profondément, se charger de leur requête et en sentir le poids, au moment où l'on dépose son fardeau aux pieds de Notre-Dame?

Il est 14 h 30 quand nous passons sous le portail de la cathédrale avec notre chapitre. Le service d'ordre nous entraîne à gauche du chœur, où nous nous rangeons contre la porte du bas-côté. Bien que nous trouvons dans le premier quart de la colonne, notre chapitre est l'un des derniers à pénétrer dans l'enceinte. Certains d'entre nous, pèlerins depuis cinq ou six ans, n'ont jamais pu y entrer, d'autres, encore plus nombreux, n'ont jamais pu, de l'intérieur, apercevoir l'autel. La densité humaine est impressionnante. À quelques mètres de nous, une antenne de l'Ordre de Malte, maintient sous oxygène un pèlerin qui s'est trouvé mal. Plusieurs fois dans l'après-midi, les pompiers viendront évacuer d'autres personnes, victimes d'avoir dépassé leur limite. La mise en place des fidèles dure presque une demi-heure. Nous assistons, coincés contre notre porte, à l'extraordinaire défilé des porteurs de bannières, admis dans le chœur et qui représentent tous les chapitres, même ceux restés dehors. Quel spectacle inouï! Quoi de plus noble que cette forêt d'emblèmes, bannières et drapeaux tenus fièrement par des pèlerins dignes (quoique bien cotés) ou par des scouts, en grande tenue, miraculeusement présentables?

Certains d'entre nous se sont assoupis. Un père et son fils de douze ans, inconfortablement assis l'un contre l'autre, ronflent ensemble. Un autre, qui paraît prié à genoux et les yeux fermés tombent brusquement en

avant, ce qui le réveille en sursaut et fait sourire gentiment ses voisins, qui ne sont guère plus en forme que lui.

Bientôt une magnifique chorale fait résonner les voûtes grandioses de chants célestes. On se sent enfin en repos, quant à l'âme et quant au corps, blottis dans l'intimité de Dieu.

À 15 h 30 exactement, comme le prévoit le programme, la messe commence. C'est Dom Gérard Calvet, supérieur de l'Abbaye du Barroux, et qui a rang d'évêque, qui en est l'officiant principal. Autour de lui, l'abbé Pozzetto, et une bonne centaine de prêtres, en habits liturgiques traditionnels. Le tableau est d'une somptuosité extraordinaire. Des milliers de cierges allumés entourent l'autel d'un halo de lumière dorée. Les chasubles, les surplis, les nappes d'autels, les instruments du culte sont autant d'œuvres d'art sacrées. Eux seuls conviennent, en l'espèce, à la munificence de l'architecture et des vitraux qu'ils font resplendir d'un éclat surnaturel. Les paroissiens ordinaires que nous sommes, nés avec Vatican II, et qui ont vu tant de fois célébrer l'eucharistie

catholique sur tout ce qui touche au sacré.

Mais peu de fidèles, certainement, ont de si amères pensées. Les exhortations de Dom Gérard sont au contraire pleines d'espérance. Il nous invite à remarquer dans les pas des chrétiens qui nous ont précédés, en France, depuis quinze siècles. C'est un discours qu'un pèlerin peut comprendre : marcher, marcher, marcher, progresser au long de la route pour nous tracée par Dieu et les saints de France, pour « être fidèle aux promesses de son baptême ». Beaucoup parmi nous seront à Reims cet été; ceux-là savent se souvenir et ils savent espérer.

Voici deux bonnes heures que nous sommes dans la cathédrale, mais qui songerait à trouver le temps trop long? Le recueillement est toujours aussi intense et profond : ceux qui s'étaient assoupis en première heure ont retrouvé toute leur ferveur et la communion se fait, malgré les difficultés à se déplacer, dans le plus grand calme. Le chant d'envoi, qui est celui de la promesse scout, est encore un grand moment d'émotion. Les scouts sont très nombreux, en

l'homme qui ne retient pas ses larmes.

Il est 17 h 30 lorsque la messe s'achève. Sortant parmi les premiers par la porte latérale, nous retrouvons sur le parvis et la place une foule innombrable ayant assisté à la messe, sonore de l'extérieur. Nous suivons avec elle la procession des prêtres, précédée d'une statue de la vierge portée par quatre hommes. La procession est courte; elle fait le tour du déambulatoire et pénètre de nouveau dans la cathédrale. C'est assez pourtant pour être impressionné par le nombre de prêtres, et plus encore par leur jeunesse. La crise des vocations semble ici moins préoccupante qu'ailleurs. Ces jeunes séminaristes, qui seront envoyés dans le monde dans les années à venir, rassurent un peu nos appréhensions sur l'avenir de l'Église et la permanence de sa doctrine. La jeunesse est toujours encourageante. Or la moyenne d'âge des pèlerins ne doit pas dépasser vingt-cinq ans. L'exigence physique y est pour beaucoup, certes, mais c'est tout de même un vrai réconfort, pour ces vieux-jeunes que nous sommes, d'être suivis par tant d'adolescents de bonne volonté, consacrant leur temps libre à autre chose que leur satisfaction propre.

Une petite heure après le départ, nous pique-niquons sur une aire d'autoroute, équipée d'une cafétéria et de différentes commodités. Notre dégaîne (ponchos de plastique et chaussures de randonnée cotées), en surprend plus d'un. Mais on se retourne encore davantage sur les scouts en culotte de peau et les guides en longues jupes bleu marine. Bertrand, un jeune séminariste en soutane qui voyage avec nous ose même traverser le restaurant pour aller acheter un paquet de Tic-Tac au petit comptoir. Sa belle prestance, son œil bleu malicieux autant que les ceintures flottantes de son habit donnent à sa démarche quelque chose de surnaturel dans cet endroit blafard. La vendeuse est si interloquée qu'elle ne peut rendre sa monnaie. Bertrand lui dit alors gentiment, sur le ton de la confiance : « Ne vous en faites pas, c'est pour la caméra cachée! » et il repart de son pas bondissant au milieu des diènes, leur fourchette en l'air.

Hélas pour les guides qui nous accompagnent, la reprise de contact avec le monde sera un peu moins drôle. Le hasard veut que sur le même parking et au



Les mouvements scouts, tant catholiques que païens, sont devenus le lieu de rencontre pour les jeunes gens issus de milieux en rupture avec la société de consommation.

sur des tables de fortune, dans de la vaisselle de cuisine, n'ont jamais vu célébrer le Saint Sacrifice dans la pompe et les honneurs. D'ailleurs où peut-on, aujourd'hui, assister à des cérémonies aussi grandioses? En existe-t-il dans les Églises orientales, ou chez les orthodoxes? Il suffit au moment présent de songer à quelques « célébrations » ultra-modernes pour se dire que le fossé qui sépare les traditionalistes des orthodoxes, par exemple, est peut-être moins profond que celui qui divise l'Église

effet, et plus encore les anciens scouts, parfois âgés, qui lèvent progressivement la main droite en repliant deux doigts. On voit des larmes briller sur les cils de quelques-uns. Mon voisin, dont je surprends le trouble, bredouille « c'est la fatigue » en manière d'excuse. Et pourtant, que c'est beau un homme qui pleure parce qu'il est touché par la grâce! Je me souviens avoir, un jour, entendu l'abbé Pozzetto dire, en chaire : « Il est grand, l'homme qui sait se mettre à genoux... » Il est grand aussi

COURRIER DES LECTEURS

même moment se soit arrêté un autre car. Il est rempli de jeunes beurs, venant de disputer le « Trophée des banlieues », comme l'indiquent leurs tee-shirts. La rencontre de ces garçons, sur-excités, avec la troupe des guides, dans le couloir menant aux toilettes, sera pour ces dernières un moment pénible. Moqueries, gestes déplacés, obscénités sont une gifle pour ces petites (les plus jeunes ont huit ans...) qui depuis trois jours font s'élever leurs chants et leur cœur



Lettre ouverte à M^{me} Thorez-Vermeersch

Madame, faisant suite à l'interview que vous avez accordée au *Figaro* et qui est parue le 6 octobre, il ressort que vous êtes demeurée toujours aussi sectaire, aveugle et « stalinienne », bien que vous ayez précisé ne pas « aimer qu'on emploie ce mot » pour ajouter aussitôt après, comble de l'ignominie, que « j'ai toujours considéré que Staline était un grand homme, un véritable combattant ». D'autres que vous pensent de même en ce qui concerne le non moins sinistre Hitler. « Qui se ressemble s'assemble ! »

Je vous précise, en ce qui concerne le terme « stalinien », qu'il a été de très nombreuses fois prononcées par Maurice Thorez et vous-même. À cette époque, vous en tiriez plutôt de la fierté, comme certains le sont aujourd'hui d'être traités de « fascistes ». Pour rafraîchir votre mémoire défaillante, je vous offre ci-après trois citations tirées parmi des centaines d'autres :

— Tous les camarades ont puisé, puisent et puiseront dans l'exemple de ta vie militante (celle de Maurice Thorez), des forces nouvelles pour devenir des communistes accomplis dignes de mériter le beau titre de « Staliniens » (*L'Humanité*, 28 avril 1950) ;

— Parce qu'il a été et est le meilleur stalinien de France, Maurice Thorez a su plus que les autres contribuer à la création et à l'épanouissement de notre Parti Communiste français. (*France Nouvelle*, 28 avril 1951) ;

— C'est un peu comme si

vers le ciel. Quand on a découvert et ressenti, si profondément, le plus beau de l'être humain, le retrouver brusquement si vil et grossier est un grand choc et donne envie de pleurer. (Faible idée de la souffrance de Dieu devant ses créatures).

C. C.
Lyon

Les photographies du pèlerinage sont extraites de l'ouvrage Chartres, le guide du pèlerinage aux éditions Guy Trédaniel.

j'allais voir Maurice Thorez lui-même, l'homme, le guide, le dirigeant aimé et clairvoyant de la classe ouvrière, du peuple de France, le meilleur stalinien en France... (*L'Avant-Garde*, n° 438, 23 au 30 avril 1953).

Dans ces années du stalinisme triomphant, vous vous accoutumiez très bien de ce mot et vous n'avez pas été la dernière à l'employer à toutes occasions pour vanter les qualités de votre compagnon ou pour glorifier le parti communiste (dit) français.

D'autre part, vous osez affirmer dans la même interview : « Je n'ai pas de gros regrets ». Là, je vous prends en flagrant délit de mensonge. Si ! Vous avez un gros regret, celui de n'avoir pas réussi à faire de la France une démocratie populaire en 1945 lors de la libération de la France, et en 1947 lors des fameuses grèves insurrectionnelles organisées par votre parti. Par chance, vous n'y êtes pas parvenue, sinon les têtes seraient tombées par milliers. À commencer par celles des non-communistes, les De Gaulle, Maurice Schumann, Georges Bidault, Edouard Herriot, David Rousset, Vercors, et surtout celles de vos ennemis héréditaires les socialistes Léon Blum, Paul Ramadier, Vincent Auriol, Jules Moch, Guy Mollet, etc. Pour finir par vos propres militants, car il est bien connu que derrière chaque communiste se cache un traître qui s'ignore. En ont fait les frais Georges Guingoin, Charles Tillon, André Marty, Auguste Lecœur, Aimé Césaire, Claude Morgan, Marcel Servin, Laurent Casanova, etc. Sans compter les simples citoyens français, prolétaires compris, qui auraient été les premières victimes de votre régime totalitaire et sanguinaire. Ce qui est certain, c'est que tous auraient terminé leurs jours dans un camp de concentration dignes de ceux des nazis, ou qu'ils auraient été torturés avant d'être exécutés

d'une balle dans la nuque ou pendus au bout d'une corde. Mais par chance, la France a évité ce que vécurent ces malheureuses démocraties populaires, ce qui vous a évité également, à vous et à Maurice Thorez, d'être les émules des sinistres Ceaucescu dont on connaît la fin tragique.

Notre grand âge n'excuse pas votre attitude qui s'apparente à celle d'un révisionniste ou d'un négationniste, et votre place aurait dû se trouver sur le banc des accusés, comme l'est actuellement Roger Garaudy. Mais voilà ! Le parti communiste a su se dédouaner et, malgré tout ce qu'il a à se reprocher, il figure aujourd'hui dans un gouvernement français. Pourquoi dans ces



L'émission Public consacré à J.-M. Le Pen

Êtes-vous Juif ? [question posée à Michel Field] Je le suis et j'ai constaté en vous cette hargne haineuse envers M. Le Pen, haine que vous ne voilez pas le moins du monde et que j'ai constaté chez la plupart de nos congénères, si l'on excepte madame Mégret et les cent cinquante Juifs adhérents du Front national.



Le jeune baroudeur Jean-Marie Le Pen, photographié sur les Champs-Élysées le 13 mai 1958 par Georges Dudognon. À ce moment de sa vie, tout rôle politique lui semble interdit. Le déclin du gaullisme et la montée des périls issus de choix politiques périlleux lui offriront une nouvelle chance.

conditions d'anciens collaborateurs n'y trouveraient-ils pas eux aussi leur place ? Je vous laisse répondre à cette question et ne peux que vous exprimer tout le mépris que je ressens pour une femme qui, même dans son propre parti lorsqu'elle était au sommet de sa gloire et de son pouvoir, était crainte, voire même détestée, et qui a vendu son âme au diable comme l'indique la dédicace de mon livre *Les Escroqueries, mensonges et outrances de la presse stalinienne française* que je vous ai fait parvenir tout dernièrement.

C. C.
Villers-sur-Mer

En effet à ce *Public* consacré à M. Le Pen, je n'ai pas retrouvé en vous cette souriance mielleuse que j'ai pu voir chez vous devant tous les pantins que vous invitez habituellement. (...)

Il était inouï de vous voir jeter à la face de Le Pen les brouilleries reprochées au Front national alors que droite et gauche croulent depuis des années sous le poids de condamnations pour affaires dont celle du Crédit Lyonnais est d'un gigantisme monstrueux auprès de laquelle l'affaire Stavisky n'est qu'une peccadille.

R. D. P. de M.
Châteauroux